UN HOMME DE LETTRES

PAUL FÉVAL

PAR

A. DELAIGUE

PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

U d'/of OTTAWA

39003003914982

PAUL FÉVAL

L'auteur et les éditeurs réservent leurs droits de traduction et de reproduction à l'étranger.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en mai 1890.

PARIS. TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

UN HOMME DE LETTRES

Bd 139

PAUL FÉVAL

PAR

A. DELAIGUE

ÉCOLE FÉNELON
BIBLIOTHÈQUE

PARIS
LIBRAIRIE PLON
E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10

1890

Tous droits réservés

BIBLIOTHECA

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

PQ
2611
.E8Z65
1890

http://www.archive.org/details/unhommedelettres00dela

Les morts vont vite dans le frais, dit la mélancolique ballade allemande. Hélas! ils vont plus vite encore dans l'oubli. Les Maîtres, les vrais, — ceux qui, insoucieux des curiosités mondaines et de la vogue du moment, n'ont songé qu'a faire penser, sourire ou rêver devant les œuvres sereines où ils ont incarné leurs amours, leurs douleurs et leurs joies, — ceux-là ont peut-être joui de leur quart d'heure de gloire, en dépit des murmures de la Médiocrité et des ricanements de l'Envie. Mais il est vite venu le moment où, épuisés par leur fatigant labeur, ils ont enfin dû cesser d'écrire, et dès lors le silence s'est fait autour d'eux. Leur nom, prononcé dans une circonstance solennelle,

éveille à peine un écho indifférent. Le lendemain de leur mort seulement, reporters et chroniqueurs bâclent sur le défunt une courte oraison funèbre assaisonnée d'anecdotes plus ou moins controuvées. Puis tout est dit. Le flot, un instant entr'ouvert pour laisser passer leur cercueil, se referme bien vite, emportant souvent jusqu'à leur nom.

Hélas! qu'il serait long, s'il fallait le donner au complet, le cruel martyrologe des poètes et des artistes superbes qui ont souffert deux fois la mort : l'une dans la vie, l'autre dans le souvenir! Rien que pour notre siècle il tiendrait trop de pages.

Il est de mode aujourd'hui de reconnaître qu'Alfred de Musset ne savait pas la prosodie. Le grand Balzac n'est plus lu. George Sand n'est connu que de nom ; celui de Frédéric Soulié est presque ignoré. Et combien d'autres encore! Où est Ourliac, le père ironique de Lazarille ; Alfred Assolant, l'étonnant conteur; Gozlan «l'amertume montée en gerbe comme un feu d'artifice », et Philoxène Boyer qui rêva la gloire; Philarète

Chasle, l'érudit insatiable; Barbara que le chagrin rendit fou comme Nerval; Méry, Achard, de Beauvoir, Henri Conscience, Bouilhet, l'auteur de *Melœnis*, Raymond Bruker, Ernest Hello, l'un des plus profonds moralistes du siècle, et Blanc de Saint-Bonnet qui écrivit *la Douleur?*

> Où sont-ils, Vierge souveraine,
> Mais où sont les neiges d'antan?

Il en est encore un autre sur qui retombe déjà cette lourde pierre de l'oubli, bien qu'il soit mort depuis trois ans à peine. Cette pierre, je voudrais la briser, ne fût-ce que pour un instant, car il méritait vraiment mieux que cela, Paul Féval, ce rieur étincelant qui, dans notre siècle si plat et si terre-à-terre, sut faire de ses romans d'admirables poèmes, et qui sera peut-être le dernier de ces écrivains dont les œuvres, pleines de vaillance et d'héroiques folies, sont encore capables d'enthousiasmer les cœurs de vingt ans...

UN

HOMME DE LETTRES

PAUL FÉVAL

I

Paul Féval naquit à Rennes, le 28 septembre 1816. Il appartenait à une famille de robe, une de ces vieilles familles de magistrats dont l'intégrité, la vie simple et modeste firent anciennement la gloire de nos parlements de province. Il est difficile pourtant de préciser le pays originaire de sa race; car, bien que son père fût conseiller près la Cour de Rennes, son aïeul et son bisaïeul étaient l'un lieutenant général au bailliage de Châtillon, l'autre procureur royal

dans une petite ville de Champagne; et d'autre part, M. Oscar de Poli a retrouvé un de ses ascendants, Pierre Féval, procureur près la Cour des Aides de Rouen, qui fit enregistrer, vers 1697, ses armoiries : *d'azur aux trois croissants d'argent.*

Mais, descendant par sa mère des Le Baron et des Potier de la Germondaye, dont les noms furent illustres au barreau rennais, Paul Féval appartenait bien réellement à cette noble terre de Bretagne qu'il aimait si passionnément et dont il devait être plus tard le peintre et le poète.

La fortune de ses parents était loin toutefois de correspondre à leur parfaite honorabilité. Ici, nous n'avons qu'à ouvrir *les Étapes d'une conversion*, ce roman vécu où Féval mit, suivant son expression, tout son cœur par lambeaux, pour connaître la situation précaire où ils se trouvaient :

« A cet égard, écrivait-il, j'ai des souvenirs qui me serrent le cœur.

« Sous la Restauration, un conseiller en robe rouge touchait trois mille francs par an et marchait aux cérémonies devant le receveur général qui suait l'or par toutes les coutures. Le sourire gonflé du gros commis semblait dire aux pauvres diables de magistrats : « Mon valet de pied dîne plus souvent que vous. »

« Nous étions nombreux chez mon père, qui sollicitait les plus dures missions pour tâcher de suffire à nos besoins. Il était l'homme de peine de la Cour, rivé à son bureau du matin au soir. Que de fois j'ai vu son front brûlé par la fièvre du travail chercher le froid de ses mains qui tremblaient la lassitude! Le loyer était amassé pièce à pièce, et je vois la petite boîte de sapin qui avait contenu un « ménage » d'enfant, où l'on sauvait trois ou quatre écus de cinq francs, au commencement de chaque mois. Nous avions la religion de nos hardes qui coûtaient si cher!

« Si cher à acheter, si cher à raccommoder aux heures prises sur le sommeil de ma mère!

« C'est à peine si elle dormait, et mon père

était toujours levé avant elle. Ah ! j'aurais dû être meilleur, car j'avais sous les yeux un spectacle admirablement beau dans son héroïque humilité !

« Quand l'un de nous avait besoin d'une veste, d'une robe ou même d'une paire de souliers, c'était des délibérations furtives, tenues dans des coins. Comment faire ? Ceux qui ne comptent pas savent-ils combien cela revient souvent dans les grandes familles. « Mangez du pain ! » disait toujours ma mère en nous servant à table. »

Comme on le voit, il était donc pauvre, non de cette pauvreté voisine de la misère qui abaisse et dégrade les caractères, mais de celle qui, soigneusement dissimulée, tient l'esprit en éveil, empêche le cœur de se cuirasser dans l'égoïsme du bien-être et oblige à exercer les dons que l'on a reçus. On pourrait même dire que ce fut un bonheur, car — au contraire d'un vers célèbre d'Alfred de Vigny : — naître riche est le plus grand des maux..., pour l'enfant doué

d'un réel talent, talent qui s'atrophierait le plus souvent, si la nécessité ne le contraignait à le cultiver, à le développer dans toute sa plénitude.

Il faut ajouter qu'au moment de sa naissance ses parents, déjà d'un certain âge, avaient eu beaucoup à souffrir des rudes atteintes de la vie. Il n'était pas le premier né, attendu avec tant d'impatience et d'espoir et sur qui reposent tous les rêves d'avenir; quatre enfants occupaient le foyer de la famille à peine assurée du pain quotidien... Aussi, comme il arrive souvent dans ces cas-là, fut-il d'une nature nerveuse, presque maladive, impressionnable à l'excès. Sa sensibilité s'accrut encore dans le milieu où il vécut. Son pauvre père, usé par le travail et la souffrance, succomba à sa tâche si héroïquement accomplie, et tout jeune, ayant dix ans à peine, Féval assista à ce drame de la mort, si amer et plein d'une si effrayante angoisse quand il atteint ceux qu'on aime. Trop faible pour supporter une telle secousse, il fut malade pendant longtemps, et la perte de son

père lui fit au cœur une blessure dont il souffrit toute son enfance, au milieu de sa famille en deuil et pour toujours attristée de la mort de son chef.

« De voir maman toujours pâle, avec les yeux en feu, elle si gaie autrefois, écrivait-il dans les souvenirs de sa jeunesse, cela m'exaspérait. Notre pauvreté, dont je me faisais une idée humiliante et terrible, me donnait aussi bien de la colère. »

Leur pauvreté s'était en effet fort accrue, car leur père, en mourant, ne leur avait laissé aucune espèce d'héritage, et ils n'avaient pour vivre que les douze cents francs que le fils aîné, nommé substitut dans une ville voisine, envoyait à sa mère sur les seize cents francs d'appointements qu'il recevait. Ajoutez à cela une très modique pension que la veuve recevait de l'État, et vous verrez que leurs revenus étaient assez minces.

Le lecteur trouvera peut-être que nous insis-

tons sur des détails en apparence bien futiles ; mais nous croyons que, sans tomber cependant dans les exagérations des philosophes déterministes, on ne saurait jamais trop caractériser les influences de l'hérédité, de l'éducation et du milieu, pour bien connaître le tempérament d'un écrivain. Ce sont toutes ces petites circonstances qui façonnent son talent, le développent, lui donnent telle ou telle impulsion. Dans l'homme fait, ce sont principalement les événements considérables qu'il faut signaler ; mais pour l'enfant, semblable à la plante qui se transforme en changeant de climat, c'est surtout le milieu, car c'est lui qui donne, pour ainsi dire, la forme de son esprit.

Il nous faudrait donc, pour être complet, que nous puissions faire voir l'intérieur même de sa famille, que nous représentions sa mère, cette pauvre femme toujours douce et résignée, mais s'inquiétant parfois de l'impressionnabilité de son dernier enfant qu'elle ne pouvait comprendre ; que nous dépeignions les sœurs du futur écrivain, si aimantes, si rieuses, mais

si moqueuses cependant, et si cruelles dans les mésaventures que M. Paul s'était attirées par sa présomption. Intérieur béni de la famille, qui jamais pourrait vous rendre avec vos joies, vos douces émotions, vos chagrins si vite consolés par la chère tendresse qui vous entoure!

Nous sommes obligé de renvoyer nos lecteurs aux ouvrages mêmes de l'écrivain : il leur serait impossible sans cela de connaître le milieu où il grandit, l'affection dont il fut l'objet, affection peut-être trop tendre, car l'éducation qu'il reçut fut toute féminine, son père étant mort et ses frères ayant déjà quitté la maison paternelle.

Il n'eut pas non plus à souffrir ce régime absurde de l'internat, ce contact, ce frôlement qui use, arrondit, vulgarise, comme l'a dit si bien un écrivain contemporain, cette vie en commun qui flétrit toutes les délicatesses, écrase toutes les originalités, réduit l'élite à une basse moyenne et ne fait du tout qu'un troupeau.

Il fut externe au collège de Rennes et, avouons-le, un élève peu diligent. Ce n'est

pas qu'il eût une intelligence rebelle, bien au contraire il avait un esprit vif, pénétrant, joint à une faculté d'assimilation vraiment extraordinaire.

Son professeur, ce vieux père *Quandoquidem* qu'il caricatura si drôlement plus tard, tantôt furieux de ses moqueries et de ses mauvais tours, lui prédisait l'échafaud pour la fin de ses jours, tantôt ravi de son imagination brillante, lui servait la phrase consacrée : *Tu Marcellus eris.* Mais le gamin ne faisait qu'en rire et l'application n'était pas son fort; sa rêverie l'entraînait bien loin des régions décrites par les bons auteurs, et s'il travaillait, ce n'était que par raccrocs, — pour faire plaisir à sa mère.

Ceux qui ont été élevés dans les petites villes de province à tous les détours familiers, aux mêmes visages toujours connus, savent la vie calme, régulière, monotone que l'on y mène; et nous ne pouvons signaler aucun événement particulier pendant toute son adolescence.

Cependant, au moment de la révolution de 1830, sa mère le conduisit dans un de ces vieux

châteaux du Morbihan, tout peuplés de fantômes, comme il en a tant décrits par la suite. Là, il entendit raconter toutes les histoires héroïques, toutes les légendes merveilleuses de son pays natal. On comprend l'impression que produisaient ces récits sur un tempérament impressionnable comme le sien. « Lorsqu'il quittait la veillée pour monter dans sa chambre, raconte un de ses biographes, il avait la tête remplie de terreurs et se couchait avec la fièvre. Si la servante emportait la lumière, Paul sentait le frisson courir dans tout son corps, ses dents claquaient, il lui semblait voir son lit entouré de cierges, et des voix lamentables récitaient à son chevet les versets funèbres du *De profundis.* »

Qui sait? c'est de là peut-être que lui est venu, sinon sa vocation de romancier, tout au moins cet amour du merveilleux qui se retrouve si souvent dans ses œuvres.

Il acheva cependant ses études sans encombre et fut reçu bachelier à seize ans. Puis il fit son droit, toujours dans sa famille et ne voyant

guère d'autre société que celle que voyait sa mère.

« Hélas ! il ne venait chez nous que des dames et des demoiselles de la congrégation ; beaucoup de vicaires, deux ou trois magistrats livrés au jeu de boston et une demi-douzaine de vieux gentilshommes, enfants terribles de la Restauration, dévots et voltairiens en même temps, moqueurs de la bourgeoisie, qui avaient déjà l'orteil sur leur catogan et traîtres à leur roi, Dieu me pardonne ! pour vouloir être cent fois plus royalistes que lui !

« On destituait le préfet deux ou trois fois par semaine, chez nous ; on changeait le général ; on foudroyait du même tonnerre Martignac et Foy, Chateaubriand et Manuel. Pistolet de paille ! Un soir, les oreilles de Monseigneur le duc d'Angoulême durent tinter aux Tuileries. Cinq marquis contre un décidèrent qu'il était libéral. »

Il y aurait ici un cours de physiologie fort

intéressant à faire, — sinon à lire, — pour montrer ce que peut être un jeune homme de cet âge, se trouvant dans un milieu exclusivement féminin, trop pauvre pour partager les amusements des jeunes gens de son âge, ayant par conséquent fort peu de camarades, et vivant cependant dans une société absolument choisie; mais ce serait une digression hors de saison.

Féval se rattrapait en lisant, et en lisant immodérément, comme il l'avouait lui-même, pendant les nombreux loisirs que lui laissaient les cours. Lachaud n'avait pas encore réuni ses plaidoyers en in-octavo et les *Pandectes* laissaient le futur romancier aussi froid que le Code civil. C'était Chateaubriand, voire d'Arlincourt, ou même de mauvaises traductions de Guilhen de Castro, qu'il déclamait dans sa mansarde, à grand renfort de gestes et de nobles attitudes. Dieu seul peut savoir les mille fantaisies, les rêves absurdes d'avenir que sa chambrette vit éclore !

Il n'avait, à cette époque, aucune vocation bien décidée. Il était seulement fort ambitieux

et comptait réussir brillamment dans la carrière qu'il entreprendrait. Cette carrière, comme nous l'avons dit, il l'ignorait encore ; il savait cependant que le théâtre de ses exploits ne serait pas une petite ville de province. C'est Paris qu'il lui fallait.

« Paris, mon Paris ! autel splendide où je voulais m'agenouiller devant toutes les gloires ! patrie de ma jeune passion ! Argos dont je me souvenais sans l'avoir vu ! Paris, mon pays, mon paradis ! Écoutez ! Toutes ces poétiques paroles rendent bien la poésie de mes désirs, mais elles ne disent pas tout, et il faut un dernier trait qui est peut-être de la prose.

« Dans ce lointain où je cherchais Paris, à cet horizon poudroyant et lumineux, je voyais quelque chose comme un gigantesque mât de cocagne, autour duquel se rangeait la multitude des combattants de la vie. Les forts montaient, les faibles tombaient ; au couronnement de l'arbre mystique, il y avait tout ce que l'homme adore sur la terre. »

Pour exécuter son projet, il écrivit, sans en rien dire à personne, à un cousin de Paris, une lettre de toute beauté composée tout à loisir et vingt fois recopiée, « où il exprimait avec un orgueil modeste son désir d'être appelé dans ce centre de lumière, où toute science se perfectionne, où tout progrès fleurit. C'était un vrai chef-d'œuvre que cette lettre, il le croyait fermement. »

Le cousin était banquier de son état et imbécile de vocation. Il pontifiait du reste dans les « feuilles sérieuses » et aspirait à conduire l'opinion... Aussi fut-il ravi du brio de la lettre de Paul Féval et il lui répondit de venir chez lui au plus vite, lui promettant dans la suite des temps un avenir distingué, sans trop spécifier cependant dans quelle voie. Bref, il voulait faire de lui son secrétaire et accaparer à son profit l'exubérance d'idées et d'imagination qu'il avait devinée, d'après sa lettre, dans son jeune parent.

Fier de ce succès, Féval obtint de partir pour Paris, malgré les appréhensions de sa

mère et de ses sœurs ; mais il dut cependant promettre de terminer auparavant une affaire que d'anciens amis de son père avaient obtenue pour lui.

Il devait plaider pour un nommé Planchon, dont le cas n'était pas des meilleurs, car ledit Planchon avait volé douze poulets dont cinq vieilles poules, dans une maison habitée, avec escalade et effraction.

Le jour des assises venu, Féval se rendit au palais sans trop d'appréhension, ayant dans sa poche un magnifique plaidoyer plein de tirades et de mouvements superbes qui devaient révolutionner tout l'auditoire.

Par malheur, dès que le Président eut prononcé la formule sacramentelle : « Avocat, vous avez la parole, » le futur romancier ne sut plus retrouver un seul mot de son discours. Tout tourbillonnait autour de lui. Il essayait de consulter ses notes, mais en vain. Il n'y voyait dans son ahurissement qu'un Planchon, un immense Planchon à demi enfoui sous une montagne de poulets assassinés.

Il lui sembla entendre des rires autour de lui ; et son client, fort peu content, se plaignait doucement à son gendarme.

— Ce petit n'a pas fait ses dents, murmurait-il : j'en demande un autre.

C'en était trop pour l'amour-propre du jeune débutant et cela le galvanisa. Par un effort suprême il vainquit son trouble et il parla. Mon Dieu, oui ; il parla, il improvisa son discours et peu à peu, reprenant son assurance, il déploya tant de verve, tant d'esprit que bientôt tout le monde se tordit dans l'auditoire. Le lendemain sa maison était encombrée de visiteurs venus pour le féliciter. Parmi eux se trouvait le Président en personne.

Comme le lui disait son frère, il avait la bénédiction du rire; partir après un pareil début était une folie. Mais Paris le tenait à la gorge et il fallut bien le laisser aller.

Ce ne fut pas cependant sans un bien grand serrement de cœur qu'il quitta tous les siens. C'était en effet la première fois qu'il s'en allait loin de sa famille et la séparation qui, de prime

abord, lui paraissait peu de chose, de près lui sembla terrible.

Dans la plupart des romans de Balzac, il y a un épisode charmant. C'est lorsque le futur grand homme, sur le point de partir pour la conquête de la grande ville, fait ses adieux à sa famille.

Ce sont alors les caresses, les recommandations de tous : chacun se cache pour remplir la bourse de l'enfant prodigue ; la mère a mis de côté quelques pièces d'or, les petites sœurs ont vendu leurs boucles d'oreilles ou leur ceinture.

Il en fut de même pour Féval. Son frère le tira d'abord à l'écart pour lui donner à l'insu de tous les autres. Puis comme il était couché :

— « Paul, dit une voix près de moi ;

« Je me levai en sursaut ; c'était ma sœur aînée. Je tombai dans ses bras. »

— « Mon frère, mon pauvre petit frère, me dit-elle en pleurant comme ma mère.

« On ne sait pas quels trésors d'amour il y a, dans ces nombreuses familles.

— « Il fallait nous dire cela plus tôt, reprit-elle parmi ses larmes ; ce Paris est si loin et tu y seras si seul ! J'ai deux bagues et ma chaîne. A quoi me servent-elles ? Je les aurais vendues. »

« Est-ce que je pouvais parler ? Je repoussai sa main qui me tendait deux pièces d'or. Je les retrouvai à Paris au fond de ma malle, sous mes chemises.

« Les deux autres vinrent aussi, chacune à l'insu des autres. L'une et l'autre apportèrent leurs larmes et leur obole. Pauvres chéries, simples et saintes âmes ! Si vous saviez ce qu'une pièce d'or était pour elles ! Si vous saviez quel désaccord il y avait entre toutes ces prodigalités et la gêne qui était chez nous ! »

Le dernier moment de la séparation approcha enfin et le déchirement fut plus grand encore. Il n'y avait jusqu'à la vieille Julienne, cette brave servante qui les servait presque pour rien, qui ne voulût retirer son argent de la caisse d'épargne pour le lui donner.

Les adieux furent coupés par le conducteur de la diligence qui montait sur son siège et la lourde voiture s'ébranla.

« Je me jetai à la portière et je vis, à travers l'éblouissement de mes larmes qui jaillissaient enfin abondamment, maman toute chancelante, que mes sœurs soutenaient par les aisselles et tendant vers moi ses mains qui tremblaient. Charles me tournait le dos parce qu'il parlait à maman, la consolant sans doute. J'eus ce tableau sous les yeux pendant le quart d'une minute à peine; la diligence sortait de la cour au grand trot et, dès qu'elle fut dans la rue, je ne vis plus rien. »

Quelle effusion de tendresse jaillit de son cœur pour les êtres aimés qu'il quittait!

« Ah! se dit-il, les larmes aux yeux, comme Rastignac, une fortune ne suffirait pas à payer tant de dévouement. Je leur dois à tous la richesse et le bonheur. »

II

Trois grands écrivains, Louis Veuillot, Jules Janin et Paul Féval, venus tous trois dans ces fameuses diligences qui faisaient le service des messageries royales, nous ont laissé leur première impression de leur arrivée à Paris. Veuillot avait déjà vingt-trois ans; il connaissait le monde et n'était plus timide.

« Je serai sincère, écrivait-il plus tard : j'entrai dans Paris avec des idées de conquête, bien décidé à devenir ministre aussitôt qu'il se pourrait; ce n'est pas tout à fait ma faute si je me gonflais de ces visées. Est-il un garçon de vingt ans dans la tête duquel, pourvu qu'il sache lire, nos mœurs politiques n'aient ancré de pareils projets. J'y mettais même, par suite de mes opinions constitutionnelles, une retenue que tous n'ont pas. Je ne voulais qu'être mi-

nistre : combien se seraient-ils installés connétables, consuls ou dictateurs? »

Janin, lui, qui par tant de côtés aurait mérité de naître sur les rives de la Garonne, ne se déconcerta pas. Et dès qu'il eut installé sa vieille tante, il se trouva à son aise dans Paris comme un poisson dans l'eau.

Quant à Féval il fut tout désorienté. Il n'avait certes pas moins de suffisance que ses deux confrères, ni moins de confiance dans l'avenir. Mais depuis le temps qu'il désirait aller à Paris, il y avait tant rêvé, — il avait même appris sur un vieux plan le nom de toutes les rues et de tous les carrefours, — qu'il s'était forgé dans sa tête un Paris à lui qu'il ne reconnut pas.

La « Chaumière » était alors dans toute sa splendeur. D'Arlincourt, le Georges Ohnet du moment, l'avait mise en grande vogue; aussi Féval fut tout désillusionné en voyant une taverne sale, enfumée, presque déserte. Mais les convictions sont tenaces et il fit de son mieux pour admirer de tout son cœur.

Nous ne ferons pas le récit de ses mésaventures dans la maison de son cousin ; il les a contées avec trop de verve pour que nous voulions le tenter après lui. Quelqu'un a prétendu qu'il fut renvoyé pour avoir été trouvé lisant Balzac à ce passage où le Maître se raille des *commissions* et des *comptes de retour*, ce qui, chez un banquier, était assurément un crime impardonnable. Mais ceci est de la fantaisie pure. La vérité est qu'il partit de lui-même, sans raison apparente, parce qu'il avait trop d'inexpérience peut-être, pour se laisser traiter en subordonné par des imbéciles notoires. Il n'était pas appelé du reste à remplir des bordereaux d'escompte et si les livres ont leur destinée, d'après le proverbe, à combien plus forte raison leurs auteurs.

Il était triste cependant quand, après avoir rompu avec le seul parent avec lequel il fût en relation à Paris, il se trouva entièrement seul dans l'immense ville, et qu'il sentit cette impression d'abandon si navrante, que peuvent seuls comprendre ceux qui l'ont éprouvée. Il l'a d'ailleurs rendu avec une acuité singulière.

Il était sorti de chez son cousin, tout enfiévré, la tête bourdonnante, et il se mit à marcher machinalement devant lui.

N'oublions pas que c'est lui qu'il met en scène sous le nom de Fernand Leprieur.

«Je montais la rue du Faubourg-Montmartre sans trop me rendre compte du chemin que je prenais; je montai la rue des Martyrs et je me trouvai au pied de la butte, où il y avait encore en ce temps-là de l'herbe et des arbres. Je me couchai sous un marronnier, non loin d'une guinguette où il y avait des ivrognes qui chantaient. Entre deux cheminées, je voyais tourner les ailes d'un moulin à vent. Je regardai cela. Il est des instants où le bien suprême consiste à ne pas penser. Je restai là plusieurs heures de suite, immobile.

« Vers midi, j'eus faim et je mangeai d'ignobles gâteaux qu'on vendait à la porte de la guinguette. Puis je montai encore le long d'un sentier déchiré dans le sable et la pierre; je montai jusqu'au pied du télégraphe. Il y avait là

un grand tertre troué de fondrières aux gueules étranges, dont les coupes semblaient faites tout exprès pour les étudiants en géologie. Je m'assis au sommet du tertre et je regardai Paris.

« La ville a augmenté de moitié depuis lors, en trente ans ; mais c'était déjà une cité gigantesque. Elle avait son voile flottant de fumées qui se mêlent avec les brumes. Cela me parut comme un océan de toits, au-dessus desquels les maisons de Dieu lançaient leurs clochers et leurs tours.

« Je promenai sur cette mer mon regard indolent, je ne cherchai même pas à reconnaître les monuments qui perçaient le brouillard. Je percevais confusément cette image confuse et cela me reposait.

« Une pensée me vint ; c'était la première depuis le matin. Je me rappelai le conseil de M. Gauthier: « Retournez dans votre famille. »

« C'était assurément ce qu'il y avait de mieux : mais cela me fit horreur. Je tressaillis et je souffris depuis la plante des pieds jusqu'à la racine de mes cheveux. Retourner à Angers. Il

me semblait que c'était là la honte suprême; chacun y devait lire, écrit en gros caractères, sur mon front le mot : Vaincu.

« Et ce n'était pas le sourire moqueur de la ville que je redoutais le plus; ma famille aussi me faisait peur, ceux-là qui m'aimaient tant, et qui me l'avaient si bien prouvé! Je voyais le sarcasme sur ces chers visages. Folie amère des enfants! Je voyais le sarcasme jusque dans le regard maternel.

— « Oh! oh! Jean-Marie Bodin a cru qu'il mettrait Paris dans sa poche, et le voilà qui revient à Angers tout nu! »

« J'avais entendu cette phrase-là quand j'étais tout petit. Je ne connaissais pas Jean-Marie Bodin, mais la phrase était restée en moi comme un proverbe. J'entendais Angers tout entier qui chantait:

— « Oh! oh! Fernand Leprieur a cru qu'il mettrait Paris dans sa poche, et le voilà qui revient tout nu. »

« Non! non! m'écriai-je, non! vous riez trop vite! Fernand Leprieur a brûlé ses vaisseaux!

ECOLE FENELON Bibliothèque

Il ne retournera pas à Angers ! Jamais ! jamais ! Fernand Leprieur est à Paris pour y vivre ou pour y mourir !

« Je voyais l'orgueil chez les autres, j'avais démêlé l'orgueil tyrannique et envahisseur au milieu des bizarreries du patron. Savais-je que je respirais par l'orgueil, et que l'orgueil en moi était le grand ressort dans le boîtier d'une montre ?

« Le sang coulait plus vif dans mes veines. Je souffrais à chaque moment davantage, et cela me disait que je recommençais à vivre.

« Je voyais Paris maintenant ; j'en embrassais le monstrueux ensemble, et c'était un regard de défi que je lui lançais.

« Je disais, et c'était encore comme un rêve :

— « Je te dompterai, géant ; va ! je te dompterai ! »

« Pauvre insecte écrasé qui parlait de bataille !

« Mon réveil fut un sentiment de mépris pour moi-même, et je raillai ma propre misère en répétant :

— « Géant, je te dompterai ! »

« Puis j'éclatai de rire. Ma tête me brûlait. J'eus en quelques minutes toutes les angoisses de ma vie. Jamais la faim derrière moi, qui me cherchait; je ne comptais plus sur mon argent; j'avais oublié mes calculs; la vision de mes cinq cents jours s'évanouissait. »

Ces cinq cents jours étaient une allusion à un calcul qu'il avait fait très sérieusement. Il possédait encore cent cinquante francs et il s'était dit qu'en vivant avec six sous par jour il avait devant lui le temps d'attendre le succès...

En descendant de la butte Montmartre il se mit en quête d'un logement et trouva, aux environs des Halles, un affreux cabinet meublé, au prix de vingt francs par mois. Il s'y installa aussitôt et se trouva fort passablement. Ce cabinet était un peu plus grand peut-être que cette fameuse chambre de Vingtras dont il fallait laisser la porte ouverte dès qu'on voulait s'étendre à terre pour y passer ou la tête ou les pieds. En tous cas, ce léger avantage était amplement compensé par l'odeur de lard, de

fricandeaux, de charcuterie qui s'exhalait de toutes parts. Le propriétaire du logement était pâtissier-traiteur et, n'ayant point de garde-manger, il suspendait sa viande dans les escaliers, un peu partout. On comprend maintenant d'où venaient ces senteurs.

Féval resta près d'un an dans ce taudis et il y composa... une tragédie. Mon Dieu, oui, tout simplement : c'était assez la mode autrefois de faire ses débuts par un drame ou une tragédie, s'appela-t-elle *Genséric*. A notre époque on fait un roman d'analyse qui traite de la profonde perversité de la femme. Il ne faut pas discuter des goûts, mais nous avouons que notre préférence est pour *Genséric*.

Cependant on ne peut écrire toujours. L'homme est un animal sociable, au dire d'Aristote. Féval faisait monter sa pâtissière, laquelle était une brave créature, un peu épaisse et comptant bien trente ou quarante hivers, mais rachetant ces défauts par une imagination débordante. Grande lectrice de Ducray-Duménil, elle versait toutes les larmes de son corps en dé-

vorant des romans pathétiques qui s'appelaient *Victor ou l'Enfant de la forêt, Cœlina ou l'Enfant du mystère.*

Féval lui lisait ses vers : elle fut sa première admiratrice. Mieux que cela, elle l'adorait. « Et si le tort que je fis à son mari se résuma étroitement en une question de petits pâtés, écrivait plus tard l'auteur, il faut en attribuer tout le mérite au dos de la bonne dame, qui supportait une gibbosité dont l'aspect très drôle nous sauva tous les trois du dernier malheur. »

« Jamais, disait Barbey d'Aurevilly au sujet de l'ironique récit de cette passion, jamais on ne fit sortir d'une clef d'acier, plus dur, plus cruel sifflet contre le dévouement sans borne de l'amour... »

Cependant, si Féval raille quelqu'un ici, c'est surtout lui-même, et c'est le souvenir des cruelles souffrances de sa jeunesse qui rend parfois son ironie douloureuse.

Ne quittons point *Genséric* sans apprendre au lecteur qu'il trouva un acheteur, si invraisemblable que la chose puisse paraître. Un jour,

en effet, Mme Hardy, la pâtissière, monta dans la chambre de l'auteur et lui annonça qu'un Monsieur voulait acheter sa tragédie :

« On ne se figure pas de deux manières le Monsieur qui veut acheter une tragédie. Vous le voyez d'ici, lunettes timides, long nez malheureux, oreille désourlée, bouche meublée à fendre le cœur... L'âge seul peut varier : le mien avait juste quarante ans du 29 juillet dernier. Son jour de naissance était désormais une date. Cela lui avait donné l'idée d'être quelque chose : il voulait se faire nommer secrétaire de l'Instruction publique. Cela, et pas autre chose. Il y a des gens qui s'étonnent ; lui, non. Il avait bien réfléchi ; les renseignements mêmes étaient pris. On lui avait dit qu'il fallait avoir fait ses preuves pour être secrétaire général de l'Instruction publique. Il venait m'acheter ma tragédie pour faire ses preuves. Au fond, c'était simple comme bonjour.

« Il s'appelait Maillot et n'avait pas réussi comme vétérinaire. »

Le marché fut conclu au prix de cent cinquante francs. C'était certes un beau prix, et Féval disait plus tard qu'il avait été le seul avantageux de toute sa carrière littéraire.

Il aurait bien voulu écrire autre chose, mais il ne savait quoi. Sa formation n'était pas encore faite. Le talent est comme un diamant dans sa gangue, a dit un écrivain : c'est la douleur et c'est l'amour qui le taillent en facettes éblouissantes. Cela est vrai, et si P. Féval parvint au succès, nous verrons que ce ne fut pas sans souffrance.

La lassitude le prit bien vite et, ayant rencontré au quartier Latin quelques-uns de ses anciens camarades de Rennes, il se jeta aussitôt en leur compagnie dans la vie de bohême, avec toute l'exagération, toute la fougue de sa nature exubérante.

Rien n'est amusant, par exemple, comme le récit qu'il a fait de son premier bal masqué à l'Opéra. Le lecteur nous pardonnera encore cette citation.

« J'étais ivre dès mon premier pas, dit-il, et ce fut à corps perdu que je me lançai au plus fort de ces turbulentes démences. Ce que je fis, je n'en sais plus rien au juste : je dansai, je me battis, beaucoup de femmes se moquèrent de moi, je bus avec beaucoup d'hommes.

« Les lumières tourbillonnaient devant mes yeux. Le lustre avait d'immenses balancements, l'orchestre faisait rage au dedans même de mon cerveau et juste entre mes deux oreilles.

« Je me souviens vaguement que je montai sur une table au café pour faire l'éloge de Jules César. J'embrassai mes voisins en pleurant, puis je dansai encore. Je me traînai aux genoux d'un gendarme pour le prier de servir la France avec honneur. Je perdis une de mes bottes. Je m'entendis hurler. Je fus atteint de frénésie ! Je m'amusai comme cent rois réunis et je m'éveillai le lendemain matin dans le ruisseau de la Courtille au milieu de mes camarades de collège qui me portaient sur une planche au cabaret.

« Il y avait autour de moi une foule immense. J'avais presque autant de succès que Lord Seymour. »

Il passa tout un hiver au milieu de ces plaisirs ou plutôt de cette agitation, grâce à quelques dettes contractées à droite et à gauche, ainsi qu'à plusieurs appels faits à l'affection des siens. Mais, nous le savons, sa famille était très pauvre, et elle eut beau se saigner des quatre membres suivant l'expression populaire, elle se trouva bientôt dans l'impossibilité absolue d'envoyer de nouveaux subsides à l'enfant prodigue.

Ses dernières ressources s'épuisèrent peu à peu et ses compagnons de fête lui tournèrent le dos. La première ivresse était passée ! C'est de ce moment, comme il le dit lui-même dans *les Étapes d'une conversion*, que commença vraiment sa vie.

Dans l'existence de tout écrivain, il est une de ces périodes d'immense lassitude et de découragement profond où l'être semble s'annihi-

ler tout entier et qui décide souvent de tout son avenir. Les courageux, les prédestinés résistent à l'épreuve et parviennent presque toujours à la surmonter. Les faibles s'abandonnent au désespoir et tournent ailleurs leurs ambitions, à moins que « Delobelle des lettres », ils ne croupissent dans leur inaction, « pour ne pas renoncer. »

Paul Féval, lui, ne douta pas un seul instant. Il ne lui vint pas même à l'esprit d'utiliser son titre d'avocat. Il quitta le cabinet de cette brave Mme Hardy et en loua un autre dans la rue Aubry-le-Boucher, au prix de dix-huit francs par mois, bien décidé à travailler pour gagner son pain. Mais, hélas ! il ne suffit pas de vouloir pour écrire. Féval connut dans ce taudis ces heures d'affreuse torture où l'on prend sa tête à deux mains pour calmer l'agitation de la fièvre et mettre en ordre les idées qui tourbillonnent dans le cerveau.

Chez beaucoup d'écrivains l'influence des objets extérieurs est excessive. Dans ce trou noir et enfumé Paul Féval se sentit absolument

incapable d'écrire et passa plusieurs jours à rêver, à s'exaspérer contre lui-même, à bâtir les projets les plus fantastiques.

Sur ces entrefaites, ayant reçu quelque argent de sa famille, — le dernier secours qu'on pût lui envoyer, lui disait-on, — il déménagea encore et s'en alla habiter une immense chambre démeublée, aux environs de la Bastille. C'est là qu'allait se livrer sa suprême bataille.

III

Lorsque Féval se trouva dans ce grenier misérable, mais plein d'air et de lumière, il lui sembla renaître. Il voulait travailler et il se sentait débordant de force et de courage. Il se persuada facilement qu'il allait enfanter une demi-douzaine de chefs-d'œuvre; peut-être davantage.

Mais par quoi débuterait-il? Serait-ce par un roman, une étude, un poème? Il ne savait encore.

Comme il était à rêver, il entendit au-dessous de lui préluder sur le piano. On jouait la deuxième sonate en *la* majeur de Mozart, « ce chant doublement balancé qui semble un souffle d'exilé aspirant la patrie... »

Il laissa tomber la plume de ses mains et il écouta avec un religieux respect; ses nerfs,

déjà ébranlés par tant de privations, par tant d'émotions successives, se tordaient sous une inexprimable angoisse. Peu à peu, il sentit la fièvre l'envahir. A mesure que les notes sonores s'égrenaient dans l'espace, les idées lui venaient en foule, se coordonnant avec harmonie, tandis que l'émotion lui serrait la poitrine. A ce moment il se sentit poète; il ne voulut plus écrire n'importe quoi, dans un vil but de lucre. L'inspiration était venue, l'emplissant de délire et d'épouvante.

Laissons-le raconter lui-même l'émotion de cette heure solennelle, une de celles qu'un artiste n'oublie jamais, car c'est d'elle souvent que date son génie.

« Mon cœur se gonfla envoyant à mes yeux des pleurs involontaires. Je ne crains pas de profaner le plus pur de mes souvenirs en disant que j'éprouvai une émotion presque semblable à celle de l'enfant pieux qui va faire sa première communion; ce fut cela. Je n'ai pas à choisir; aucune autre parole ne rendrait la na-

ture exacte du sentiment qui naquit en moi.

. . . . . .

« J'étais digne de l'épreuve, puisque l'épreuve m'anéantit avant de m'enflammer. Fi du jeune chevalier qui n'a pas tremblé la fièvre en ces nuits graves qu'on appelle la veillée d'armes! Fi de l'imprudent qui va toucher l'arche et s'étonne de tomber foudroyé!

. . . . . .

« Ce fut devant mes yeux éblouis la longue procession de mes maîtres. Je vis passer tous ces pâles visages couronnés de lauriers, de grands fronts marqués par l'angoisse du génie, des bouches souriantes dans la douleur, des yeux profonds comme des âmes.

« Ce fut, dans la solitude de cette pauvre chambre, une obscurité soudaine et remplie de splendeurs. J'étais debout et mes bras croisés sentaient battre ma poitrine. Les statues étaient là, comme les saints d'une cathédrale immense qui était l'église de la gloire.

« Homère aveugle et long vêtu de blanc,— le trio des tragiques derrière lui et semblant écou-

ter l'éternelle fatalité du sang d'Atrée; — Virgile, sonore comme une lyre ; — Horace, couronné de fleurs; — Térence et Plaute; — et César, qui tailla son œuvre par le glaive.

« Tertullien, l'éloquence ; — saint Augustin, l'amour; — Chrysostôme ; — Origène, auteur de la Parole qui dicta l'Évangile aux quatre plumes prédestinées; — puis l'Italie renaissante : Dante, Arioste, Tasse, Pétrarque; — l'Espagne : Guilhen de Castro, père du Cid ; Lope, Cervantès, Caldéron ; — l'Angleterre : Milton le puritain, aveugle comme Homère; Shakespeare, grand autant que ceux qui chantaient Thyeste ; — et les nôtres : Montaigne, Rabelais, Molière, Corneille, La Fontaine ; — et ceux d'outre-Rhin: Leibniz, Gœthe, Schiller, — et les autres encore, qui avaient toutes les couronnes, excepté celle de la mort. Chateaubriand, le dernier croyant; Byron, le premier malade des fièvres de ce siècle; Hugo, tout jeune, et dont le coup d'essai avait été un coup de tonnerre.

« Hélas ! encore dirai-je, que me voulaient ces demi-dieux ? A quel degré leur puissance était-

elle parente de ma faiblesse ?... Je répondrai de nouveau : Qu'importe le résultat ; j'ai eu mon beau songe et je le chante. »

Sous le coup de cette émotion puissante, il s'efforça de faire passer dans une page douloureuse et calme tout ensemble la pensée même du maître.

Il la relut et fut content; il lui sembla que c'était bien cela qu'avait voulu dire Mozart...

Le lendemain, le piano se fit encore entendre : c'était toujours la deuxième sonate en *la* majeur, et pris de la même fièvre, Féval se remit à écrire. Mais, en comparant son travail à celui de la veille, il trouva que les deux ouvrages se ressemblaient.

Il se demanda alors avec inquiétude s'il serait condamné à se répéter quotidiennement. La réflexion lui suggéra dès ce moment les grandes règles littéraires qu'il devait plus tard mettre en pratique et qui expliquent le secret même de sa composition.

Il vit en effet que l'écrivain, en prenant la plume pour la première fois, fait presque tou-

jours une dissertation, « un mot que le débutant prend pour une idée, » ou un article, « lequel se joue sur un fait comme la dissertation s'alourdit sur un mot ».

« Tous mes souvenirs évoqués se groupèrent alors autour de moi en tableau synoptique ; au théâtre, dans les livres, qu'ils fussent poésie ou prose, dans la musique, dans la peinture, dans la statuaire elle-même, je vis que toute grandeur venait de l'action, qui est à la fois la source et le but de l'idée.

« Je vis l'action dans l'éloquence de Démosthène comme dans l'autorité des apôtres du Christ, je vis l'action dans les fresques de Michel-Ange comme dans les symphonies de Mozart. L'action m'éblouit, débordant des poèmes homériques et venant jusqu'à nous à travers l'histoire universelle tout entière, comme un grand fleuve que les siècles n'ont pu tarir : l'action se dressa devant moi, gigantesque comme l'œuvre de Shakespeare, mâle comme le génie de Corneille, profonde comme la gaieté de Molière. Je ne vis rien hors de l'action, sans laquelle toute beauté

de forme est puérile, toute chaleur vaine, toute passion morte. Je ne vis rien, sinon l'action qui est le marbre ou le bronze, dont sont faites toutes ces impérissables statues. »

Toujours emporté par sa belle ardeur, malgré le froid qui lui donnait l'onglée, malgré la faim qui lui tordait les entrailles, il écrivit sans trêve ni relâche pendant plusieurs semaines. Au fur et à mesure qu'il avait composé une nouvelle, il la portait à différents journaux ; et il connut alors l'amertume de ces démarches presque toujours stériles pour le débutant. Chaque éditeur, chaque directeur de journal a son genre différent. Celui-ci est toujours absent, celui-là n'édite plus rien, le troisième a des matières pour plus de deux ans, le quatrième trouve l'ouvrage pas assez moderne et l'autre pas assez sérieux. Tous enfin l'envoyèrent promener avec une unanimité complète, sans l'avoir lu, du reste, et en négligeant souvent de lui rendre sa copie, — qu'ils avaient égarée momentanément, mais qu'ils lui renverraient sous peu.

Et le malheureux débutant passait par toutes les phases de l'espoir et du découragement; et, entêté cependant comme un Breton qu'il était, il ne voulait pas renoncer, malgré l'inutilité visible de ses efforts.

Près de chez lui, sur le même palier, se trouvait un jeune homme, Edmond P..., qui remplissait au théâtre Beaumarchais quelque chose comme les quinzièmes ou vingtièmes rôles.

Un jour, le poète et l'acteur sortant au même moment de leur chambre, se rencontrèrent et Féval, qui était fort poli, souleva son chapeau et salua.

L'autre, avec l'air protecteur d'un homme déjà arrivé, lui répondit un : « Bonjour, jeune homme, » assez bref et tous deux se mirent à descendre l'escalier.

Edmond P... recevait parfois la visite d'acteurs et d'actrices dudit théâtre et mettait peu de discrétion dans les épanchements de sa joie en revoyant des compagnons si chers.

En un mot, il faisait un bruit épouvantable.

—Vous vous êtes bien amusé, cette nuit? lui

demanda Féval, qui n'avait pu dormir à cause du tapage de son voisin.

— Pas mal, merci; répondit l'autre. Mais vous ne dormiez donc pas; quel métier faites-vous?

— J'écris, dit Féval en rougissant, j'écris... pour moi, puisque personne ne veut de ce que je fais.

— Ah! vous écrivez? mais c'est très bien; il faudra me montrer ça.

Il ne pensa cependant plus au jeune homme maigre et pâle qui lui avait fait cette confidence, jusqu'au jour où il fut éveillé par une foule de commères qui se rendaient processionnellement dans la chambre de son voisin. Il voulut savoir le motif de ces visites insolites et il apprit que le locataire de la chambre d'en face était mort de faim...

Féval, en effet, n'ayant plus un seul centime, ayant vendu tout ce qu'il pouvait vendre, s'était enfermé dans sa chambre et, pour tromper la faim, avait continué à écrire. Un étourdissement le prit et il tomba sur un lit dans un en-

gourdissement voisin de la mort. Il resta trois jours ainsi sans nourriture. Le quatrième, il se réveilla, car une bourrasque terrible avait défoncé les fenêtres de sa pauvre chambre et la neige l'avait complètement recouvert en le glaçant jusqu'aux moelles. Il voulut crier, appeler à l'aide, mais, trop faible, il ne le put. Il allait mourir dans cet état lorsqu'un hasard absolument fortuit fit pénétrer un voisin dans sa chambre.

Les commères du quartier avaient toutefois prononcé trop tôt son oraison funèbre, car dès qu'il eut reçu les premiers soins, il commença à revenir à la vie.

Edmond P... prit au hasard quelques feuilles éparses sur la table et les donna à un journaliste qui occupait dans une grande feuille du matin un rôle aussi important que celui de l'acteur au théâtre Beaumarchais.

Le journaliste montra cependant la nouvelle à son directeur en lui racontant l'histoire du jeune écrivain; celui-ci la trouva bonne et l'inséra.

Edmond P..., qui n'avait pas encore bu toute

honte, pensa que, puisqu'une de ces nouvelles avait été imprimée, les autres pourraient bien l'être aussi, et en ayant trouvé un bon nombre oubliées sur la table du grenier, il les distribua à droite et à gauche, et toutes furent acceptées.

Pendant ce temps, Paul Féval avait été recueilli par une famille de braves gens qui demeuraient dans le voisinage. Il ne pouvait rester sans soin et, sa santé étant profondément altérée, il mit beaucoup de temps à se rétablir.

Or, dans cette maison, il y avait une toute jeune femme... Mais ici je me sens mal à l'aise car voici en effet ce qu'écrivait Féval après sa conversion :

« J'ai mis en scène autrefois cette aventure terrible et touchante où j'eus le malheur d'être mêlé. Ici, je me le suis promis à moi-même, rien ne sera dit de ces heures où l'âme humaine combat sa route au milieu de la tempête des passions. »

Et cependant, l'aventure « terrible et touchante » dont il parle, marqua son talent d'une empreinte particulière et explique en lui bien

des choses que le critique est obligé de signaler.

Pour tout concilier, si vous le voulez bien, nous parlerons d'un nommé Fernand, qui est le héros d'un autre roman de Paul Féval, « et qui fut peut-être connu sous un autre nom. »

Donc, lorsque Fernand eut conscience de ce qui se passait autour de lui, il trouva à son chevet une jeune femme qui fut prise d'une immense compassion en voyant cet adolescent mourant de faim. Son cœur était d'autant plus ouvert à la pitié qu'elle était elle-même très malheureuse. La vie l'avait déjà cruellement meurtrie, et, à vingt ans, elle se trouvait presque aussi isolée, presque aussi seule que le jeune écrivain.

Vous le savez, la plus grande compassion se trouve chez ceux qui souffrent. Elle avait un besoin de se dévouer, et peut-être même avait-elle plus que de la pitié, car elle avait lu les dernières pages que le poète avait écrites, et quelle femme n'aimerait et n'accueillerait Chatterton ?

Pendant toute sa maladie, pendant sa convalescence, Fernand la vit près de lui, douce,

empressée, attentive à ses moindres désirs. Elle lui faisait penser à cette Madone de son pays, dont la blanche main sauve de la mort les malheureux naufragés.

L'amour vint : il ne pouvait en être autrement. Mais un amour timide malgré ses ardeurs et plein de ces délicatesses qu'a seule la vraie passion.

Fernand apprit alors tout ce qu'elle avait souffert et il se jeta à ses pieds en se demandant combien il faudrait d'amour pour compenser tant de tortures.

« Fernand, lui répondit-elle avec fermeté, je suis chrétienne. Il ne nous est même pas permis de souffrir ensemble... »

Cependant, toute seule dans la vie et rassurée par le respect infini qu'elle lisait dans les yeux de Fernand, elle se rendit à ses prières et consentit à rester près de lui. Ils vécurent ainsi pendant de longs mois, comme frère et sœur.

Ah ! certes, ce récit douloureux, qui a pour titre *le Drame de la jeunesse*, a été bien vécu, bien souffert, car, au milieu de ces peintures

ironiques derrière lesquelles l'auteur cherche à dissimuler sa souffrance, on voit soudain la trace des larmes, on rencontre des cris pleins de sanglots.

« Elle avait dix-huit ans. Je la vois encore le matin, avec son grand chapeau de paille, qui faisait ombre sur son sourire, butiner parmi les roses nouvelles, ou jeter le millet aux libres oiseaux du ciel ; je la vois qui erre, pensive, sous les voûtes légères et haut montées de la fûtaie de bouleaux ; je la vois agenouillée avec l'ardeur céleste de la prière...

« Car elle pouvait prier alors pour moi et pour elle, et pour tous ceux qui vivent et qui souffrent.

« Elle avait dix-huit ans. N'est-ce pas, c'est être tout jeune ? C'est avoir bien longtemps à sourire et à aimer ?... »

Pendant de longs mois, avons-nous dit, ils vécurent comme frère et sœur ; mais l'un et l'autre cependant en proie à d'intolérables angoisses.

Ce fut une lutte sublime entre la passion et le devoir. Rien ne les retenait, rien, pas même les convenances mondaines puisqu'autour d'eux on croyait ce qui n'était pas ; rien, sinon l'idée chrétienne, mais cela suffisait, c'était là l'infranchissable barrière, et tous deux souffraient à l'écart.

Il faudrait avoir la délicatesse de plume de Paul Féval pour raconter cette période pleine de trouble et de bonheur, « où ils n'osaient pas se quereller, car les querelles amènent les réconciliations. »

Le poète écrivait cependant. L'amour, disait-il, est créateur dans l'esprit comme dans la matière, et sa plume courait sur le papier sans relâche, parfois pour secouer l'obsession de sa pensée, parfois aussi pour parler d'amour à la bien-aimée sans contrevenir cependant au serment juré. Son premier livre paraissait et faisait accourir chez lui un éditeur fameux qui le tirait de l'obscurité et lui donnait presque la fortune.

Mais le poète était de nouveau retombé sur

un lit, en proie à une fièvre ardente ; cependant, fidèle à sa promesse, il n'avouait pas la cause de son mal à la jeune femme près de laquelle il vivait et pour laquelle il allait mourir. Il se contentait de se répéter à lui-même, comme un sarcasme amer : On ne meurt pas d'amour ! On ne meurt pas d'amour !...

Le médecin, qui savait tout, était parti en hochant la tête et en déclarant qu'il ne reviendrait plus. La jeune femme comprit alors et, s'approchant de lui, elle murmura :

« Tu as raison, Fernand, on ne meurt pas d'amour, puisque l'amour est le remède !... Qu'importe, pourvu que tu vives, que tu sois grand et que tu m'aimes ! »

« Je suis maintenant un vieil ouvrier de la plume, écrivait bien plus tard le poète. Je saurais trouver tout comme un autre des paroles habiles pour raconter cette dernière heure de combat : non pas l'agonie de la conscience vaincue, entendez-le bien, non pas cela ici, car la conscience était debout, mais l'hé-

roïsme ardent du sacrifice. Je ne veux pas. Il faut que nous gardions nous-mêmes, qui vendons notre cœur par lambeaux, pour un peu de renommée ou pour un peu d'argent ; il faut que nous gardions un coin de notre cœur intact et clos, où nul profane regard ne pénètre. C'est le sanctuaire nuptial que nous ne saurions ouvrir sans commettre le crime d'adultère.

« Je ne veux pas, quoique je puisse jurer, la main sur ce coin sacré du cœur, que rien au monde, ni l'intérêt ni l'argent, ne m'eût arraché un mot de ce cher poème, sans le désir tout plein de bonheur et de mélancolie que j'avais de remonter par le souvenir les pentes bien-aimées de ma jeunesse.

« Ce ne fut pas moi, car elle avait dit : j'en mourrai, et j'aurais donné mille fois ma vie pour la sienne.

« Ce ne fut pas moi ; elle me donna bien plus que sa vie : elle me donna son repos, sa religion et son Dieu.

« Ah ! si la religion eût été avec nous, si elle avait pu montrer à Dieu la famille nouvelle,

l'époux de son élection, l'enfant, le cher enfant promis à tant d'amour !

« Mais non ! pour venir à moi, elle avait dû choisir entre la religion et moi. Elle était de celles qui ne transigent pas. La religion pour elle était l'absolu ; son choix fut grave et ferme comme tous les actes de sa vie ; elle tomba la face tournée vers sa conscience ! Elle, la pieuse enfant qui chaque semaine me disait à l'oreille : « Fernand, j'ai communié pour nous ; » elle, Sophie, non seulement ne communia plus, mais resta en dehors du seuil des églises où, selon elle, sa présence eût été un blasphème.

« Elle était ainsi... Rose me le dit plus tard. Sophie n'entra plus dans la vieille église de Châtenay qu'elle aimait tant. Et un soir Rose la vit agenouillée sur les marches du dehors...

« C'est sérieusement et de science certaine que Sophie avait dit : J'en mourrai... »

Elle en mourut en effet. Ainsi, dit-on, l'hermine ne saurait vivre avec la moindre tache sur sa robe immaculée... Elle mourut dans les

bras de Fernand, réconciliée avec Dieu par le prêtre qui avait béni sa première union.

Sa mort fit au cœur du poète une inguérissable blessure. « La gloire était venue, disait-il en terminant le récit de sa jeunesse et de son premier amour, la gloire était venue, mais le bonheur était mort. »

Nous avons voulu donner toutes ces particularités de la vie de Paul Féval, car elles étaient indispensables pour bien connaître son œuvre. Et bien que ce dernier épisode, entièrement vrai dans le fond, ait été dramatisé dans certains détails, nous avons tenu à le relater, car il dévoile tout un côté de la nature du romancier. Les esprits pharisaïques seuls pourraient se scandaliser du récit de cet amour, coupable sans doute, mais racheté par tant de larmes.

VI

Ici, il nous faut revenir de quelques pas en arrière. Nous avons vu qu'Edmond P..., qui fut plus tard le secrétaire de Paul Féval, porta à différents journaux toutes les pages qu'il avait prises dans la fameuse chambre où le jeune écrivain avait failli trouver la mort.

La première nouvelle qui parut sous le nom de Paul Féval fut *la Mort de César*, une histoire bretonne, celle-là même que reproduisit *le Figaro* au lendemain de la mort du romancier. Une dizaine d'autres suivirent presque immédiatement, et lorsque Féval entra en convalescence il reçut de tous côtés des lettres l'invitant à passer à la caisse de tel ou tel journal pour y recevoir le payement de son travail. Son ravissement fut grand, et nous croyons que la joie qu'il en éprouva ne fut pas

pour peu de chose dans sa guérison. Ses premiers débuts étaient faits et désormais il était à peu près certain de ne plus être éconduit sans examen. Aussi pouvait-il avoir bon espoir pour l'avenir.

Dès qu'il put tenir la plume, il se remit à écrire aussitôt, et fit partie de la rédaction littéraire de plusieurs journaux, comme *la Sylphide, la Quotidienne, la France, l'Union Catholique*. Il pouvait largement gagner sa vie, avec la seule aide de sa plume. Son nom cependant n'avait pas encore pénétré la grosse masse du public, mais cela ne devait pas tarder.

A ce moment, *le Journal des Débats* publiait *les Mystères de Paris*, d'Eugène Sue, avec un succès vraiment humiliant pour la littérature. Antenor Joly aurait bien voulu pour *le Courrier Français*, dont il était directeur, une vogue semblable. Ayant lu *le Loup Blanc*, le premier roman que publiait Féval, il en fut enthousiasmé. Il courut chez le jeune écrivain pour lui demander tout bonnement de faire *les Mys-*

tères de Londres. Par malheur, Féval ne connaissait pas du tout la capitale des trois Royaumes-Unis, et c'est tout au plus s'il savait trois ou quatre mots d'anglais. Mais Antenor Joly ne se déconcerta pas pour si peu ; il lui offrit de l'envoyer à Londres avec une suite nombreuse et tous les moyens de corrompre les détectives pour connaître la grande cité jusque dans ses moindres recoins, — mais cela plus tard, — il fallait commencer de *chic* les premiers chapitres du roman qui devait immédiatement entrer en cours de publication. Féval accepta la proposition en véritable enfant qu'il était et se mit à dauber avec un entrain endiablé sur l'Angleterre, cette éternelle ennemie des Bretons. Ajoutons que sa stupéfaction fut grande lorsqu'en arrivant à Londres, il vit que toutes les descriptions qu'il en avait faites étaient absolument exactes et qu'il n'avait pas à en retrancher un seul mot.

Son œuvre était signée du nom retentissant de sir Francis Trolopp et eut une vogue insensée.

« Le succès fut inouï, écrivait l'auteur lui-même. Mon pseudonyme devint européen en quelques semaines et franchit l'Océan. Antenor Joly m'apportait en véritables bottes les diatribes et les dithyrambes que la prose de sir Francis suscitait. La presse anglaise écumait, les Américains exultaient et nous envoyèrent leurs journaux zébrés de titres formidables où les points d'exclamation se hérissaient comme des chevaux de frise : Political Upshot !!! Awful Revealing !!! Capital Discoveries !!! Unveiled England !!! Au même moment, l'ouvrage fut traduit dans toutes les langues et la contrefaçon belge écoula le texte français en Russie par prodigieuses quantités. »

Nous ne dirons rien, pour le moment, de la valeur de cet ouvrage qui a un peu vieilli depuis toutes les publications qui ont été faites sur l'Angleterre. Mais cette étude était nouvelle pour l'époque, et si le roman manquait encore de style, le cadre et l'ordonnance ne laissaient rien à désirer. Frédéric Soulié, après l'avoir lu, indiqua Féval comme son successeur.

Deux ans après, un autre roman du même écrivain, *le Fils du Diable*, fit encore plus de bruit, mais pour un motif tout différent. Il était publié dans *l'Époque*, un journal ministériel, et les « anti-guizotins », comme on disait alors, non contents d'épiloguer sur l'affaire Pritchard, s'attaquaient jusqu'aux rédacteurs littéraires des journaux qui leur étaient opposés. C'est ainsi que *le Charivari* fit une charge assez curieuse du roman de Paul Féval, pour se railler des expressions allemandes qu'il avait été obligé d'y introduire, l'action se passant en grande partie sur les bords du Rhin.

« Le vent sifflait lamentablement dans les arbres du wald, la lune semblait rouler au milieu d'un océan de nuages ; de larges gouttes de pluie tombaient de temps en temps sur le chapeau à larges bords du Reiter.

« C'était l'heure où les Elfen commencent leurs walpurgisnacht. Le Reiter enfonça son chapeau sur ses oreilles, et donna de l'éperon à son pferd.

« Il était pressé d'arriver au schloss.

« Au bout d'une heure de marche environ, il sentit, à l'air plus frais qui circulait autour de sa poitrine, qu'il sortait des profondeurs ténébreuses du wald.

« Se levant sur sa selle, il chercha à s'orienter. Il espérait, du lieu où il était, voir briller la lune sur la plus vieille thurm du schloss.

« Les faibles lumières de quelques maisons paraissaient seules à l'horizon.

« — Allons, mon bon pferd, dit le Reiter, encore un effort et nous retrouverons notre route. »

« Le cheval hennit en signe d'acquiescement, et partit au galop. Le Reiter croyait toucher le burg qui confine le schloss. Là, moyennant un bon trinkgeld, il comptait se procurer un guide.

« Mais à peine arrivé, le Reiter laissa tomber la bride de son pferd, d'un geste découragé.

« Il s'était blousé.

« Ce qu'il avait pris pour un burg, n'était qu'un simple dorf.

« Il fallait pourtant sortir d'embarras. Il frappa

à une haus du village dont les fenêtres encore éclairées lui promettaient une hospitalité dont lui et son pferd avaient si grand besoin.

« Justement, cette haus était un gasthof. Un Kellner vint lui ouvrir et lui demanda ce qu'il désirait.

« De la bière et du foin pour deux et des renseignements pour un, » répondit le Reiter, et il entra.

« Et au bout de deux minutes le Kellner revint portant un moos et un vidrecome.

« Avant de boire, le Reiter porta les yeux autour de lui.

« Dans un angle de la salle se trouvaient deux individus dont les stiefel souillés de boue indiquaient qu'ils avaient fait une longue marche. Ils avaient l'air de simples landmanns.

« Mais le Reiter reconnut deux grands seigneurs, un herzog et un graf, attachés au Kaiser d'Autriche.

« Il appela aussitôt le Kellner, qui était un tungter, paya sa consommation, et il se rendit à l'écurie pour seller son cheval.

« Il fallait prévenir sans retard les maîtres du schloss de la présence de l'herzog et du graf dans la contrée.

« Muni des renseignements qu'on lui avait donnés, il prit la première gasse à gauche, longea la strasse de droite et sortit du dorf par le thor de l'Est.

« Laissant à côté la petite stadt de Morh, il s'enfonça dans un sentier qui devait le conduire au burg, où il ne lui restait plus qu'à gravir le berg qui conduit au schloss.

« Pour arriver là, il fallait passer devant une vieille kirche gothique, où s'étaient passés autrefois des mystères effroyables. C'était la kirche du Teufel.

« Le Reiter était brave, cependant il ne put s'empêcher de frémir en passant devant les ruines de la kirche impie.

« Il lui sembla entendre des ricanements derrière lui.

« C'est Teufel qui me poursuit, » pensa-t-il; et il enfonça l'éperon dans le ventre de son pferd, et il fit le signe de la croix en priant Gott.

« Deux minutes après, il laissait bien loin derrière lui l'église du diable.

« Il lui fallait franchir un torrent.

« Après ce torrent était le burg, après le burg le schloss ; dans le schloss, attendait Gertraud, la braut du Reiter.

« Pour revoir sa fiancée, le chevalier n'aurait pas même reculé devant le diable.

« Il s'élança bravement sur la brücke faite de troncs d'arbres entrelacés. Le pont vacillait sous les pas du Reiter.

« N'importe ! monté sur son brave pferd, il allait toujours.

« Un bruit sourd retentissait derrière lui: Hop ! hop ! trap, trap !

« C'est l'écho du galop de mon pferd, » se dit le Reiter. Tout à coup il se sentit enlevé de sa selle, il perdit l'équilibre, et l'on entendit au fond du torrent une voix qui criait : « Gertraud, Gertraud ! »

« En ce moment, la lune éclaira les traits de deux hommes à cheval qui se penchaient en dehors de la brücke.

« Il fallait être aveugle pour ne pas reconnaître dans les meurtriers le herzog et le graf affidés du Kaiser, les deux faux landmanns de la salle du gasthof du dorf. »

Ceci toutefois était assez anodin. Mais il en fut tout autrement et la fureur de la feuille satirique se déchaîna pour de bon, lorsque Antenor Joly, qui ne manquait pas d'une certaine intelligence, imagina pour son journal une réclame vraiment monumentale.

Pendant le carnaval de 1847, il fit promener dans tout Paris une longue cavalcade précédée d'un char-affiche où était représenté le prologue du roman en cours de publication, le tout accompagné de prospectus, de feux d'artifices, etc.

Mais laissons raconter au même journal ce curieux incident. On aura une idée du ton des polémiques de ce temps-là.

LA PLUS GRANDE MASCARADE DE L'ÉPOQUE

« Bien qu'elle représente les bornes, *l'Époque* est un journal de progrès. Après avoir innové

en tant de genres, elle a voulu tenter cette année une innovation dans le domaine des mascarades.

« L'antique promenade du bœuf gras lui a semblé comme à tout le monde quelque chose de bien usé et de bien rococo ; mais comment remplacer cette solennité si chère aux badauds et aux vendeurs de l'Itinéraire?

« Après s'être longtemps demandé ce qui pourrait suppléer cette grosse bête, *l'Époque* n'a rien trouvé de mieux que de s'y substituer elle-même. L'élève de M. Cornet a donc été éclipsé. Hier, mardi-gras, à la place du cortège du bœuf gras, nous avons eu le cortège de *l'Époque* maigre.

« En attendant que le journal en vienne à faire porter un uniforme à ses abonnés, il en a fait porter de toutes les couleurs à son personnel administratif.

« Tout Paris a pu voir hier cavalcader sur les boulevards un cortège composé des porteurs, des plieuses et des coupeurs de bandes du journal, costumés en personnages du roman en cours de publication. Le cortège était précédé

de quarante-neuf porteurs à cheval. (Le cinquantième était occupé à servir les vingt mille abonnés.)

« Ces quarante-neuf porteurs avaient des patelots rouges, des capuchons rouges, des cornes rouges et des nez rouges. Ils portaient des chapeaux de toutes les nuances et des formats du journal, et on lisait en caractères d'affiches :

LE FILS DU DIABLE

Par M. Paul FÉMAL

Lisez *L'ÉPOQUE*

LE PÉCHÉ DE M. ANTOINE

PAR

Gorge SAND

Lisez L'ÉPOQUE

LA GORGONE

PAR

M. LACHANDELLE

Lisez L'ÉPOQUE

« Un grand char enrichi de papier doré contenait le Fils du Diable en personne naturelle, avec des vêtements noirs, une peau noire, et des moustaches noires, veillant sur la princesse Micomicon, vêtue de beaucoup de pierreries et d'un peu de mousseline.

« Le tout était précédé par six eunuques blancs et noirs qui soufflaient dans des trompes. La foule croyait que c'était les six membres du conseil d'administration. La première fois que j'irai à la Chambre des pairs, je demanderai à M. Rosanel et à M. Odier si c'étaient eux qui faisaient de la musique. »

Il est inutile d'ajouter que Paul Féval n'avait pas été consulté sur l'opportunité de cette réclame; mais la feuille satirique ne désarma pas pour cela. Huit jours après la publication de ce persiflage, *le Charivari*, toujours plein de zèle pour la morale publique, sentit encore son indignation s'accroître et accoucha du dithyrambe suivant :

« LE MARDI-GRAS DE LA MUSE

« Le grand jour a lui, le boulevard est libre. Place à la grande mascarade de la littérature. Le roman fait son mardi-gras ; demain, j'irai voir la muse à la descente de la Courtille.

« Lisez dans *l'Epoque*.

« Mais non je ne vous raconterai pas les devises de toutes ces bannières, vous seriez malheureux, humiliés comme moi.

« On vous a donné les titres des romans, voilà maintenant les portraits de leurs auteurs. Cet officier de marine, c'est l'auteur de *la Gorgone*. Il a, ma foi, l'épaulette, l'épée et le petit chapeau. Voici sans doute plus loin la représentation exacte d'Alphonse Karr, l'auteur des *Guêpes*. Cette amazone, dont le costume Louis XIII est encore couvert de poussière de l'Hippodrome, cette taille ramassée, ces traits flétris représentent George Sand, qui sert d'enseigne à un journal comme le bœuf gras sert d'enseigne à M. Cornet (de Caen), George Sand faisant concurrence sur le boulevard à un fabricant de brosses. O Valentine, ô Indiana! Pour Lélia! passe!

« Mais ce n'est pas tout encore. Le char s'avance; dans ce char est représenté le prologue du roman que publie *l'Époque*. Hélas! je ne comprends pas ce prologue quand je le lis, bien moins encore quand je le vois. Trois hommes rouges, et une dame blonde... Je

demanderai à mon portier ce que cela signifie.

« Alexandre Dumas, Balzac, Eugène Sue, Victor Hugo, Alfred de Vigny, Frédéric Soulié travaillez donc pour *l'Époque*, faites sortir de votre cerveau une de ces créations poétiques, comme vous savez les faire : *Eugénie Grandet*, *Fleur de Marie*, *Esmeralda*, *Kilty Bell*, *Diane de Chivry;* et, un jour d'orgie et de carnaval, *l'Époque* ira ramasser je ne sais où une femme grasse, triviale et vulgaire, une sœur de Pomaré ou de Magador ; elle lui mettra de faux cheveux, une robe de satin sale, et puis elle criera à la foule : « Battez des mains, et admirez l'héroïne du poète, le fruit de ses rêves, de ses veilles, de ses souvenirs, de ses amours, peut-être. »

« Si c'est là de la gloire, si c'est là de la renommée, je plains sincèrement les grands hommes d'aujourd'hui. Où sont nos triomphes, et notre Capitole ? Place au poète, Messieurs. Le Tasse monte à la Courtille !

« Dans quelques jours peut-être cette mascarade me fera rire. Hier, elle m'a affligé. Voilà

donc comment on traite le talent. On prend un jeune homme, ardent, laborieux, habitué aux luttes de la presse, batteur de journaux, rompu à l'escrime du roman, un vétéran du feuilleton, mais un vétéran de trente ans.

« Ce jeune homme à force de travail, de patience, d'ardeur, obtient son succès et aussitôt la spéculation se jette sur lui. Au lieu de lui montrer le but qu'il faut atteindre, on le grise d'éloges, on le nourrit de gibier, à la purée de réclames; tous les condiments lui sont prodigués, quand il est suffisamment excité, on lui sert le café et les liqueurs, on lui ouvre l'alcôve de la Muse, on veut qu'il la rende féconde. Triste hymen, union impossible, stériles embrassements, qui ne produisent que des fruits rachitiques. On lui a mis la plume à la main, et le malheureux écrit, écrit sans cesse; il a la fièvre, le délire, on le pousse toujours ; quand ce sera fini avec celui-là, on passera à un autre. Les entraîneurs de la publicité appellent cela *faire un homme*. Entendez-les, ils vous diront fièrement : « C'est moi qui ai *fait*

Paul Féval. » Pauvre jeune homme, ils l'ont déjà tué!

« Après la mascarade de mardi, il faut tirer l'échelle. La spéculation a dit son dernier mot. En ce jour, nous avons assisté à son triomphe et en même temps à sa chute. Tout ce qu'il y a de cœurs délicats et de consciences honnêtes dans les lettres n'a éprouvé que des haut-le-cœur devant cette ignoble saturnale. Les portiers eux-mêmes en ont rougi. »

Qu'en dites-vous? N'est-ce pas vraiment joli, surtout le trait final?

D'autres journaux ripostèrent à cette attaque et défendirent leur confrère; la querelle s'envenima et le nom de Paul Féval, mêlé à tout cela, fut bientôt connu comme celui d'Alexandre Dumas. « Ramassez toutes les pierres qu'on vous jette, écrivait Berlioz, vous vous en éleverez plus tard un piédestal. » Personne n'ignore, en effet, que les attaques passionnées font souvent plus pour la renommée d'un écrivain que les louanges les plus enthousiastes.

Demandez à M. Zola.

Bref, tout ce tapage lançait définitivement Féval qui entrait alors dans sa trentième année. La vogue de ses œuvres ne fit que s'accroître et eut son apogée à l'apparition du *Bossu*, qui fut un moment la folie de Paris et de la France.

Grandeurs et décadence! Le papier à cigarette *le Bossu*, qui porta si longtemps sur sa couverture le portrait de Féval et celui de Mélingue qui créa Lagardère à la Porte-Saint-Martin, reste seul pour attester cet immense succès.

V

Maintenant que nous connaissons l'éducation et la jeunesse de Féval, il nous sera plus facile d'apprécier son talent.

Nous avons voulu insister sur le récit de son premier amour, car, pour l'écrivain tout autant que pour le criminel, il faut chercher la femme. C'est elle en effet qui l'inspire et donne à son génie le calme et la tourmente. Interrogez l'histoire et vous verrez qu'à tout nom de poète un nom de femme répondra ; et selon la nature de celle qu'il aimait vous pourrez juger du caractère de son talent. Dante, Pétrarque, Corneille, Molière, Gœthe, Schiller, Byron. Lamartine en sont tout autant d'exemples frappants. On connaît aussi le nom de celle qui flétrit si bien le cœur de Musset adolescent que tous les flots de la mer auraient pu y

passer « sans laver la souillure ». Et c'est encore à une lamentable aventure d'amour que Victor Hugo dut d'abandonner la religion de son enfance et d'être entraîné vers cette démagogie où son sublime génie fit de si terribles chutes.

Si quelquefois, en effet, cette influence a été douce et bienfaisante, le plus souvent elle s'est trouvée néfaste.

Féval, lui, fut heureux; il ne connut pas l'amertume des inconstances et de la trahison et la cruelle torture des soupçons jaloux. Il put chérir jusque dans la mort celle qu'il avait aimée, et sa souffrance ne fut pas inféconde, car, suivant l'admirable expression de M. Taine, son cœur s'était brisé et non bronzé; et les grandes douleurs, celles qui ne viennent ni de l'amour-propre blessé, ni de la jalousie, ni de l'envie, sont le plus souvent salutaires et sereines.

Bien que le combat qu'il ait dû livrer ait été rude, — vraie lutte pour la vie où il toucha de si près la mort ! — il n'avait pas eu le temps

cependant de s'y flétrir, d'y faner les fleurs de sa jeunesse, sa douleur ayant été plus physique que morale.

Ceci mérite un mot d'explication. Beaucoup d'écrivains sont excusables en effet de la dureté de leurs appréciations, à cause de la difficulté de leurs premiers débuts. Ils étaient venus à Paris, riches de rêves et d'espoir, et certains, avec cette belle confiance de la vingtième année, que toutes les portes de la vie s'ouvriraient devant eux. Mais bien vite hélas ! il leur a fallu déchanter. Ils ont eu à lutter contre l'égoïsme, la bêtise, l'indifférence de tous ceux qu'ils étaient obligés d'implorer, et ils n'ont essuyé partout que la froideur et l'insolence, sans qu'une seule main secourable se tendît vers eux pour leur venir en aide. La carrière d'un grand nombre a été un calvaire, où ils ont laissé derrière eux une trace de larmes et de sang. Dans cette lutte, leur cœur s'est ulcéré à la longue, leur caractère s'est exacerbé, et ils ont pris l'humanité tout entière en haine et en dégoût. Et enfin la névrose est venue, la

névrose, le mal terrible qui empoisonne toute l'existence et contient les germes du pessimisme et de la tristesse contemporaine.

Ajoutez à cela que pendant ces longues années d'attente, ils ont obéi à cette passion de documenter qui se trouve au fond de tout écrivain ; et ils ont senti leur mépris s'accroître, car leurs études se faisaient souvent dans un triste milieu ; or, dans la vie comme dans l'océan, les perles restent cachées dans les profondeurs, tandis qu'il n'y a de visible à tous les regards que la fange et l'écume.

Pour Féval, il n'en fut pas ainsi. Après s'être enfermé dans la solitude où il avait failli mourir, il se réveilla tout jeune encore, tendrement aimé et l'avenir déjà plein de promesses. Aussi, au lieu d'être un triste, un désabusé, toujours prêt à déverser sur l'homme, — sur la femme surtout, — ses dédains et sa colère, il semblait avoir conservé intacte toute la fraîcheur de son âme. Vraiment poète dans la plus haute acception du terme, ce fut dans une envolée superbe, avec toute l'exubérance,

toute la force de la jeunesse qu'il célébra les héroïsmes, les vaillances, les grands dévouements, les sublimes abnégations. L'amour surtout, le premier, le plus grand, celui où l'adolescent se donne tout entier sans la moindre arrière-pensée, il le dépeignit toujours avec une tendresse émue.

« Vous souvenez-vous, dit-il quelque part, du premier serrement de cœur ? Pourquoi eûtes-vous ce frisson inconnu et pourquoi souffrîtes-vous l'amère et délicieuse angoisse ?

« Moi, je le sais : vous aimâtes parce que Dieu le voulut. L'amour est la seconde fatalité humaine. Elles sont trois : naître, aimer et mourir. Aux fatalités, il n'y a pas de pourquoi. »

Pourtant, chose étrange et qui lui est particulière, ce n'est pas l'amour enfin satisfait après mille obstacles, comme chez la plupart des romanciers, ce n'est pas la réalisation des rêves longtemps caressés, non plus que la fortune et la gloire dont il fait le ressort de ses drames. Que Monte-Christo découvre

d'immenses richesses et fasse payer cher à ses ennemis leur trahison, que d'Artagnan mourant reçoive le bâton étoilé, que les héros de Ponson du Terrail obtiennent la fortune, la place ou l'héritière qu'ils convoitaient, cela leur semblait suffisant. Féval, lui, célébra cette vertu surhumaine que la philosophie antique ne connaissait point et qui se nomme LE SACRIFICE.

Qu'on y regarde de près, et l'on verra facilement que presque toujours le pivot de l'action dans les romans de Paul Féval est quelque sublime dévouement. Ses héros se sacrifient, ils sacrifient au devoir ce qu'ils ont de plus cher, l'ambition, la vengeance et surtout l'amour, la plus forte des passions humaines. Et cela le plus souvent sans autre récompense que le sacrifice lui-même. C'est là ce qui leur donne cette auréole, cette grandeur qui les élève si haut au dessus du vulgaire.

Frère Tranquille, Vasconcellos, Coetlogon, Rollan Pied-de-fer, le bon écuyer Jeannin, d'Assas, le Mendiant Noir, le Loup Blanc, Va-

lentine de Rohan de même que Fiamma, Blanche de Moncade, la fille de l'Oïdor, Lagardère ou les trois hommes Rouges, tous ont cette folie, cette passion du sacrifice qui les rend si touchants, si admirablement beaux.

Ils ressemblent aux héros de nos vieilles chansons de geste, ces fous sublimes qui ne connaissaient rien d'impossible et dont les exploits reculaient de bien loin les limites humaines. Pour eux non plus ce n'était pas toujours la victoire qui venait couronner leurs faits d'armes. Vous souvenez-vous d'Olivier, les yeux voilés par la mort et errant au milieu du champ de bataille, frappant indistinctement amis ou ennemis, ne pouvant les voir ; ou encore Vivien, rassemblant ses entrailles autour de lui et combattant toujours ? Ils mouraient, sans doute, mais triomphants dans leur héroïsme plus fort que la mort.

Si l'on cherchait, comme on l'a fait pour beaucoup d'écrivains, l'époque où aurait dû naître Féval, c'est assurément le moyen-âge qu'il aurait fallu choisir. Là, précédant les troupes en mar-

che et jonglant avec une lourde hache d'armes — il était assez fort bâtonniste pour cela, — il aurait célébré d'une voix haute et claire les prouesses de Charlemagne empereur à la barbe fleurie, de Garin, et de ce Guilhem Fier-à-bras qui si durement frappait, faisant passer dans ses poèmes ces douces visions qui avaient nom : Aëlis, Viviane ou Mabille, et interrompant parfois ses chants enthousiastes pour des tensons moqueurs ou d'ironiques fabliaux.

Souvent en effet un souffle vraiment épique traversait ses œuvres et ses héros sont des types achevés de beauté et de fierté vaillante. Tout ce qui les entourait, même les objets inanimés, se transformaient en quelque sorte. L'épée flamboyante de Lagardère portant sa botte fameuse nous intéresse autant que Durandal et Joyeuse passionnaient nos pères. Vous souvenez-vous aussi de la course du capitaine Fantôme à travers l'Espagne entière? Son cheval si beau, si intelligent, vous émeut bientôt, vous tremblez pour lui quand les ennemis de son maître sont près de l'atteindre et sa mort vous attriste, car

l'auteur, sans le dire, lui avait donné une âme, et il ne lui manquait que la parole, comme au Bayard des quatre fils Aymon.

Et quelle diversité cependant dans ses héros! Comme ils diffèrent les uns des autres, tous frappés d'une empreinte particulière. Ce serait un noble défilé que celui où passeraient la plupart d'entre eux. Lagardère, le premier, brandissant cette épée à laquelle nul ne résiste et sentant défaillir son cœur aux pieds de cette Aurore qu'il a protégée tout enfant et à laquelle il a sacrifié sa jeunesse. Coriolani, plus beau que Phébus-Apollon, n'a qu'à se montrer pour confondre ses ennemis, et lorsqu'il meurt il semble que la nature entière se bouleverse; le Vésuve sortant de son lit jette autour de sa tête ses pluies de feu, comme une gloire. Otto Beringhem a la beauté de l'Archange déchu. Le premier marquis de Pescaïre, acharné à son horrible vengeance, a le pas lourd de la statue du Commandeur, et Frère Tranquille, dans son humble souquenille, paraît plus grand qu'un martyr. Et bien d'autres qu'il serait trop long d'énumérer! Et pourtant,

malgré leur étonnante grandeur, ils n'ont pas, ces héros, la tête perdue dans les étoiles. Ils sont humains, bien humains au contraire, et, vaincus, on retrouve les larmes dans leurs yeux. Ils ne soutiennent pas à bout de bras, comme Porthos, des montagnes croulantes. Leurs prouesses n'excèdent pas les forces humaines, et si le romancier les fait plus forts, plus agiles que les autres hommes, ils ne sortent pas des limites naturelles. Ce qui leur fait dépasser la foule, c'est leur élévation morale, la noblesse de leur caractère, l'héroïsme de leur nature.

Mais c'est pour ses héroïnes que Féval avait gardé toutes ses tendresses, toutes les caresses de sa plume. Pour la plupart de nos romanciers, la femme est toujours « l'enfant malade et douze fois impure » d'Alfred de Vigny, si elle n'est pas un monstre de cruauté et de dépravation. Qu'il existe des êtres comme certaines héroïnes de quelques romans contemporains, nous l'avons entendu affirmer par des gens graves que leur position sociale mettait à l'abri des soupçons, et nous le croyons par conséquent ; mais avouez

néanmoins que ce ne sont là que de très rares exceptions. Pourquoi dès lors ne peindre que des hystériques et des dépravées? Féval, lui, pensait qu'il y avait assez de femmes chastes, pures, dignes d'être aimées pour pouvoir laisser de côté les courtisanes de toutes catégories, et on sent que c'est avec émotion qu'il parle de leur admirable dévoûment, du désintéressement de leur amour et de la vaillance de leurs sympathies.

Quels charmants portraits de jeunes filles que ceux d'Angéla Doria, d'Aurore de Nevers, d'Isabelle de Guzeman, de Blanche de Noyal, de Mariolle, et de Jeannine, toutes, rieuses ou pensives, laissant déborder à pleines lèvres la joie de leurs vingt ans ou déjà courbées sous le poids des fatalités héréditaires, mais ayant toujours l'âme haute et fière, aimant chastement, quoique ardemment.

Et parce qu'elles restent dans les limites du devoir, n'allez pas croire surtout qu'elles ressemblent aux ingénues de M. Scribe et qu'elles soient des poupées de sucre candi, toutes coulées dans le même moule.

Elles sont bien vivantes, au contraire, et nul mieux que lui ne sut dépeindre la chère candeur des jeunes filles ainsi que leur pétulance et leurs mutineries adorées des amoureux.

Mais il a dans ses œuvres des figures plus tragiques et plus sévères. La duchesse de Nevers y passe, inconsolée de la mort de sa fille, aussi belle que la Niobé antique. La duchesse de Médina-Celi, qui n'a pas revu son époux depuis tant d'années, ne veut point reconnaître pour son Hernan l'imposteur qui s'est emparé de leurs souvenirs à tous deux. Elle n'a point senti battre son cœur à son approche et, résistante, elle préfère déchoir de son rang, perdre s'il le faut son honneur devant les hommes, plutôt que de le reconnaître pour son époux.

Valentine de Rohan, maudite par son père, délaissée par son mari, séparée de son enfant, ne craint pas d'entamer la lutte ; et à force de courage et de persévérance, elle parvient à reconquérir l'amour de Saint-Morgan: sa fille lui est rendue et son père meurt dans ses bras, la bénissant.

Quelles scènes superbes il faudrait pouvoir relater au sujet de ce dernier roman ! Celle par exemple où les vassaux de Rohan, cernés de toutes parts, sont sur le point de périr. Mais jamais ils n'ont appelé en vain leur seigneur à leur aide ; et tous, après avoir prié, se mettent à crier : Rohan ! Rohan ! et aussitôt le salut leur est donné.

Tout n'est pas épique chez lui cependant. Au dix-neuvième siècle, c'est impossible. L'enthousiasme de Féval se mélangeait d'une ironie singulière.

Lorsque don Quichotte revint dans son village, il vit bien que les moulins à vent qu'il avait combattus étaient des moulins à vent et que les marionnettes de carton n'étaient ni des turcs ni des païens. Il mourut alors de son beau rêve déçu.

Mais croyez-vous que s'il revenait à la vie, il pourrait délaisser les fictions qui faisaient battre son cœur? Non, assurément. Alors, à côté des preux des anciens jours, des paladins fleurs des chevaleries, qu'il saurait bien les

fruits de son imagination, il mettrait la triste réalité.

Féval fit ainsi. Tous les pygmées de la vie contemporaine, il les a pris, cet ironiste terrible il les a jetés tout vivants dans ses œuvres et il les a traités si durement qu'on eût dit qu'il avait une vengeance à exercer sur eux. Aussi bien des critiques ont-ils prétendu que l'ironie était la qualité maîtresse de son talent.

Il saisissait d'un seul trait la caractéristique de leur personnalité, la physionomie particulière de leur silhouette. Voici dame Joseph, douairière de Croix-Mauduit, avec son vieux cheval, son vieux faucon, son vieil écuyer et sa vieille suivante. Attention! la voici qui exécute une révérence de dignité première avec le passe-pied en l'honneur de Louis XI qui, du coup, fait sentir le mors à son cheval. Et Frère Bruno la bavette qui cherche quelqu'un, n'importe qui, pour lui conter de ces bonnes aventures qu'il connaît seul? Voici Bobazon, plus imperturbable que le juste d'Horace et ne songeant qu'à arrondir cette fameuse bourse

de cuir qui lui permettra de s'appeler : el señor Bobazon. Comme il est drôlatique, avec ses deux rosses Micaja et Pepino, qu'il a vendues tant de fois sans les livrer jamais !

As pas pur, s'écrie Cocardasse en appuyant la main sur sa longue rapière et en faisant contenir dans cette seule exclamation toute sa vantardise gasconne et son insupportable insolence. Pendant ce temps, Frère Passepoil tourne ses yeux qui sont louches vers le sexe, cause de tous ses malheurs.

Maître Coilin, perruquier, a découvert que Voltaire voulait parler des Jésuites lorsqu'il disait :

> Celui qui met un frein à la fureur des flots
> Sait aussi des méchants arrêter les complots.

Ce n'est pas M. de Badabrux qui aurait commis cette erreur. Il avait la spécialité des monologues funèbres et tragiques. Personne ne voulait l'entendre : dans son désespoir il prit le bouton de M. de La Guerche, gentilhomme illettré, et lui dit d'un ton suppliant :

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi, Seigneur....

— Ce n'est pas moi ! répliqua La Guerche en rougissant ; ce doit être Panvern... Panvern n'en fait jamais d'autres !

Panvern n'était pas timide, mais il rougit aussi.

Peter Brown caracole de tous côtés dans *les Compagnons du silence* et proteste à tout venant qu'il est «seudjett anglaise», ce qui, d'après lui, doit lui donner tous les droits. Le geôlier se traîne lourdement dans *les Errants de la nuit* en ronchonnant son éternel : « c'est le cas de le dire. » Enfin le commodore Davidson nous fait tenir les côtes par sa constante préoccupation d'affirmer qu'il est « excentricman indeed ! »

Mais nous ne vous avons parlé ni de M. de Barbanchois, de Medard de Penchou et de son compagnon le baron de Corentin Jaunin de la Baguedaunays, pas plus que de la vicomtesse de Brec du Hartz de Cramayeul-en-Geveson-les-Fossés-sur-Papayous, non plus que du vieux consul bègue, aveugle et sourd, qui jette

un si terrible frisson au milieu des *Gens de la Noce*.

Hélas ! il serait trop long de vous passer en revue tous ces grotesques étonnants qui contraignent au rire par leur force comique. Il y a de ces mots, de ces postures impayables qui dérideraient un lecteur du *Temps* ou un commentateur de Schopenhauer. Tel Filowski, — admirez ce nom ! — qui, au milieu d'une scène de pugilat, tombe à genoux en joignant les mains où il y avait beaucoup de verrues et beaucoup de bagues, et rappelle par sa pose touchante cette jeune Sabine placée dans le tableau de David entre Romulus et Tatius. C'est lui qui, traité de banquiste, se rebiffe aussitôt.

— Banquiste, s'écrie-t-il, si l'on peut dire ! Moi qui avais vingt mille Polonais esclaves quand la Pologne était libre !

VI

Que de divisions et de subdivisions n'a-t-on point fait pour le roman à notre époque? Il y a le roman d'aventure, le roman d'intrigue, le roman de caractères, le roman de cape et d'épée, le roman de voyage, le roman de mœurs, le roman psychologique, physiologique, social et même, Dieu me pardonne! le roman scientifique. En réalité, tous se ramènent à deux catégories principales.

L'écrivain dépeint la vie telle qu'elle est ou telle qu'elle pourrait être.

Dans le premier cas, soit qu'il observe les mœurs, soit qu'il analyse les phénomènes du monde psychologique, il doit s'efforcer de n'écrire que d'après des documents certains, viser à une exactitude minutieuse et, s'écartant soigneusement de tout fait sortant de l'ordinaire,

donner cette impression de *déjà vu* ou de *déjà senti* qui fait le plus grand charme de ce genre.

C'est alors que l'écrivain, comme l'a dit le poète :

> Découpe à son flambeau la silhouette humaine,
> En emporte le moule et jette sur la scène
> Le plâtre de la vie avec sa nudité,
> Rien qu'un masque d'airain tel que Dieu l'a fondu.

C'est la stricte réalité qu'il étudie, réalité cruelle le plus souvent, car dans le cœur humain mis à nu on voit tous les misérables calculs d'intérêt, d'égoïsme, d'amour-propre qui régissent nos actes, on découvre bien des plaies, bien des ignominies, quoiqu'il se rencontre parfois des sacrifices héroïques, des dévoûments cachés qui vous tirent les larmes des yeux.

Le roman d'étude a eu des maîtres incomparables, depuis Balzac, fouillant l'âme humaine dans ses moindres replis et parvenant, malgré bien des fautes, à évoquer avec une étonnante puissance toute une société disparue, jusqu'à Tolstoï qui a rendu avec une vérité si poignante

les pauvres drames qui se jouent dans l intime de l'être et les angoisses qui nous assaillent touchant l'obscure problème de nos destinées. L'auteur d'*Anna Karenine* serait le plus grand peut-être, si Maupassant n'était point là. Maupassant, dont le style impeccable parvient à une intensité inconnue jusqu'ici, et dont les dernières œuvres témoignent d'une force contenue mais si grande !

Quant au second genre que nous appellerions poétique, par constraste au roman d'étude, l'écrivain, tout en restant vraisemblable, peut grandir, idéaliser ses héros au gré de sa fantaisie. Il n'a d'autres lois que celles qui régissent le poète.

Et n'en riez pas trop, comme il est de mode aujourd'hui, de ces fictions, absurdes peut-être, mais si souvent charmantes. L'âme aryenne a besoin de s'envoler parfois sur les ailes de la chimère pour le pays des rêves. La réalité est trop triste et ne lui suffit point ; il lui faut un au-delà pour y assouvir ses besoins d'idéal, d'infini, d'enthousiasme et de vaillance... Ainsi

du moins étaient nos pères qui s'exaltaient en entendant les chants des trouvères ou le précieux phébus des héros voyageant dans le pays de Tendre. Et n'avons-nous pas encore parmi nous des contemporains des fameuses batailles d'*Hernani* et des *Burgraves* ?

Notre fin de siècle a changé tout cela. On a ri de tous ces beaux chevaliers dédaigneux des richesses, se dévouant, se sacrifiant pour une cause et n'ayant au cœur qu'un seul amour. Ils n'étaient vraiment pas sérieux et manquaient absolument de pratique. Le jeune ingénieur sorti de l'École centrale ou le parfait polytechnicien, voilà au moins des hommes qui songent au solide, supputent le chiffre des dots et ne commettent jamais l'impair d'épouser une fille pauvre...

Ajoutons cependant que le discrédit où est tombé le roman d'aventure est dû, en grande partie, aux plates inventions de certains écrivains qui n'avaient qu'un seul but : embrouiller d'une manière inextricable les fils de leur intrigue ; et, comme il fallait s'y attendre, le lec-

teur s'est enfin lassé de voir toujours les mêmes obstacles empêcher Gustave d'épouser Léonie. Rien ne saurait résister à certaines contrefaçons. Voyez où en est réduit notre vieux drame! Le vaudeville, bête par essence, est seul réfractaire à toutes ces fâcheuses entreprises.

Paul Féval, selon nous, tient la première place parmi les romanciers d'aventure. Il est vrai qu'il a dans Alexandre Dumas père un rival redoutable; mais ce dernier avait de graves défauts. Tout d'abord on ne sait pas les romans qu'il a composés lui-même. Les uns étaient écrits par Maquet, les autres par Mme Dash, on a peine à reconnaître les siens. De plus, il travestissait l'histoire d'une façon fort agréable, mais parfois aussi fort déplaisante, car ses personnages étaient souvent notoirement faux, et il n'est pas permis de jouer avec les héros des temps passés comme avec une marionnette créée de ses propres mains. Enfin, défaut plus grave encore, il manquait de style, ce sceptre d'or à qui appartient l'empire du monde, ainsi que le disait Sainte-Beuve. Il avait du mouvement,

du brio, de l'esprit, nous en convenons facilement; ses drames étaient solidement charpentés, mais il manquait de style ; c'est la raison pour laquelle il a si fortement vieilli.

Féval au contraire n'écrivait jamais à bride abattue, comme Dumas. Il est vrai que ses premières œuvres, comme *le Fils du Diable*, *les Mystères de Londres*, étaient assez faiblement écrites, mais il se perfectionna peu à peu ; son style devint ferme, élégant, d'une souplesse singulière, et il a des pages d'une admirable éloquence que nos plus grands maîtres auraient été fiers de signer.

La renommée d'Alexandre Dumas était cependant bien plus étendue, nous dira-t-on, et ses succès furent bien plus éclatants. Cela est très facilement explicable. La grande vogue des romans d'aventure précéda la révolution de 48, et à cette époque Féval n'avait guère plus de trente ans. De plus, Alexandre Dumas occupait autant l'opinion par sa bruyante personnalité que par ses productions littéraires. Les anecdotes les plus invraisemblables cou-

raient sur son compte et alléchaient les badauds. Le château de Monte-Christo, les voyages d'exploration et de découvertes, les expéditions à la remorque de Garibaldi produisaient une publicité immense et répétaient le nom de Dumas à tous les échos. Quant à Féval, il vécut au milieu de sa nombreuse famille, travaillant constamment et ne faisant aucune réclame pour ses œuvres.

Enfin, la plus forte raison fut qu'il ne partagea pas les idées de son siècle. A une époque révolutionnaire, irreligieuse, il fut résolûment royaliste et chrétien. Ceux qui conduisaient l'opinion hésitaient en face de lui, sentant qu'il n'était pas des leurs. Ils n'auraient certes pas mieux demandé que de l'adopter. La preuve en est dans les louanges qui lui furent adressées pour son roman de *Madame Gil-Blas ;* c'est le seul ouvrage où Féval se soit montré sceptique, et aussitôt il fut porté jusqu'aux nues. Ce roman cependant était loin de valoir les autres. A part les cinquante premières pages, qui étaient d'une intensité extraordinaire, et l'at-

taque du château de la Penassière, qui vaut *La prise de la Redoute* de Prosper Mérimée, il était lui-même assez faible, et les aventures qui s'y déroulaient étaient plus ou moins vraisemblables.

Bien des fois du reste il avait été pressenti en ce sens. « Si vous vouliez venir complètement à nous, lui disait M. Havin, nous vous ferions un pont d'or. » Mais il refusa de rien sacrifier de ses convictions, bien qu'il se rendît compte lui-même du préjudice matériel qu'elles lui portaient. Nous en avons la preuve dans une lettre tout intime qu'il écrivait à M. Jules Claretie.

« Au point de vue du succès, lui disait-il, pensez-vous que je ne serais pas enchanté d'avoir vos idées, mon cher Claretie ? Je ne les ai pas. Vous dire combien cela m'a gêné de ne pas les avoir, est imposible. Si je les avais eues, ne serais-je pas tout naturellement populaire parmi vous, mes émules, mes amis, qui m'estimez et m'aimez, *quoique* je ne les aie pas ?

« Et derrière vous, ceux qui lisent, le public qui m'aime presque aussi, *malgré* mes idées

rebelles au courant, le peuple enfin, pour prononcer ce nom aussi cher à moi qu'à vous, ne m'aurait-il pas autrement adopté ?

« En notre siècle, croire aux révolutions est un don, comme être beau, comme être brave. Je n'y crois pas. J'en subis les conséquences plus durement que vous ne pouvez l'imaginer ; mais je n'en ai pas honte, au contraire. »

Ses procédés de composition sont assez faciles à analyser. Comme nous l'avons vu au début de cette étude, il avait compris toute l'importance de l'action qui est « la source et le but de l'idée ». Il cherchait donc une action puissante où de violentes passions étaient mises en jeu ; et le drame surgissait bien plus de l'opposition des caractères que d'événements plus ou moins fortuits comme chez la plupart des romanciers.

Il est impossible de dire le lieu et l'époque qu'il préférait, car ses romans se passent tout aussi bien au onzième siècle qu'à notre époque, et en Espagne, en Italie, en Amérique comme

en France. ici on peut admirer les grandes connaissances qu'il possédait. Et bien qu'il eût tout espèce de pédantisme en horreur, les mœurs, les habitudes des différents pays étaient toujours rendus par lui avec une exactitude minutieuse; il n'y avait pas jusqu'aux paysages qui ne fussent fidèlement dépeints.

Il sut exprimer ainsi admirablement le caractère de l'Espagne, dans son livre du *Roi des Gueux*, où fourmille cette légion de mendiants que l'on croirait échappés d'une gravure de Callot. La rêveuse Allemagne, celle d'autrefois, non encore *prussianisée*, laisse voir dans *la Reine des épées* sa souriante bonhomie et son fol amour des oripeaux. L'Italie surtout, avec ses bandits qui sont des héros, ses conspirateurs aux voix caverneuses et toute l'agitation, le tumulte et la pétulance de ses foules, est rendue avec un pittoresque surprenant.

Son érudition d'ailleurs était grande. Il parlait l'anglais, l'allemand et l'espagnol avec la plus grande facilité. Il possédait sur le bout du doigt toute la littérature étrangère. Ajou-

BIBLIOTHECA

tez à cela qu'il blasonnait comme d'Hozier, et tous les différents sports, la vénerie, l'équitation, l'escrime, la boxe, le bâton n'avaient pour lui point de secrets

Une fois son action trouvée avec ses différents personnages, les uns héroïques et fiers, les autres vraiment burlesques, — car Paul Féval réalisait admirablement l'idée que Victor Hugo se faisait du drame, le rire se mêlant aux pleurs et le sublime au bouffon, — il cherchait un dénoûment brusque, saisissant, qui réunît tous les personnages et dénouât l'intrigue par un coup de théâtre, souvent par une sorte d'apothéose. Tel est celui du *Prince Coriolani*, où les pluies enflammées du volcan mettent à mort le fils du grand Monteleone et les misérables qui complotèrent sa perte. Personne n'a oublié le tableau final du *Bossu :* le prince de Gonzague expirant sous les coups du vengeur près du tombeau de celui qu'il a assassiné. Nous lui préférons encore cependant le dénoûment de *la Fontaine aux perles*, si nouveau et si complètement inattendu.

Dans la pratique, Féval écrivait d'abord un scénario très serré où tout son sujet était divisé en chapitres : avec ce plan, il ne risquait pas alors de s'égarer. Il écrivait ses personnages avec une indication sur le caractère que chacun devait avoir : alors seulement il commençait son roman.

Il brossait tout d'abord le paysage où devait se passer l'action, cela en quelques lignes avec la date de l'époque, puis il mettait résolûment en scène ses personnages et les faisait agir. Mon Dieu, oui, tout simplement, et il employait ainsi, on peut le dire, la méthode la plus difficile du roman, mais aussi la plus parfaite. Raconter en effet ce que disent ou font tels et tels individus chacun peut y parvenir, — plus ou moins bien, il est vrai, — mais enfin cela n'offre pas des difficultés insurmontables, tandis qu'au contraire leur donner la parole, les faire hautains, fiers, spirituels ou bêtes à plaisir, les douer de vie, en un mot, c'est là le comble de l'art, c'est égaler Pygmalion.

Il faut avoir essayé soi-même de manier la

plume pour comprendre les difficultés inouïes du dialogue dans certains cas. Pour lui, rien ne le gênait. Toujours vif, alerte, spirituel, il ne trahissait jamais le moindre effort et savait sans peine atteindre le ton voulu. Aussi les tableaux qu'il traçait étaient-ils d'une harmonie, d'une richesse de coloris vraiment incomparable. Il est assurément l'écrivain qui a su mettre le plus grand nombre de personnages en scène, sans la moindre confusion, sans la moindre obscurité. Si vous voulez en avoir une idée, relisez les quelques pages où le prince Coriolani est jugé devant toute la cour par le roi de Naples, et vous verrez la puissance qu'il savait déployer.

Il faisait parler avec autant de facilité les rois que les valets, les vieillards que les jeunes filles et les enfants. C'est là une qualité rare même chez les plus grands écrivains. Dernièrement, un rédacteur de *la Réforme sociale* constatait qu'aucun romancier, pas plus Balzac, George Sand, que Zola ou Gui de Maupassant, n'avait su rendre le langage des paysans, aucun, si ce n'est Paul Féval.

Oui, il savait se plier à tous les tons, rendre les nuances les plus insaisissables. Sa grande qualité était le naturel, aussi dédaignait-il ces vains effets de style, ces recherches, ces alliances de mots qui cliquettent comme des paillettes de clinquant sur la veste d'un pitre. Mais il ne négligeait pour cela ni le pittoresque ni le relief de l'expression. Sa phrase était toujours douce, coulante, ni trop longue ni trop courte, se lisant comme se comprenant sans effort.

On prétend que Gustave Flaubert se donnait un mal infini pour chacune de ses phrases en particulier. Il élaguait soigneusement tous les mots contenus dans les cinquante lignes précédentes : il s'efforçait de varier leur coupe, de travailler leur chute, et cependant il est souvent fort difficile à lire. Paul Féval, au contraire, recherchait seulement l'harmonie dans l'ensemble, et nous croyons qu'il avait raison, car le lecteur lit trop vite pour apprécier chaque phrase en particulier. Il ne voit que la masse. Le paysagiste qui, pour peindre un arbre, prendrait chaque feuille à part, se donnerait une peine

inutile et ne réussirait qu'à faire une horreur.

Pourtant, quoique peu descriptif, Féval savait rendre admirablement l'impression des lieux; ainsi son récit de l'éruption du Vésuve est un vrai chef-d'œuvre. Laissez-nous vous donner cette page si fine et si délicatement pénétrante qui se trouve dans *le Tueur de tigres*.

« La grève était solitaire; la mer montait, apportant sur la plage son fardeau d'algues et de gœmons. Chaque souffle de brise dispersait l'écume folle à la crête des lames. Tout le monde est poète en face de la mer. Christian s'assit sur un quartier du roc et se prit à rêver.

« La première fois qu'il l'avait vue, c'était dans un petit sentier, courant parmi les prairies, et descendant au gué de la rivière où le berger de Saunders menait boire les bestiaux.

« Par un beau soir d'été, miss Jane s'asseyait au revers du talus, dans l'herbe fleurie; elle tenait à la main un livre ouvert, et Christian se souvenait bien que ce livre était la chère histoire du prêtre de campagne écrite par Oli-

vier Goldsmith. Le vent avait porté à quelques pas le chapeau léger de miss Jane. Les belles boucles de ses cheveux noirs inondaient son visage. Christian se rappelait tous ces détails, comme si la rencontre avait eu lieu la veille. Le cœur de Christian battait. Il ne se souvenait plus quelles paroles étaient tombées de ses lèvres, quand il avait abordé Jane; mais il voyait cette rangée de perles dans sa bouche entr'ouverte par le sourire, le rose vif qui vint à sa joue, il entendait l'écho de sa voix douce comme un chant.

« La seconde fois, il avait rencontré Jane sous les saules, au bord du Derwent; le regard de la jeune fille était déjà plus timide : on eût dit qu'elle avait frayeur. Ils marchèrent longtemps côte à côte, suivant le cours tranquille de la petite rivière. Le chapeau de paille de Jane pendait au ruban passé à son bras. Au lointain, les bœufs énormes mugissaient dans les pâturages : un son de cloche tinta à la ferme de Saunders et Jane s'enfuit à cet appel.

« Christian joignit les mains et demanda : « Reviendrez-vous ? » Jane répondit bien bas :

« Peut-être. » Et le lendemain elle se promena plus longtemps sous les saules.

« Ils étaient loin des saules de la Derwent ! plus loin de ces douces félicités de l'amour qui va naître.

« Christian souleva son chapeau pour donner son front brûlant à la brise du large.

« Quelles bonnes causeries, le soir, dans le verger, sans crainte du chien de la ferme, rendu muet par une caresse de Jane ! Un rendez-vous ! Avait-elle donc oublié cette soirée d'orage où il fallut chercher un abri dans la cabane abandonnée d'un berger !

« Jane pleurait ce soir-là en retournant à la ferme ; et ce fut elle qui demanda : « Reviendrez-vous ? »

Quelle délicatesse dans ce dernier trait et ne vaut-il pas celui si souvent vanté de Pétrarque relatif à la lecture interrompue de Paolo et de Françoise de Rimini ?

Nous aurions bien des remarques à faire sur la manière générale dont Féval composait ses

œuvres. Mais nous avons noté déjà les deux caractères principaux de son talent : l'enthousiasme et l'ironie. Comme nous l'avons dit, il ne racontait pas, il mettait sous les yeux du lecteur ses héros et leur nature s'expliquait par leurs actes ; il n'avait pas besoin de prendre lui-même la parole. Et cependant il n'avait point cette impassibilité si fort prônée par Mérimée et Stendhal. Parfois, au contraire, il lui échappe comme un cri en face de quelque grande douleur, il sent son cœur s'émouvoir et ses yeux se mouiller. Ainsi, en voyant une fillette de quinze ans à peine qui a cherché dans la mort une consolation à sa souffrance, il s'arrête et regarde le cadavre immobile ; puis pense au supplice du Tintoret peignant son enfant morte et tente d'analyser sa douleur :

« Le père aime les fils, mais la fille, le sourire, l'amour, la folie des pères !

« Le voici, Tintoret ; un vieillard, une tête robuste et sévère où se hérissent les cheveux gris. Ces cheveux disent :

— « L'enfant que tu m'as prise, ô Dieu! n'aura point de sœur... »

« Le délice de ses heures de repos, c'était de regarder ces formes jeunes et chastes. Il les regarde encore, et c'est la dernière fois. Son œil farouche et sombre n'a point de larmes. Oh! non, les larmes manquent aux désespérés. Il regarde. Il s'est donné la tâche de chercher dans ce trépas les souvenirs, les reflets de la vie. Il regarde. Il a honte et terreur. Ce travail de Titan l'écrase, et je ne sais quelle amère volupté l'attache et le retient.

« Tout seul qu'il est en face de ce lit funèbre, le rêve le prend : un délire triste et calme. Son pinceau ne va plus. Il regarde toujours.

— « Seigneur! vous qui fîtes des miracles! Seigneur plein de clémence et de bonté, le sang ne pourrait-il monter de nouveau à ces joues livides? Le sourire ne pourrait-il pas renaître autour de ces lèvres décolorées? Seigneur! Seigneur! ce cœur immobile pourrait battre encore par vous! »

« Qui dira le cantique de cette fièvre muette,

de cette démence immobile? Et qui dira aussi l'angoisse du réveil?...

« Mais l'heure marche et la mort va vite dans son labeur de destruction. Le modèle va échapper au peintre. Vieillard, à tes pinceaux! tu n'as pas le temps de gémir!... »

Rien ne saurait rendre parfois le poignant de ce cri au milieu des sombres péripéties du drame.

Au conseil d'impassibilité on peut en opposer un autre d'un auteur qui occupe dans la littérature une place plus grande que celle d'Henri Bayle :

Ah! frappe-toi le cœur, c'est là qu'est le génie...

Ajoutons que Féval savait prendre admirablement le ton des vieilles ballades ou des récits merveilleux de l'Orient. Ainsi, quelle couleur dans celui qui commence par ces paroles :

« Djâbel le Grand-Scorpion, tzigane rouge de Moravie, parcourait la terre de Bari, vers le commencement de ce siècle, avec sa famille ou tribu, nombreuse comme celle de Priam.

« Les deux premiers nés de Djâbel avaient nom Horeb et Baïssa. Horeb connaissait l'art de lire dans les astres ; Baïssa domptait les serpents et guérissait les fièvres par l'imposition des mains.

« Djâbel, lui, était doué pour les scorpions et les tarentules. Il avait un chant pour charmer ces animaux malfaisants, qui tournaient autour de sa baguette fourchue, et tombaient morts quand il leur disait : « Meurs ! »

« Il était petit, maigre, hâve ; ses cheveux gris se hérissaient sur son crâne. Quand il regardait les chiens fixement, les chiens hurlaient et devenaient fous. Les paysans de la terre du Bari lui payaient une redevance pour qu'il ne regardât point leurs troupeaux. »

Il affectionnait aussi les cris de guerre et les devises héroïques où semble s'incarner l'âme de toute une race. *Haro héros hero* était la devise de ce don Luis qu'il met en scène dans *le Roi des Gueux*. *Mas el rey que la sangre*, disaient les Médina-Celi en souvenir de l'héroïsme du premier de leur race. *Agere non*

loqui servait de mot d'ordre aux Compagnons du Silence et, à toutes les promesses et à toutes les menaces, les trois hommes Rouges répondaient par leur orgueilleux défi : *Qu'importe!*

Il nous faut remarquer pour terminer qu'il s'inspira souvent des grands poèmes de l'antiquité et du moyen-âge. C'est ainsi qu'il reprit la fable de l'Odyssée dans *la Maison de Pilate*. Ce roman, ce poème, pour mieux dire, bien que conçu dans son ensemble, parut au fur et à mesure qu'il était écrit. Il aurait eu peut-être besoin d'un dernier coup de main qui resserrât entre elles les différentes parties, mais il n'en reste pas moins un admirable chef-d'œuvre. On y rencontre de ces passages qui sont au-dessus de tout éloge. Tel celui où la duchesse de Médina-Celi prie dans son oratoire, brisée dans sa lutte avec l'imposteur qui se donne pour son mari. Il a tout, son visage, sa voix, son regard, il connaît même dans ses plus petits détails leur vie d'autrefois, excepté un cependant. Vous vous souvenez que dans Homère, Ulysse seul a le secret de la cachette qui se

trouve au lit nuptial : Médina-Celi venait dans la chambre de sa femme par un couloir dérobé, dont le faux duc ignore l'existence. C'est cette ignorance qui a soutenu la pauvre femme dans sa lutte et l'a poussée à faire enfuir au loin son enfant.

« Éléonore de Tolède frissonnait de la tête aux pieds parce qu'elle se sentait devenir folle. Le crucifix vacillait devant ses yeux chargés de lassitude, et la blanche image de la Vierge allait se voilant.

— « Mon Dieu ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! balbutiait-elle du fond de sa détresse.

« Quand elle ne parlait pas, le silence de cette nuit terrible l'enveloppait et l'écrasait. Elle s'affaissait. Vous l'eussiez prise en effet pour une pauvre folle, accroupie qu'elle était et rapetissée dans son morne accablement.

« Au bout de quelques minutes pourtant un vague sourire vint à ses lèvres :

— « J'ai bien fait ! Oh ! j'ai bien fait ! murmura-t-elle. Que sont les dangers du dehors après les

embûches qui nous entourent ? Cet homme est le démon, puisqu'il a pu prendre la ressemblance d'Hernan, mon époux, au milieu de ces ténèbres, dans cette maison où il règne en maitre.

« Vierge Sainte ! divine mère de Dieu ! s'interrompit-elle, au nom de vos angoisses, au nom de votre fils, mon Sauveur, ayez pitié de mon enfant !

« Elle sourit encore.

« Elle se tut. Mais elle ne cessa point d'implorer.

« Son beau visage, levé maintenant vers le ciel, rayonnait une extatique et pieuse ardeur.

« A ces heures de passion épurée, les choses surnaturelles cessent d'être impossibles. Il est un espoir toujours le même : Si Dieu permettait à la tombe de soulever sa lourde pierre? Si Dieu déchirait le linceul?

« Une voix douce et grave résonna dans le silence de la chambre à coucher.

— « Ce n'est pas ainsi qu'il faut prier, duchesse, dit-il.

« Éléonore de Tolède ne se retourna pas. Elle devint plus pâle, mais le sourire de l'extase n'abandonna point ses lèvres.

« Elle remercia Dieu qui lui envoyait cette illusion bien-aimée. C'était la voix d'Hernan, son époux.

« Mais tout à coup le sang lui remonta violemment au visage, et une expression d'indicible horreur envahit ses traits. N'était-ce pas aussi la voix de cet imposteur qui, le matin de ce jour, l'avait mise à la torture ?

« L'indignation la redressa de toute la hauteur de sa taille. Elle se retourna, cette fois, l'œil enflammé, la menace à la bouche.

« Elle retomba mourante et foudroyée par l'éclair même de son bonheur.

« Le tableau de Montanez, placé à gauche de l'oratoire, avait disparu. C'était maintenant une ouverture carrée et noire qui encadrait la noble taille de Médina-Celi, debout et la main sur son cœur.

« Elle aussi, la pauvre femme, serra de ses deux mains son cœur qui voulait briser sa poitrine.

— « Éléonore de Tolède, dit Hernan, me reconnaissez-vous ?

« Elle ne répondit que par un gémissant murmure.

« Hernan quitta l'embrasure de la porte secrète, et vint s'agenouiller auprès d'elle sur les marches de l'autel.

« Elle s'éloigna de lui, n'osant plus le regarder. Il y avait du vague dans ses prunelles, et ses idées confuses se reprenaient à vaciller.

— « Dieu mort sur la croix ! murmura-t-elle, l'autre avait ce visage et cette voix !... s'il avait deviné notre secret !

« Éléonore de Tolède, poursuivit le Médina-Celi, je vous l'ai dit et je vous le répète... vous avez oublié notre prière du temps où nous parlions de Dieu ensemble, tous les deux... »

« Elle appuya son front baigné de sueur froide contre la balustrade.

« Hernan continuait.

— « Dieu ne veut point qu'on lui demande ceci ou cela... Souvenez-vous des enseignements du saint prêtre qui guida votre jeunesse... Vous répétiez ses instructions à votre mari, vous lui disiez : « Dieu ne veut point qu'on dirige

ici bas sa miséricorde suprême qui plane au plus haut des cieux. »

— « Est-ce toi? Est-ce donc toi?... » murmura la duchesse entre la mort et la vie.

— « En ce temps là, reprit encore Hernan, vous n'eussiez pas dit : « Seigneur, rendez-nous le repos de l'exil... Seigneur, écartez les périls de la route où marche mon enfant, » car le saint prêtre vous enseignait que l'homme végète dans son ignorance profonde... Et qui sait les voies de Dieu ? Le bien naît du mal, le salut peut être dans le péril... »

— « Qu'eussè-je dit?... parle ! »

— « Vous eussiez dit l'oraison que vous m'apprenniez dans votre humilité angélique ; vous eussiez dit, agenouillée comme vous l'êtes, mais confiante en la bonté du Sauveur : « Mon Dieu, abaissez un regard sur votre créature et que votre volonté soit faite sur la terre et dans les cieux ! »

« Elle jeta ses deux bras autour du cou de Médina, qui la soutint pressée sur son cœur.

— « C'est toi ! fit-elle en un soupir profond,

oui... oui... c'est bien là notre prière !... Hernan !.. mon pauvre Hernan !.. vais-je mourir de bonheur ?... »

« Ses yeux se fermèrent, comme si le sommeil eût pesé sur ses paupières. »

Il s'inspira aussi de l'*Amadis des Gaules*, ce fatras sublime et grotesque, comme il le qualifie, où il trouva le caractère si étrange et si beau de Carmelle, qui est peut-être un caractère unique dans toute notre littérature. Carmelle rencontra un jour le bel Esplandian, l'ennemi de sa famille, endormi dans une caverne. Elle prit tout d'abord son épée pour lui percer le sein, mais le héros souriant avait un tel charme dans son sommeil que l'arme lui tomba des mains. Lorsqu'il se réveilla, elle lui demanda seulement de lui permettre de l'aimer et de le suivre. Le cœur d'Esplandian appartenait à Léonorine, fille de l'empereur des Grecs.

N'importe, Carmelle l'accompagna en tous lieux. Son amour épuré sanctifia sa passion, la jalousie même s'éteignit en elle, et elle en ar-

riva au point d'aimer sa rivale et de la servir fidèlement. C'est à son imitation que Féval créa Fiamma, une de ses héroïnes les plus touchantes.

VII

Ceux à qui nous avons montré le commencement de cette étude ont paru surpris que nous ayons découvert dans les œuvres de Paul Féval tant de choses qu'ils n'y avaient jamais vues. Nous le croyons sans peine, car il n'est pas de qualité plus difficile à apprécier peut-être que le naturel. L'homme a une tendance à ne juger de l'effet que par l'effort qu'il a coûté. Et cet effort ne doit point trop se dissimuler, sous peine de passer inaperçu. Ne faut-il pas que l'Hercule forain tende ses muscles et fasse saillir ses biceps pour que la foule imbécile l'applaudisse et crie : bravo !

Et croyez-vous que si La Fontaine — La Fontaine l'inimitable — n'avait point sa gloire hors de toute atteinte par l'admiration de tant de grands esprits, beaucoup de gens ne se dé-

tourneraient pas dédaigneusement de ses œuvres, jugeant ses fables bonnes tout au plus pour les enfants en bas âge ?

Hélas ! nous le savons, il est peut-être utile de faire un panégyrique enthousiaste d'une renommée du moment, ou bien encore de l'attaquer avec violence, mais on risque grandement de ne point se faire lire, de se faire même railler en étudiant, quelque admiration que l'on éprouve, ceux qui sont morts et qui sont oubliés.

Paul Féval, dit-on, mais c'est un amuseur. En quoi pourrait-il intéresser les artistes de l'époque actuelle ?

Il n'a pas chanté « les caresses languides qui détraquent plus sûrement que les poisons subtils », non plus que les « affolements paradisiaques de la passion ». Encore s'il avait consenti à vaticiner, coiffé de la tiare et assis sur une cathèdre gothique, s'il avait fait parler les mages solennels au front desquels brille l'escarboucle, peut-être aurait-on consenti à lui accorder le signe auquel se reconnaissent les seuls Élus !

Mais il ne connaissait même pas le langage symbolique qui marque les Initiés; il n'a doté *le ciel de l'art d'aucun frisson macabre !*

Et pourtant nous ne voudrions pas être injuste. Personne plus que nous n'admire ceux d'à-présent : Maupassant, l'intensité dans la force ; Richepin, qui sait allier le pittoresque à un style impeccable; Daudet, dont les fins dessins à la plume ont le relief des gravures faites au burin; Bourget, si subtil et si profond ; Zola, qui construit des choses colossales, par malheur avec tout ce qui lui tombe sous la main, depuis le bloc de marbre jusqu'à la boue et aux ordures; Péladan, qui vous dépite en montrant tout ce qu'il pourrait faire et en ne le faisant jamais, et Mendès dans l'élégante infamie de ses conceptions; Maizeroy dont les périodes trop mignardes nous charment néanmoins, et Haraucourt, Goudeau et tous les autres.

Mais est-il juste cependant d'oublier complètement un écrivain dont le langage ferme et harmonieux peut ne point charmer les artis-

tes névrosés comme ceux de notre époque, mais qui se trouvait en parfait diapason avec l'âme des grandes foules, et qui eut cette qualité maîtresse des âges robustes : l'enthousiasme ?

Féval, en ironiste terrible, sut démêler avec une acuité singulière tous les travers, tous les motifs d'égoïsme et d'intérêt dont se complique tout acte humain. Il fut enfin un écrivain de bonne santé, peu subtil peut-être, comme nous l'avons dit, mais d'une rare puissance d'esprit, et il mérite une place particulière dans l'histoire littéraire de ce siècle.

Pour motiver notre admiration nous n'avons qu'à faire une courte analyse de ses principaux romans. Par malheur, comme il arrive trop souvent, ce ne sera que le squelette horrible de ce qui fut un corps plein de vie et de beauté. Voici celle de l'*Homme de Fer*.

Un beau jour Louis XI, qui avait été repoussé du côté de la Bourgogne, se tourna vers la Bretagne. Il résolut d'aller voir par lui-même ce

qui s'y passait. Il se souvint alors fort à propos d'un vœu qu'il aurait pu faire autrefois au grand saint Michel, et il annonça à toute sa cour qu'il allait grossir le nombre des pèlerins qui se rendaient chaque année au mont vénéré.

La Bretagne lui sembla belle avec sa fière et vaillante noblesse, toujours prête à mettre l'épée au clair, et Louis XI éprouva soudainement un grand désir de serrer son bon cousin dans ses bras. Par malheur, François II répugnait un peu à cette accolade, et le roi dut songer à user de diplomatie.

Monté sur un misérable bidet tout étriqué, et voyageant sous le modeste nom de Pierre Gillot, de Tours en Touraine, il se rendit dans un humble manoir pour rendre visite à un pauvre écuyer nommé Jeannin.

Dans ce manoir, — simple castel de hobereau, — habitait Madame Reine, veuve du chevalier de Kergariou, dont les prouesses avaient été célèbres au pays breton. Elle élevait avec l'aide de Jeannin son fils Aubry, son orgueil et sa seule tendresse. Le jeune homme devait épou-

ser sa charmante cousine haute et noble demoiselle de Maurever qui, elle-même, l'aimait de tout son cœur. Mais, hélas ! dans le même château demeurait une douce et rieuse fillette, nommée Jeannine, la fille du brave écuyer, et maître Aubry l'adorait, lui jurait qu'il la prendrait pour sa dame, la ferait châtelaine. C'était un beau rêve pour Jeannine, qui eût certes donné sa vie pour son jeune seigneur ; mais pour ne point susciter la mère contre le fils, elle s'enfuit à Rennes, résolue d'ensevelir au fond d'un cloître son amour sans espoir.

Pierre Gillot, de Tours en Touraine, venait tout bonnement proposer à l'écuyer d'enlever le duc de Bretagne, et de l'amener au roi pour qu'il pût recevoir l'accolade tant désirée. Il promettait pour cela monts et merveilles et faisait valoir de hautes considérations politiques ; mais l'écuyer, âme simple et droite, refusa de rien tenter contre son seigneur.

Et Pierre Gillot dut s'en retourner de fort méchante humeur.

Mais il ne renonça pas cependant pour cela

à ses projets, et il invita à une joûte d'armes, qui devait avoir lieu au pied du Mont, son beau cousin de Bretagne. François II fit la grimace, mais fut bien obligé d'accepter. Parmi les pèlerins, les baladins, les zingares et les nobles seigneurs, il était un chevalier qui occupait l'attention autant et plus que Louis de Valois lui-même ; on l'appelait Otto Beringhem, l'homme de fer.

C'était un beau jeune homme, si beau qu'on ne se souvenait pas d'avoir jamais vu son pareil. Une femme eût envié les anneaux brillants et noirs comme le jais qui jouaient autour de son front superbe, sa bouche souriante et l'éclat chatoyant de ses prunelles. Il avait cependant méchante renommée. On disait qu'il avait découvert par ses sortilèges Hélion, la ville du soleil, depuis si longtemps disparue, et qu'il habitait un palais blanc comme la neige, tout enfoui sous les fleurs, dont les merveilles rappelaient les enchantements des poètes : il y tenait sa cour avec les filles éblouissantes de l'enfer en sacrifiant à Enta, la beauté deux fois divine.

Si vous voulez d'ailleurs connaître son histoire, écoutez ce que contait, dans le salon du sire de Dayron, un jeune homme inconnu qui était peut-être l'homme de Fer lui-même.

« Le père du comte Otto, disait le prétendu baron d'Hormoy, était le margrave Cornélius, qui fut brûlé pour fait de sorcellerie vis-à vis du portail de la cathédrale de Cologne. Le comte Otto n'avait pas encore quinze ans quand il poignarda les trois juges qui avaient condamné son père. Le premier, qui était Karl Spurzheim, procurateur du prince-évêque, fut tué sur les degrés de la cathédrale de Liège; le second, le chanoine Schwartz, tomba sur le calvaire de Mannheim; le troisième, l'archiprêtre Heinrich de Heilbronn, fut mis à mort au pied de l'autel.

« Quand le comte Otto eut tué les trois juges de son père, il envoya le cartel des proscrits à l'empereur d'Allemagne et gagna les monts du Harz avec ses compagnons. Il y avait dans le Harz une jeune fille nommée Hélène; elle était

belle, le comte la prit pour femme à la face des chevaliers. La nuit des noces, Hélène s'endormit dans les bras de l'homme de Fer et ne s'éveilla plus. Les bardes des Iles l'appellent la bienheureuse. La nuit suivante, le comte Otto coiffa son casque et sortit de sa retraite, tout seul. Il allait avoir seize ans.

Entre les deux plus hautes montagnes du Harz, le Hund et la Ziège, se creuse cette fente prodigieuse que les bûcherons appellent Teufelgau, la vallée du Diable.

Le comte Otto y vint à minuit avec une fiole et un livre. Il avait fiché son épée dans le tronc du dernier arbre de la forêt. Il ouvrit son livre, un voile sanglant cacha la lune.

« Il versa sur la terre trois gouttes de la liqueur contenue dans la fiole : la terre trembla.

« Le margrave Cornélius passa devant lui sur un cheval dont les crins flamboyaient.

— « Salut ! mon seigneur et père, cria le comte, vous êtes vengé !

« Puis il ajouta :

— « Mon seigneur, je vous prie, est-il un paradis et un enfer ?...

« Le margrave était loin déjà ; cependant le comte Otto l'entendit qui répondait :

— « Il est un enfer.

— « C'est bien, dit-il; alors Satan existe : je veux le voir. »

« Il appela Satan par trois fois dans la nuit silencieuse et profonde. Les tombes du cimetière d'Arau, qui est au versant de la montagne, rendirent des gémissements. Le vent plia les cimes des arbres, et la nue déchirée lança un tonnerre, mais Satan ne vint pas. Le comte se dit : « Satan a peur. »

« Il lacéra les pages de son livre et les foula aux pieds. Il brisa la fiole contre un quartier de roc et reprit son épée. »

Mais la fille de Satan, qui le remplace lorsque son père préside quelque conseil de francs-juges, entendit les blasphèmes du comte Otto. Elle accourut et sauta derrière la croupe de son cheval, en chantant pour l'empêcher d'entendre

la cloche d'un saint ermite qui l'agitait, sentant une âme en péril. Elle lui apprit ensuite le moyen d'appeler Satan. Otto le mit aussitôt en pratique.

« Il se piqua la grosse veine du bras gauche. Une goutte de sang tomba dans le puits, d'où s'élança un tourbillon de vapeur. Le comte respira cette vapeur, et devint ivre. Il cria pourtant *Airam!*

« A ces mots, un formidable éclat de rire éclata au-dessus de sa tête. Le comte Otto leva les yeux. Il vit, sur le ciel embrasé soudainement, une colossale silhouette qui se détachait en noir. Le géant était debout. Son pied droit s'appuyait à la cime du Hund, son pied gauche au sommet de la Ziège, et le Teufelgau passait entre ses deux jambes écartées.

— « Es-tu Satan ? demanda le comte Otto.

« Le géant répondit :

— « Je suis Satan.

« Sa voix fit trembler les deux montagnes sur leur base. Mais le comte Otto ne trembla pas. Le roi du mal lui demanda.

— « Que veux-tu?

« — Je veux, répliqua le comte, que tu me montres l'endroit où est tout l'or de la terre.

« Satan courba son échine puissante.

« Sa main large saisit le comte Otto par la ceinture et l'enleva dans les airs. Puis il déploya ses grandes ailes, qui frappaient l'air avec le bruit de la foudre. Son vol, plus rapide que la pensée, laissa derrière soi le Harz et, se dirigeant au Sud-Est, franchit la Bohême, les monts Carpathes, tout blancs de neige, la Hongrie et le pays des infidèles. La mer Noire était sous ses pieds. Des nuages où il était il se laissa tomber dans les flots, qui s'ouvrirent comme pour la chute d'une montagne.

« Au fond de la mer Noire, il est une voûte immense, bâtie de jais et de porphyre sombre. Cette voûte descend, spirale mystérieuse et infinie, jusqu'à ce lac de feu qui est le noyau de la terre et qui est l'enfer. L'eau de ce lac, c'est l'or vif en fusion. Par d'étroits canaux, cet or monte et s'infiltre çà et là, jusqu'à l'écorce du globe. Ce sont les mines !

« L'enfer est d'or.

« Et tout l'or vient de l'enfer.

« Satan posa le comte Otto sur la rive ardente du lac et lui dit :

— « Es-tu content ?

« Les yeux du comte battaient, éblouis.

« Cependant il répliqua :

— « Non, je ne suis pas content.

— « Pourquoi ? demanda le père du mal.

— « Parce qu'il n'y a pas assez d'or.

« Satan regarda le comte avec admiration.

— « Ma fille m'avait bien dit que tu valais treize réprouvés, à toi tout seul, s'écria-t-il ; ce lac est vaste pourtant !

— « Il a des bornes.

— « Tout a des bornes.

— « Mon désir n'en a pas !... »

Et Satan, émerveillé, lui enseigna le moyen de faire de l'or. Un vieillard centenaire qui vivait dans les ruines d'Hélion devait lui dire, en mourant, son secret.

Le comte Otto alla planter son épée dans

le cœur du vieillard, et il sut faire de l'or.

C'est à cet homme que Louis XI qui invoquait les saints, mais se servait aussi du diable à l'occasion, s'adressa pour enlever le duc de Bretagne, et Otto Beringhem lui promit d'exécuter ses ordres.

Ce n'est pas cependant pour faire ses dévotions au grand archange saint Michel que l'homme de Fer était venu sur la plage bretonne. Un païen, vous ne voudriez pas. Pourquoi alors ? On ne savait. Il venait cependant parfois chanter de sa voix mélancolique et vibrante sous les fenêtres de Berthe de Maurever, la fiancée d'Aubry ; et la jeune fille, en l'entendant, se serrait frissonnante contre Jeannine sa rivale involontaire, qu'elle voyait souvent depuis qu'elle avait quitté le manoir et qu'elle aimait comme une sœur, malgré la différence du rang.

« *A la plus belle*, chantait le comte Otto, et il les poursuivait toutes deux de ses insolents hommages, sans jamais pourtant se prononcer. C'était la devise que portait la flèche ornée de rubis qui tombait entre elles, et la couronne

que leur lançait le félon chevalier se divisait en deux parts égales.

La pauvre Berthe perdait son sourire, car elle sentait le sort tombé sur elle. La jeune fille qui n'est point aimée ne peut se défendre contre les maléfices et elle savait bien que le cœur d'Aubry se détournait du sien.

Cependant la joûte avait lieu. François II, pour éviter tout péril, avait revêtu l'armure du bon écuyer Jeannin qui avait pris la sienne. Mais l'homme de Fer ne se laissait pas tromper. Il courait à François et l'enlevait à la barbe de tous les seigneurs et de tous les chevaliers. Le duc de Bretagne ne subissait point pourtant les volontés du roi de France, car au péril de sa vie Jeannin parvenait à se substituer encore une fois à lui.

Pendant que le brave écuyer se dévouait ainsi, le Maudit enlevait sa fille et Berthe de Maurever, et les emportait dans son île enchantée. L'excès de la douleur de Jeannin parvenait à fléchir la colère de Louis XI qui lui permettait de courir à la poursuite du ravisseur avec

quelques hommes d'armes. Le combat fut terrible. Otto et ses chevaliers sortis de l'enfer s'élançaient en poussant leur incantation formidable : *Airam !* Mais Jeannin agita une médaille bénite de la vierge Marie et les prestiges du Maudit s'évanouirent. Il fut fait prisonnier avec les deux faux évêques qui lui servaient de chapelains.

« Otto fut condamné à mort pour fait de sorcellerie, mais rien ne put abattre sa morgue et son insolence ; c'était le peuple qui frémissait lorsqu'on le conduisit au supplice.

— « Repens-toi, malheureux ! lui cria un de ses juges.

— « Tu es plus près de la mort que moi, répondit Otto.

« En effet le glaive du bourreau s'ébréchait sur le cou de l'homme de Fer, tandis que le juge s'affaissait blessé à mort.

« *Airam !* s'écriait Otto en étendant la main, et de tous les coins de la ville s'élevèrent aussitôt des rumeurs affolées, tandis que les flammes tourbillonnaient dans l'espace.

« Le saint ermite Enguerrand le Blanc fendit alors la foule consternée et alla prendre par la main Berthe de Maurever, — Berthe de Maurever qui, depuis sa délivrance, n'avait point retrouvé son sourire, qui était restée pâle et rigide comme une morte.

— « Au seul nom de la vierge Marie, Satan vaincu retomba au fond de l'abîme, dit-il. Maudit, c'est une vierge qui abattra ta puissance. »

Berthe monta sur l'échafaud, elle effleura de l'épée le Maudit qui tomba mort, tandis que elle-même s'étendait à ses côtés, inanimée.

Finalement, Aubry épousait Jeannine, et je m'aperçois que je ne vous ai parlé ni de l'Araignoire, ni de frère Bruno la Bavette, ni de dame Joseph, les personnages les mieux réussis du roman. Je n'ai même pas cité le tableau de la fête bretonne : *comment on tire la grenouille*, et qui est un vrai chef-d'œuvre.

Voici encore le résumé des *Compagnons du Silence*.

Au commencement de ce siècle, tous les ha-

bitants de l'Italie méridionale vivaient dans la plus profonde misère et dans une paresse non moins grande. Un gentilhomme sicilien, Mario, comte de Monteleone, voulut essayer de les régénérer par le travail. Il forma pour cela une sorte d'association dont les adeptes portaient le nom de *Chevaliers de Fer*, ou *Compagnons du Silence*. Pour complaire à la nature si théâtrale de l'Italien, et pour le stimuler, il avait fait cette association secrète, ayant son langage à part, ses formules et ses rites! Tout d'abord, sous leur direction, le pays sembla peu à peu sortir de ses ruines, et l'agriculture et l'industrie recommencèrent à fleurir, après plusieurs siècles, dans ce pays désolé.

Si Mario Monteleone s'occupait ainsi, c'est qu'il cherchait l'oubli à ses malheurs. Ses trois enfants avaient été enlevés et sa femme était devenue folle. Lui-même d'ailleurs ne reçut pas en ce monde la récompense de son dévoûment, car, accusé d'avoir donné asile à Murat fugitif, il fut jeté dans une prison et y mourut assassiné.

Monteleone disparu, l'association qu'il avait

fondée se désagrégea. Ses compagnons se jetèrent dans la montagne, et jurèrent vendetta aux assassins de leur maître, ainsi qu'il est d'usage de l'autre côté des Apennins, lorsque l'on trouve la justice impuissante ou trop lente à vous donner satisfaction. Mais sous prétexte de vengeance ils devinrent pirates, contrebandiers et bandits, ne vivant que de vols et de rapines, assassinant et pillant tous ceux dont ils convoitaient les richesses.

Sept ans s'étaient écoulés. Tous les anciens compagnons de Monteleone se trouvaient réunis dans la crypte où était exposé le cercueil du maître qui attendait la fin de sa vengeance pour reposer en terre chrétienne. Ils étaient riches maintenant et aspiraient à jouir en paix des biens qu'ils avaient acquis.

— Partageons et séparons-nous, dit l'un d'eux, Marino Marchese. Le temps promis n'at-il pas été donné? La vengeance n'est-elle pas accomplie?

Tous allaient répondre affirmativement, lorsqu'un jeune homme, surgissant au milieu d'eux, fit cesser leur comédie sacrilège.

— Non, dit-il, Monteleone n'a pas obtenu sa vengeance.

Et comme ils le regardaient surpris, il montrait sa main où brillait l'anneau de fer dont le chaton était formé de trois diamants en triangle et qui était l'anneau du grand Monteleone.

— Je suis le maître, leur dit-il. Consentez-vous à m'obéir?

Le nouveau venu connaissait leurs noms, les formules et les rites de l'association. Ils hésitaient encore cependant. Ils étaient assez riches. Mais il leur fut dit que la maison où ils enfermaient leurs trésors avait été pillée et brûlée.

— Corps du Christ! s'écria Lucas Tristany, dont la force herculéenne faisait la terreur des douaniers, que je sache seulement le nom de celui qui a osé?

— Il est facile de le savoir, répondit le nouveau venu avec calme, c'est le *Porporato*.

Le Porporato était un jeune bandit dont les exploits surprenants faisaient tourner toutes les têtes, depuis les Abruzzes jusqu'à l'extrémité des

Calabres. On faisait de sa beauté des descriptions enivrantes. C'était le premier portrait de Raphaël Sanzio, avec ses longs cheveux qui encadraient un visage angélique, et quand la fumée de la poudre chargeait la brise, c'était la foudre vivante. Il avait, disait-on, un château dans la montagne, un palais grec en marbre rose de Sarraveza enfoui dans une de ces riantes vallées que cachent parfois les rudes sommets de l'Apennin. Mais Dieu seul en savait le chemin, Dieu seul et quelques belles signoras.

C'était un fou en effet qui avait épuisé toutes les ivresses. Nulle, assurait-on, ne pouvait résister à la séduction de son amour, et ses conquêtes étaient nombreuses, car il comptait parmi ces élus que la passion heureuse ne peut blaser, et pour qui chaque coupe nouvelle garde un parfum exquis. Ne croyez pas cependant qu'il fût ce don Juan de la légende, ce bellâtre toujours blasé, et dont le cœur n'a pas une seule fois battu la véritable passion. Non, il aimait ardemment, passionnément. C'était là le motif de son continuel triomphe.

Les romances chantaient sa vaillance non moins que sa beauté, sa folle insouciance du péril et son mépris de la mort; elles le montraient plus grand qu'un demi-dieu.

En entendant le nom du Porporato, Lucas Tristany baissa la tête.

— Voulez-vous obéir? répéta l'inconnu en écartant les pans de son manteau.

Et il apparut alors vêtu d'un justaucorps écarlate lacé à l'aide d'une ganse de la même couleur. Ses calzoni étaient de velours noir, serrés à la cheville par des brodequins rouges : l'uniforme du Porporato.

Dès lors ils n'hésitèrent plus.

— Où vous irez, maître, nous irons, lui dirent ils.

— Je vous donne rendez-vous à Naples dans huit jours au théâtre San-Carlos, leur dit le Porporato. Cherchez la loge de Son Altesse Royale François, et regardez bien l'homme que vous verrez assis à la droite de l'héritier de la couronne.

A cette époque, la fine fleur des élégances napolitaines, la folie des dames de la cour avait nom Fulvio Coriolani.

Nul ne savait exactement son origine. Un jour, le bruit s'était répandu qu'un prince étranger venait d'arriver, riche comme le Torlonia de Rome ou le Rothschild de Paris, noblé autant que le roi, tout jeune et brillant à l'égal d'un astre. La première fois que le carrosse du prince avait descendu au galop de ses chevaux superbes la grande rue de Tolède, il y eut haie depuis le palais Coriolani jusqu'au palais du roi.

Le prince avait laissé derrière lui une traînée d'or et le peuple napolitain en fit son idole.

Fernand de Bourbon le traitait d'ailleurs comme un fils. Le prince ayant demandé la main de Angélie Doria, son frère Lorédan lui répondit par un refus basé sur l'ignorance de son origine ; et le prince royal dit à ce propos : « Bourbon est aussi bon gentilhomme que Doria, et Bourbon, s'il ne régnait pas, ne croirait point se mésallier en donnant sa fille ou sa sœur à Coriolani. »

Vous l'avez deviné, sans doute, ce beau Coriolani et le Porporato n'étaient qu'un seul et même personnage.

Ce fils du hasard, qui avait vécu en quelques années tout un siècle de périls témérairement bravés, un siècle de folles orgies et de victoires amoureuses, rencontra un jour la fille des Doria; il l'aima comme il n'avait encore jamais aimé.

Il voulut se hausser jusqu'à elle. Ayant été enfermé pendant sa jeunesse dans le cachot où était mort le saint Monteleone, il avait découvert sous une dalle le testament du comte qu lui avait appris tous les secrets de l'Association du Silence, et il avait pu se présenter au roi comme le fils de Mario, en lui promettant de faire la preuve de sa naissance.

Il était difficile de remonter dans son passé pour le contredire, car avant d'être le Porporato il avait été enlevé par une tribu de Tziganes, et c'est à leur école qu'il avait appris le mépris du danger et les folles audaces. Dans cette même tribu était une fillette zingare, belle comme celles de sa race, avec ses cheveux plus noirs que le

jais et ses yeux brillants comme le diamant, sous l'arc sombre de ses sourcils. Elle avait nom Fiamma, et elle aima celui qu'on appelait alors Beldemonio.

Djâbel le Grand-Scorpion, le patriarche de la tribu, voulut prendre Fiamma pour femme, mais Beldemonio, arrachant un piquet des tentes, se fraya un passage sanglant au milieu des Tziganes et gagna la montagne avec la jeune fille.

Depuis ce temps, ils ne se séparèrent plus. Fiamma le suivait en tous lieux, toujours douce, toujours dévouée, mais pleurant, hélas! en secret, bien souvent.

Coriolani devant faire la preuve de sa naissance rechercha avec soin tout ce qui pouvait concerner sa famille. Il trouva, au fond d'une bourgade, la veuve de Monteleone, toujours folle. Il l'envoya en France où un savant médecin parvint à lui rendre la raison. Un hasard le mit aussi sur la trace des deux derniers nés du comte.

Mais comment pouvoir achever de vous con-

ter ce drame touffu, qui prend parfois les folles allures de l'épopée. Coriolani est bien réellement le fils de Monteleone, alors que dans sa propre conscience il se croit un imposteur, et c'est justement la faute qui lui vaudra son terrible châtiment.

Angélie Doria ne l'aime plus, son cœur est à Julien, le jeune frère de Coriolani, qui a tous les traits de son aîné, et en plus l'innocence.

Coriolani cesse alors de se défendre, c'est son mortel ennemi. Johann Spurzeim, qui joue dans le drame le rôle du monstre, de l'Endriaque de l'*Amadis des Gaules*, Accusé devant le roi d'être un bandit, accusé par sa mère elle-même, que la folie reprend, Coriolani est contraint de s'enfuir.

Je devrais vous donner le récit de Mariotto racontant la dernière expédition contre le Porporato. Il est beau comme un de nos vieux poèmes, mais il tiendrait trop de pages.

Contentons-nous du dénoûment :

C'est pendant l'éruption du Vésuve, au milieu de la campagne incendiée par les laves

débordantes. Lorédan et Julien sont aux prises par une nouvelle machination de Spurzeim ; le Porporato arrive, plus prompt que la foudre, et les deux épées le transpercent, et il tombe dans les bras de Fiamma, qui ne le quitte point malgré la mort qui s'approche.

« Ils ne restaient plus que deux : Porporato et Fiamma.

« Il n'était plus temps de fuir.

« Fiamma leva son regard vers le ciel. Son visage rayonnait une joie profonde et tranquille.

« Loué soit ton Dieu, dit-elle, je le prie comme toi, frère, de toute mon âme ! Je l'adore ! Je lui offre mon repentir, ma vie et mon amour ! Loué soit ton Dieu, qui m'a choisie pour mourir avec toi !

« Ils se mirent tous les deux à genoux.

. . . . . .

« Les fugitifs s'arrêtèrent au sommet d'un monticule, de l'autre côté de la route de Portici. La lave ne pouvait désormais les atteindre. Ils se retournèrent.

« Ils virent dans un cadre effrayant et splendide ce tableau de mort, radieux comme une apothéose.

« Le prince Coriolani et Fiamma se tenaient par la main : tous deux levaient l'autre main vers le ciel. Ils étaient si admirablement jeunes et beaux que déjà l'esprit les voyait planer au-dessus de la terre. Ils souriaient et ils priaient.

« Une auréole de feu était autour de leurs chevelures mariées. Et au-dessus d'eux le volcan jetait ses pluies de feu comme une gloire.

« Le flot de lave passa. Il se fit un peu de fumée au-dessus de leurs corps submergés. »

J'aurais encore voulu donner l'analyse de *Frère Tranquille*, de *la Fontaine aux perles*, du *Château de Velours*, et surtout du *Roi des Gueux*, mais je m'aperçois que cette analyse est impossible et que, bien loin de donner une opinion favorable des romans de Féval, je ne leur vaudrais qu'une critique sévère, trop sévère peut-être, tous les défauts que l'on y

remarquerait étant dus à ma seule maladresse.

Nous n'avons pourtant parlé que de ses romans poétiques, et il nous faudrait bien dire quelques mots sur ses études de mœurs et de caractères.

Féval était grand observateur et, comme nous l'avons dit, il avait un talent particulier pour mettre en relief les ridicules de ses personnages. Et cependant ses études, — nous parlons de celles qui furent composées avant sa conversion — ressemblent un peu à des fictions. Sa palette accoutumée avait des couleurs trop éclatantes, trop d'or, trop de pourpre et trop d'azur; l'étude exige des tons plus sévères et celles de Féval semblaient toujours un peu fantaisistes.

Il eut pourtant en ce genre des ouvrages d'une haute valeur. *Les Parvenus*, par exemple, sont un pur chef-d'œuvre.

Jamais peut-être on ne sut allier à un tel point le rire et les larmes.

Ce roman est l'histoire de toute une tribu de Juifs, sordides héritiers d'un usurier qui s'était

arrondi un assez joli magot en volant le bien des autres. L'argent fructifia — ils étaient Juifs! — entre les mains des Richard; et bientôt chaque branche, à la tête d'une assez belle fortune, s'ennoblit de son propre chef. Il y eut les du Guéret, les de la Luzerne, les du Taillis, les des Jardins, et bien d'autres, tous marqués de quelque tare, de quelque ridicule à faire hurler.

Voici le gros éleveur plein de suffisance et de bêtise qui, à tout ce qu'on lui objecte, ne sait que répondre : « Qu'il a trente-cinq mille livres de bonnes rentes qui, Dieu merci! ne doivent rien à personne. » Voici encore le grotesque qui se fatigue, qui sue à trouver des calembours ressassés depuis cinquante ans, et dont le gros rire fait trembler les vitres. Puis vient le vieux beau parlant toujours de son tilbury à ressorts contrariés et timon compensateur, système Spindler, et tout le reste de la séquelle.

Il faut voir surtout Massonneau aîné, le vieil avoué retiré, lourd, ridicule, obtus, qui

n'a qu'un mot à la bouche : « Ma femme m'a dit, — J'ai dit à ma femme... » Il faut le voir, disons-nous, digérant bêtement en se tournant les pouces et se disant à lui-même lorsque l'on parle de soldats :

— Ma femme aime mieux les dragons que les lanciers. Pourquoi? Parce que c'est son idée. Moi, c'est la grosse caisse que j'aime le mieux.

Mais cela ne vaut pas encore les conseils que la femme bas-bleus donne à sa fille.

— Tu lui diras en lui remettant ces pantoufles, soufflait petite mère mignonne à Trésor : « Monsieur, je n'ose vous parler, tant je suis émue. »

— Et je ferai semblant de trembler? interrompit Trésor.

— Et tu baisseras les yeux, mon amour. Et tu lui diras : « Ce n'était pas un travail, c'était un bonheur. »

— Oui, pour lui répondre quand il m'aura remercié.

— Et puis, continua Mme des Jardins, tu

relèveras les yeux vers lui et tu le regarderas comme je t'ai appris.

— Comme cela? fit Trésor, dont les prunelles s'allongeaient derrière ses longs cils à demi fermés.

Petite mère mignonne ne put s'empêcher de l'embrasser, tellement c'était bien cela.

Quelle ménagerie, Seigneur! mais, hélas! tout cela est bien plus vrai qu'on ne pourrait le croire.

En plus de ses romans, Féval fit encore des comédies et des drames, mais il n'eut pas un très grand succès; il est facile d'en comprendre la raison. De fait, tous ses romans étaient de véritables drames par la manière dont il les dialoguait : mais, en plus du dramaturge, il était le décorateur, le machiniste, et il donnait aux acteurs le visage qui leur convenait. Par malheur, sur le théâtre, il ne pouvait être qu'écrivain. Les décors étaient moins beaux que ceux qui sortaient de sa plume, les changements de scènes moins rapides, et les acteurs

surtout, inférieurs à leur rôle, car nous savons que Féval grandissait ses personnages, les idéalisait ; et le malheureux comédien ne pouvait se transformer. Ainsi, *Frère Tranquille*, qui était un drame admirable comme idée et comme sujet, ne put réussir à cause de cela. C'est pour la même raison que la meilleure œuvre dramatique de Victor Hugo, *les Burgraves*, ne put soutenir les feux de la rampe.

Comme critique littéraire, il n'avait composé que quelques articles disséminés dans différentes revues ; mais ces menues appréciations se retrouvent dans ses romans, et toujours d'une façon vive, mordante, qui emporte la pièce.

Voyez par exemple cette critique si suggestive et si vraie de la littérature allemande qui se trouve dans *l'Homme du gaz*.

« Comme ils font bien les ballades ces Allemands ! Notre théâtre vit de brumes fécondes qui voltigent sous le froid azur de leur ciel. Lenor ! Mignon ! Marguerite, à combien de nos

poètes ces chères âmes ont-elles donné du talent, à combien de nos peintres, à combien de nos compositeurs? Bien que parmi les pendules dont on leur reproche l'emprunt forcé avec tant d'amertume, il y avait une bonne moitié qui devaient leur sujet à cet immortel pharmacien : Faust mal conseillé par Méphistophélès.

« C'est la grande revue... Vous entendez déjà le son voilé des tambours-fantômes.

« A l'heure de minuit... » Entre les gigantesques ormes des Champs-Elysées, des bataillons sculptés dans le brouillard ; — plus grands et plus vagues que les foules d'Ossian — des escadrons héroïques, à demi submergés par la nuit, défilent, rendant à « César décédé » l'hommage silencieux qui sort des tombes. « Les morts vont vite ! » Dans le noir chemin, sur son coursier dont les naseaux soufflent des lueurs, pendant que ses pieds dispersent de pâles étincelles, le hussard passe emportant sa fiancée vers le cimetière.

« Et le roi des Aulnes glisse parmi les flocons de vapeur, regardant à travers les feuilles mor-

tes ces cheveux blonds qui passent, soulevés par l'haleine des nuits. »

Profonde et mystérieuse poésie, il y a là dedans des rayons harmonieux, des ténèbres qui chantent. En définitive, nous devons à ce peuple cent mille dissertations qui font le lustre même de la *Revue des Deux-Mondes*, et plus de cinq millions de vers gélatineux, sans lesquels on ne pourrait accommoder les cavatines. A un franc le vers, nous sommes quittes.

VIII

Si l'on voulait chercher les artistes qui eurent avec Féval le plus de similitude, on ne les trouverait point dans la littérature. Souvent, il est vrai, il a été comparé à Dumas père, et tous deux furent en effet de charmants conteurs dont les œuvres pleines de vie, d'entrain et de brio captivaient et retenaient le lecteur. Mais tandis que Dumas se faisait une vraie spécialité de romans d'aventures, tirant ses héros d'une intrigue pour les plonger dans une autre, Féval leur donnait un tout autre caractère. Ce n'est pas seulement la vaillance et la force physique qui les grandissaient, c'était surtout la beauté morale : et les incidents du drame ne se trouvaient pas, comme dans le premier, amenés par un pur hasard, mais bien par le développement naturel de la passion.

Enfin, le style de Féval était infiniment plus châtié et les grandes scènes qu'il dépeignait, les tableaux pour mieux dire, avaient une grandeur inconnue à son rival.

Les deux artistes qui offrent le plus d'analogie avec Paul Féval sont Charles Gounod et Gustave Doré, qui furent, du reste, ses intimes amis.

Et tout d'abord n'y a-t-il pas quelque chose dans leur nom qui les rapproche ? Gui de Maupassant parlait, je ne sais où, des prédestinés de la gloire, de ceux dont les noms brefs et sonores se gravent sans effort dans le souvenir et semblent faits pour être répétés de bouche en bouche. Ceux de Gounod, Féval et Doré ne sont-ils pas ainsi ? Ces deux syllabes harmonieuses, musicales, ne les dirait-on pas destinées à se mêler aux applaudissements des foules, à retentir au milieu des acclamations ?

Gounod comme Féval est un enthousiaste. Il s'enflamme, il s'exalte, avec quelle facilité, personne ne l'ignore. Des centaines d'anecdotes ont couru à ce sujet. En voici une dont le seul mérite est d'être inédite.

Gounod était allé à Moulins pour surveiller l'exécution d'un de ses oratorios par la maîtrise de cette ville, une des meilleures de France. Il se rendait à la cathédrale avec un prêtre de ce diocèse et lui parlait de la beauté de la religion catholique, au seul point de vue de l'art.

Et le voilà bientôt qui s'anime, qui passe en revue toutes les beautés de l'Évangile et de la Bible.

— Mais tenez, Monsieur l'abbé, s'écria-t-il en s'arrêtant soudainement, le *Pater!* je ne connais rien de plus beau que le *Pater*. Le *Pater*, mais c'est sublime! c'est grandiose!

Et complètement perdu dans sa pensée, oubliant absolument le lieu où il se trouvait, il tomba à genoux sur le trottoir et, levant les bras vers le ciel, il se mit à déclamer d'une voix frémissante:

— Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre Nom soit sanctifié!... que votre Règne arrive... que votre Volonté soit faite sur la terre comme au ciel...

Quelques personnes, en le voyant passer, l'a-

vaient suivi respectueusement de loin et ne furent pas peu surprises d'un tel spectacle.

Nul n'a su traduire comme lui, simplement et sans effort, toutes les phases de la passion, le trouble de l'amour qui va naître, puis sa langueur et ses extases éperdues. *Faust, Mireille, Roméo et Juliette*, quelles mélodies pures et chastes, d'une douceur infinie, d'un charme que jamais la plume ne saurait rendre! Sa musique si chaude et si vibrante contient tout l'inexprimable du rêve... Et quelle force aussi, quelle pompe triomphale dans la *Marche du Sacre*, par exemple! Il sait prendre tous les tons avec la même facilité, la même aisance. Sombre et dramatique dans *la Nonne sanglante*, il devient spirituel et pétillant de gaieté dans *le Médecin malgré lui*, et dans *Philémon et Baucis* règne une émotion attendrie qui remue délicieusement.

Le caractère de ses œuvres peut être ainsi défini : l'intensité dans le sentiment. Il ne matérialise pas, en effet, et ne cherche pas de sté-

riles effets dans des imitations des bruits de la nature. Il parle à l'âme et toujours un langage clair, simple, naturel. C'est vraiment de cette musique que l'on peut dire, avec la Porcia de Shakespeare : « Malheur à celui qui ne l'entend pas ! »

Gustave Doré aussi, malgré toutes les injustices de la critique, fut un artiste puissant ; il avait une verve, une fougue étonnante. Aux grotesques si amusants de Féval, il peut opposer sans peine les personnages drôlatiques qu'il mit en scène dans *Rabelais* et les *Contes de Perrault*. Comme le romancier, il sut allier à la fantaisie et la réalité les types de pure imagination et les études prises sur le vif. Mais là où ils se ressemblent surtout, c'est dans leurs amours pour les grands effets et les attitudes héroïques. Féval, nous croyons l'avoir dit, est l'écrivain qui a su mettre en scène le plus grand nombre de personnages sans trahir jamais le moindre effort, en les laissant tous en lumière, et en donnant à chacun sa personnalité propre. Doré est aussi le peintre, en exceptant peut-être

Martins, qui a mis dans ses tableaux les multitudes les plus grandes. Des milliers de figures ne l'arrêtent point, et quand il le voudra les troupes innombrables des Sennachérib ou des Philistins défileront devant vos yeux dans une magique évocation. Ses personnages ont aussi tout le mouvement, tout l'articulé de la vie, ainsi qu'un relief étonnant.

Féval, comme nous l'avons vu, aimait le coloris, l'éclat, les violentes oppositions, dans ses héros et dans ses drames. Dans le heurt éternel du blanc et du noir, Doré sut découvrir des effets d'une intensité vraiment extraordinaire. On pourrait dire encore que leurs études portèrent sur les même pays, comme l'Angleterre et l'Espagne. On connaît les romans de l'écrivain breton : *Les Mystères de Londres* et *le Roi des Gueux*, par exemple. Doré illustra Don Quichotte et prit de nombreux croquis dans Billings Gall.

C'est en Angleterre, du reste, que Gounod, Féval et Doré eurent leurs plus chauds admirateurs. On sait qu'un moment Gounod résolut

même d'y habiter et de quitter cette France ingrate qui n'a d'applaudissements que pour les étrangers et réserve toutes ses railleries et tous ses dédains pour ses propres artistes. L'amour de la patrie a été heureusement le plus fort. Féval eut aussi de nombreux amis dans les Trois-Royaumes; tous ses ouvrages y furent traduits. Il y eut même de nombreuses adaptations de ses romans. Ainsi Fulster tira du *Bossu* un drame : *The Dicke's motto*, et Balf un opéra : *Aurore de Nevers*. Quant à Doré, il eut à Londres un Musée spécial pour ses œuvres : le Dore-Gallery.

Enfin, pour compléter ces analogies, tous trois, l'un avec la note, l'autre avec la parole et le troisième avec le crayon, traitèrent le même sujet : la Passion du Sauveur.

Les sept paroles du Christ traduisent, comme un génie chrétien pouvait seul le faire, ce mystère douloureux de la mort d'un Dieu. Exécutées un jour de Vendredi Saint, dans ce deuil qui flotte dans l'air pour tous les cœurs religieux, elles évoquent tout ce drame poi-

gnant du Calvaire et nous émeuvent jusqu'aux larmes.

Féval, dans *la première Communion*, donna aussi avec éloquence le sublime récit tiré des Évangiles. Il mit en scène un jeune prêtre atteint de la folie de la Croix, et essayant d'allumer dans le cœur d'un enfant l'incendie divin qui brûlait son âme.

« Jésus passa, doux et humble de cœur, à travers l'orgueil et la colère des Juifs qui le sentaient Dieu et s'irritaient surtout de ses bienfaits, car la haine étrange qui a été le tourment des âges modernes commença dès lors. Il faut que Jésus, la victime nécessaire, soit incessamment sacrifié, et le prêtre Caïphe, prophète en dépit de lui-même, exprima dans un sens judaïque la miséricordieuse pensée du Très-Haut quand il dit : « Il est bon qu'un seul homme périsse pour sauver tout le peuple. »

« Or, tout à la fin de ces temps dont les Évangiles sont le journal authentique, le jour où se devait manger la Pâque, veille de sa condam-

nation, de son supplice et de sa mort, Jésus ordonna à ses disciples de préparer la Cène dans un certain logis dont le maître n'a point de nom. La chair symbolique de l'agneau s'appelait déjà Eucharistie « bonne amour » ou « bonne grâce ». Jésus lava les pieds de ses disciples. La Cène étant à sa fin, il prit du pain qu'il bénit et rompit après avoir rendu grâces, et il l'offrit aux douze en disant, car son heure était venue : « Prenez et mangez, ceci est mon corps qui est donné pour vous. Faites ceci en mémoire de moi. » Tous mangèrent, même Judas.

« Et ensuite Jésus prit le calice où il versa le vin. Il rendit grâces et dit encore « Buvez-en tous, car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance qui sera répandu pour un grand nombre, afin que les péchés soient remis. » Tous burent et aussi Judas, le premier qui fit outrage au Saint-Sacrement et de qui Notre-Seigneur a dit : « Mieux eût valu pour lui qu'il ne fût pas né. »

« Quand Judas fut parti pour gagner les

trente deniers, Jésus s'écria : « C'est maintenant que le Fils de l'homme est glorifié ! »

L'adoré mystère que nous appelons la Passion de Notre-Seigneur était commencé, et Jésus pressentait les triomphes de son agonie.

« Il prêcha pour la dernière fois. Un torrent de tendresse et de sagesse coula de son cœur entre ses lèvres. Il laissa de lui-même cet éternel portrait : « Je suis la voie, la vérité et la vie. » Il conféra le don des miracles à ceux qui devaient exécuter son testament, et leur promit la venue de l'Esprit-Saint consolateur.

« Puis, ayant chanté l'hymne, il dit enfin : « Levez-vous, partons d'ici, » et il se mit en marche pour le jardin des Oliviers... »

Quant à Gustave Doré, tout le monde connaît ses admirables illustrations de la Bible. »

Les trois artistes étaient intimement liés. Féval servait de lien aux deux autres et leur amitié ne se démentit jamais.

Nous avons vu quelque part une lettre que Gustave Doré écrivit ou plutôt dessina pour

féliciter Féval de la décoration de la Légion d'honneur qu'il venait de recevoir. Tout en haut de la lettre, il y avait une croix d'honneur rayonnante comme un soleil. Au-dessous Paul Féval et Gustave Doré, dont les pieds étaient très loin l'un de l'autre, se donnaient pourtant une tendre accolade, et toute la lettre se poursuivait ainsi en amusantes caricatures.

Gounod lui donna aussi des marques non équivoques de son affection. Féval, une fois ruiné déjà, était parvenu à reconstruire sa fortune, mais l'excès de son travail l'avait épuisé et l'avait complètement réduit à l'impuissance. Il perdit de nouveau tout ce qu'il possédait et on peut comprendre sa souffrance lorsqu'il se vit réduit à la misère avec sa femme et ses huit enfants, sans pouvoir faire le moindre effort pour les aider.

Après toute une nuit d'angoisse et d'insomnie, il sortit de grand matin pour calmer la fièvre qui le brûlait; et la première personne qu'il rencontra sur le perron fut Charles Gounod

qui venait d'apprendre la ruine de Féval et qui accourait aussitôt, le brave et digne cœur qu'il était, pour consoler son ami.

En se voyant, leur émotion fut telle qu'ils ne purent que prononcer ces mots :

— Charles !

— Paul !

Et ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre en pleurant.

On pourrait multiplier à l'infini les différents points de ressemblance qui existent entre eux. Ainsi la physionomie de Féval avait un air de parenté avec celle de Gounod. C'était le même front vaste, largement ouvert, qui faisait pressentir l'inspiration et le génie, la même barbe soyeuse, la même bouche souriante et grave tout ensemble.

Gustave Doré, comme l'auteur du *Bossu*, avait un besoin de mouvement, d'activité, qui le faisait exceller dans tous les exercices physiques. On voyait dans l'immense hall qui lui servait d'atelier toutes sortes d'instruments de

gymnastique, et il peignit plus d'une fois ses immenses tableaux assis en équilibre sur un trapèze.

Mais ces rapprochements nous entraîneraient trop loin. Ajoutons seulement que la critique leur réserva un même accueil.

Lorsque Gounod donna *Faust* pour la première fois, un Monsieur de la *Revue des Deux-Mondes* expliqua à ses lecteurs que l'opéra ne tenait pas debout. Le troisième acte n'existait pas et ainsi du reste.

Et maintenant d'ailleurs ne voit-on pas des gens, qui se connaissent en musique comme des savetiers en littérature, hausser les épaules en parlant de Gounod? Ils confondraient au besoin les airs d'Offenbach avec ceux d'Haydn, mais n'importe, c'est Wagner qu'il leur faut. Et ils ne comprennent même pas l'absurdité de comparer deux genres aussi différents. Si l'auteur de la *Valkyrie* est puissant parfois, il est souvent inintelligible, tandis que la musique de Gounod est vraiment bien française, vive, claire, toujours logique...

Gustave Doré eut aussi beaucoup à souffrir de la critique. On peut dire qu'elle empoisonna sa vie et l'abrégea même de beaucoup. On s'acharnait contre lui et, en dépit de toute justice, on lui refusait les qualités du peintre, pour ne voir que celle du dessinateur.

Cela en était arrivé au point qu'un Américain lui ayant commandé un grand tableau, *la Vallée de Misère*, qu'il voulait montrer dans différentes villes des États-Unis, il fut stipulé dans le traité que le tableau ne serait pas exposé en France, dans la certitude qu'il serait dénigré et mis en pièces par la Critique.

Lorsque l'on choisit les artistes chargés de décorer le Panthéon, il fut mis de côté, et il s'en expliquait ainsi à un de ses amis.

« Ils se disent : si nous le laissons passer, il va couvrir en quinze jours des mètres de muraille, avant que nous ayons seulement terminé la cuisse gauche de notre première figure sur l'esquisse. Ne convenons jamais qu'il sait peindre. »

Hélas ! disait à ce propos un écrivain, l'ima-

gination, la force, ces qualités souveraines sont devenues des défauts...

En effet, si la centralisation se fait dans le commerce, il n'en est pas de même pour les cerveaux. Chacun aujourd'hui a sa petite spécialité bien tranchée. Et on ne tolère pas d'exception.

Vous n'avez qu'à regarder dans la littérature et dans les beaux-arts, il est inutile de nommer personne, car la constatation est trop facile. Aussi, à l'heure actuelle, la fée Carabosse n'a pas besoin d'apporter une infirmité ou un travers à l'enfant que toutes les fées ont comblé de dons. Cette unanimité fera à elle seule son malheur. On les lui déniera tous avec énergie, moins un peut-être, pourvu qu'il ne veuille pas s'obstiner. Mais, en tous cas, qu'il ne lui soit pas donne la fécondité en partage, sans cela, malheur à lui !

Pour nous résumer, bien que les œuvres de Gounod, de Féval et de Doré soient forcément dissemblables, ils avaient cependant une grande similitude dans leur tempérament, et ils mon-

trent chacun les mêmes qualités : l'enthousiasme, l'esprit, la clarté la fécondité, le style, la souplesse et la force, ces dons qui semblent appartenir en propre au génie et au caractère français.

IX

Les lettres de Paul Féval sont vives, alertes, spirituelles au possible. Comme sa compatriote, Mme de Sévigné, il laissait aller sa plume « la bride sur le cou », et son style n'avait pas l'ombre de gêne ou de prétention. « Elles sont rapides, courtes, comme de quelqu'un qui n'a pas le temps, a dit M. Edmond Biré, et elles n'en sont pas moins pétillantes d'esprit, pleines des imaginations les plus gaies, des néologismes les plus amusants. »

« Ses lettres intimes, que je me plais à lire aux jours sombres, écrivait à son tour Albéric Second, ont une intensité comique, qui force le rire. Du Labiche de derrière les fagots ! » Et il citait comme exemple ce billet que Féval lui écrivait du palais de Compiègne, où l'Empereur

l'avait invité à ces fameuses *séries* devenues historiques.

« Non, tu ne m'as rien caché : aucun mensonge n'a terni tes lèvres. C'est un séjour plein de charmes. Habitué à vivre d'oignons, et je les déteste, j'ai éprouvé du plaisir dans une nourriture délicate et variée par l'abondance des mets du premier choix, adroitement assaisonnés.

« Je pense à toi, j'ai gravé ton nom sur l'écorce de ma commode ; mais j'aurais mieux fait d'écrire le mien au fond de mon chapeau, car on me l'a effarouché. Je n'accuse personne. Les maîtres de la maison sont incapables d'une pareille spéculation. Il était néanmoins tout neuf et de bonne qualité.

« L'Impératrice a été fort indulgente pour moi ; l'Empereur m'a témoigné beaucoup de bonté. Mon rhume de cerveau de l'espèce la plus humiliante m'a rendu intéressant à leurs yeux. Ah ! si j'avais ton bec ! Il me venait jusque dans le pharynx des choses ingénieuses,

et ça ne sortait pas.. Je les retrouvais dans mon mouchoir !

« J'ai raconté deux ou trois histoires. L'Impératrice a fait semblant de les trouver drôles. Si je recommençais ma carrière, je fréquenterais les salons aisés. Il est trop tard !

« Écris-moi ; ça me fera passer pour un homme qui a de belles relations.

« ... A toi pour la vie.

« PAUL. »

MM. Charles Buet et Oscar de Poli ont aussi publié un recueil de lettres de Paul Féval.

Par malheur, elles datent presque toutes d'une époque où le romancier était accablé de soucis et de travail. Le ton de ses lettres s'en ressentait forcément et beaucoup d'ailleurs avaient trait à des préocupations d'affaires ou à des faits qui n'intéressaient que les destinataires. Citons-en deux cependant pour connaître leur allure ordinaire. La première est adressée à Alphonse Daudet, l'autre à M. Charles Buet.

« *Alea lançata est.* Je pars pour Tartarinville, à moins de tempêtes inconnues dans nos climats tempérés ; j'emprunte un zarapé à Aymard et, cachant mes traces avec minutie, j'entre dans votre sentier de chasse. Nous forcerons deux ou trois comédies, dont les peaux seront partagées fidèlement.

« Neveu aimé ; je vais être bien content de vous voir, ainsi que la chère et charmante poète.

« A mardi. Je vous aime de tout cœur.

« Votre oncle,

« Paul Féval. »

Voici maintenant la seconde :

« Tenez, Buet, rendez-moi un service capital. Je suis sans personne, et vis à la cave. Envoyez-moi l'article de d'Aurevilly sur moi, si vous l'avez, je vous en prie. Et si vous ne l'avez pas, ENVOYEZ-LE-MOI TOUT DE MÊME, c'est si près de *Paris-Journal* !

« Il faut que j'en écrive un mot à d'Aure-

villy et il me semble que je suis à mille lieues du *Constitutionnel*. En grâce, envoyez-le-moi.

« Votre volume est très charmant. Dès que vous m'aurez envoyé l'article, j'écrirai à d'Aurevilly pour lui dire de faire la préface du deuxième volume (tout en le remerciant).

« A vous.

« P. Féval. »

Il serait vivement à désirer que l'on pût réunir quelques-unes de ses lettres Ce recueil serait peut-être difficile à faire, car elles ont été dispersées dans tous les coins du globe; mais elles révéleraient un homme entièrement inconnu jusqu'ici, et, à côté de l'humoriste étincelant, du railleur dont les phrases gamines semblaient cabrioler pour narguer les pédants et les sots, on découvrirait un cœur d'une sensibilité exquise qui s'ingéniait à prendre des attitudes d'obligé pour mieux faire accepter ses aumônes.

A défaut cependant de ces lettres, il m'a été donné de lire leurs réponses, de parcourir

la correspondance que recevait le grand écrivain, correspondance volumineuse où tous les noms, toutes les carrières sont confondus où les ducs et les princes se trouvent côte à côte avec des malheureux qui imploraient la charité.

J'ai vu défiler devant mes yeux les noms de tous ceux qui furent illustres en ce siècle, qui le sont encore ou qui déjà sont oubliés.

Non, je n'ai pu lire sans émotion ces lettres, parole vivante encore de tous ces pauvres morts, muets depuis si longtemps ! Leur main s'est promenée sur ces pages, leur tête s'est inclinée sur ce papier qui a frissonné un instant au souffle de leur haleine.

Lettres, pauvres choses, qui sont en quelque sorte l'émanation directe de ceux qui ne sont plus !

Je les ai tous revus en un instant, ces maîtres dont les noms eurent au moins un reflet de gloire. Ils m'ont visité en longues files. Eugène Sue, de la Landelle, Champfleury, Raymond Bruker, Bouchardy, d'Ennery, Amédée Achard,

de Najac, Noriac, Gonzalès, Ourliac, Gustave Aimard, Méry, Leo Lespès, Albéric Second, Monselet, Théodore Barrière, Philarète Chasles, Théophile Gauthier, Musset, Guizot, Girardin, Granier de Cassagnac, Edmond About, les deux Dumas, Ponson du Terrail, Saint-Georges, de Lesseps, Henri Mareschal, Ernest Hello, Sardou, du Clesieux, de Laprade, Brizeux, Jules Simon, Octave Feuillet, Jules Claretie, Coppée, de Pène, Delpit, et tous les autres.

Et quels contrastes ironiques parfois dans le sort qui les rassemble ! Victor Hugo repose entre un billet de l'Impératrice et une lettre de M. de Maupas ; Félix Pyat a pour voisin M. Rouher ; Alphonse Daudet et le duc de Morny sont côte à côte ; George Sand et Jules Sandeau sont encore une fois réunis. Ailleurs, Louis Veuillot supporte Lavedan sans maugréer. Le R. P. du Lac a pour voisin Schnerb, le préfet expulseur, et Barbey d'Aurevilly — *horresco referens*, — enserre dans ses grandes pages la prose d'Anaïs Segalas !

« Le style c'est l'homme, » disait le solennel

Buffon ; cette parole, d'une exactitude fort douteuse, est vraie cependant pour le style épistolaire, car ce qu'on voit dans une lettre, c'est pour ainsi dire le premier mouvement de l'esprit ; la phrase est jetée telle qu'elle a été conçue, sans recherche et sans prétention,

Et en plus de la nature du papier, de son format, il y a encore le caractère de l'écriture qui, au dire des graphologues, et non sans quelque raison, décèle le caractère de l'écrivain.

Il y avait certes dans cet amas d'autographes bien des observations à faire.

L'écriture du comte de Mun ferme, solide, régulière, n'est pas sans analogie avec celle de Maxime du Camp. Celle de Jules Claretie est, comme son style, élégante et facile.

Et cette lettre aux caractères indécis, tremblotants, tracée, moitié à l'encre verte, moitié à l'encre noire ? Elle appartient à Philarète Chasles.

On connaît à l'écriture menue, presque illisible, comme celle d'une élégante d'il y a trente ans, Sardou, l'auteur des *Pattes de mouches*.

La nature aristocratique d'Henri de Pène se

retrouve dans sa plume ; et celle, si tourmentée, de Barbey d'Aurevilly est visible dans ces pages, pleines de paraphes extraordinaires, écrites à encres de différentes couleurs.

On voit dans la manière dont le savant abbé Moigno sépare ses lettres une main habituée à tracer les x et les y. Les observateurs reconnaîtraient l'imagination brillante d'Henri Mareschal dans sa manière de recourber en queue de sirène tous ses jambages, et à les allonger parfois de plusieurs centimètres, tandis que l'esprit minutieux, plein de recherche, mais manquant de largeur, de Raymond Bruker éclate dans son écriture dont les lettres se replient sur elles-mêmes, ont une tournure étrange, inquiétante même.

Mais ces observations nous entraîneraient trop loin.

Pour en revenir à Féval, sa correspondance m'a donné le secret de ses innombrables charités, m'a révélé sa générosité vraiment extraordinaire.

Quelle multitude de lettres j'ai trouvée, dans le style de celle-ci, par exemple !

« Paul Féval, mon ami ! Paul Féval, le plus digne et le meilleur des hommes, Paul Féval, je ne sais plus comment vous remercier. Non seulement vous faites le bien, mais vous le savez mieux faire que personne.

« J'ai lu votre lettre cent fois : je la relis encore et je suis attendri jusqu'au fond de moi.

« Devant Dieu, mon ami, je vous remercie de tout mon cœur.

« Jules Noriac. »

Ici, c'est un ancien rédacteur du *Figaro* et du *Pays*, le fondateur d'un journal hebdomadaire, qui le prie de lui venir en aide, une fois encore.

Et toujours après la lettre de demande se trouve la lettre de remerciement.

Les requêtes les plus inattendues lui sont faites. Voici un gentilhomme que des revers de fortune obligent au travail, et qui lui demande de lui chercher une place. « J'ai des petites têtes blondes, lui dit-il, qui sont la joie de mon âme et me donnent la force de vivre. J'étouffe

mon amour-propre et je supporte sans me plaindre la blessure que l'adversité fait à mon orgueil. Quand Bélisaire tendait son casque, il était conduit par un enfant! »

En sa qualité de président de la Société des gens de lettres, on lui adressait aussi des multitudes de demandes de décorations.

Parfois c'était un autographe qu'on réclamait de lui, comme dans cette lettre qui lui est adressée de Pointe-à-Pître.

« Cher Maître,

« Veuillez, je vous prie, excuser la liberté que je prends de vous écrire, n'ayant pas l'honneur d'être connu de vous; mais l'ardent désir que j'ai de posséder quelques lignes écrites de votre main m'enhardit à le faire.

« Dans notre pauvre pays de la Guadeloupe, où chacun lutte contre des difficultés sans cesse renaissantes, il est cependant des cœurs que passionne l'amour du Beau et qui professent un

vrai culte pour ceux qui, ainsi que vous, en sont, si je puis dire, les prêtres.

« La lecture de vos admirables œuvres a fait de moi un de vos plus passionnés admirateurs d'outre-mer.

« Je ne sais, cher Maître, quel accueil vous daignerez faire à mon humble lettre. Permettez-moi cependant d'espérer que vous ne me refuserez pas l'unique faveur que j'ai l'honneur de solliciter de votre bienveillance et avec mes remerciements anticipés,

« Veuillez agréer, cher Maître, l'expression de mes respectueux sentiments, et croyez à ma sympathique admiration. »

Ailleurs un Diomède, qui se dit un descendant du fils de Thydée, lui envoie quelques-uns de ses romans traduits en grec moderne.

Frèchette, que ses dernières œuvres ont fait connaître en France, lui écrit :

« Cher Maître,

« Un Français d'outre-mer, un Canadien qui

vous lit, vous admire et vous aime, ose vous adresser un petit volume de vers qu'il vous prie d'accepter avec l'indulgence due à un poète dont les œuvres n'ont aucun autre attrait que celui qu'elles peuvent offrir comme curiosité littéraire.

« Votre admirateur ému.

« L. Frèchette,

« *Député au Parlement Fédéral Canadien.* »

Enfin de nombreuses lettres en anglais, parmi lesquelles plusieurs de Dickens, et une foule d'autres en espagnol.

Mais ce n'est point celles-ci cependant qui devaient le toucher le plus. Tous ces hommages pouvaient bien

Chatouiller de son cœur l'orgueilleuse faiblesse ;

et lorsqu'il s'entendait traiter de « maître adoré », de « cher grand écrivain », que de toutes parts on louait le charme de son style, la finesse de son esprit, la profondeur de son ob-

servation, il pouvait bien avoir un mouvement d'orgueil, mais c'était tout, et en somme il devait se blaser assez vite sur ces louanges à jet continu et ces flatteries dont le ton manquait souvent de franchise.

Mais, plus tard, le romancier, le conteur frivole avait voulu renoncer aux futilités de la plume et s'était fait apôtre. Ce n'est plus à la sensibilité, à l'esprit qu'il parlait, c'est à l'âme elle-même, et il le fit avec une admirable éloquence. Il reçut alors de toutes parts des lettres qui l'encourageaient à poursuivre sa voie, en lui disant toute l'émotion qu'il avait fait naître, tout le reconfort qu'il avait donné à des âmes attristées et parfois chancelantes, et qu'il avait fait vibrer par les hymnes enthousiastes qui se trouvent dans ses derniers écrits.

Pauvres noms inconnus, anonymes qui ne seront jamais dévoilés, et qui viennent consoler l'écrivain de tous ses déboires en lui disant qu'ils l'ont lu et qu'ils l'ont compris, qu'ils partagent ses sentiments, vous êtes, à coup sûr, sa plus chère récompense, et pour une seule larme

qu'il a fait couler, il se sent payé au centuple de tous les effors qu'il s'est donnés.

Et ces lettres-là arrivaient à Féval en grand nombre. Faut-il le dire, c'était souvent les âmes les plus simples, les plus naïves, qui se sentaient le désir de remercier celui qui les avait émues. Les femmes surtout, nul ne s'en étonnera, éprouvaient ce besoin d'expansion.

J'en vois ici une de huit grandes pages d'une écriture très fine et très serrée. Elle contient toute une histoire et, à son insu, celle qui l'écrit fait maladroitement du style, *de la phrase*, si vous voulez, et pourtant cette lettre vous touche. Au milieu de choses absolument intimes, on trouve ce désir de perfection, cette volonté d'être bon qui émeut si profondément dans les Levine, les Katia et les autres personnages de Tolstoï.

D'autres lui écrivaient, comme Ernest Hello, pour lui demander de prier et de faire prier pour eux.

Et je sais que Féval ne manquait jamais de se rendre à leurs désirs. Le soir, à la prière qu'il faisait en famille, il ajoutait de nouvelles

invocations pour tous ceux qui en avaient adressé la demande, et la prière parfois s'allongeait interminablement.

Mais si certaines lettres devaient le toucher, beaucoup devaient aussi l'amuser franchement, car il y en avait de vraiment burlesques, telle que celle de ce brave militaire médaillé qui écrit « à M. Paul Féval, auteur de plusieurs chefs-d'œuvres littéraires», pour lui dire qu'il a passé sa nuit à lire *Frère Tranquille* et *le Loup Blanc*, que c'était un vrai régal, et qui terminait en lui demandant « sa photographie et celle de ses chers enfants ».

Et celle-là n'est rien auprès de celles qui lui donnent amicalement des conseils et lui indiquent la manière dont il aurait dû faire agir tel ou tel de ses personnages.

X

Paul Féval dut souffrir plus qu'un autre avec sa nature nerveuse, à la fois mélancolique et vibrante, comme le disait sur sa tombe M. Henri de Bornier. En effet, il souffrit bien et, même du temps de sa prospérité, sous toutes les apparences du bonheur, il ressentit la douleur du rêve incessamment poursuivi et jamais atteint, de l'*irréalisation* du désir unique.

Beaucoup cependant auraient pu le croire heureux; et le petit Breton qui était venu en patache avec des pantalons trop courts et quelques pièces de monnaies au fond de sa bourse avait bien réellement fait la conquête de Paris. L'aristocratie de son talent le faisait marcher de pair avec l'aristocratie de la race et des richesses. Ami de tous lettrés célèbres, ayant plus de clients qu'un patricien de la vieille

Rome, et des admirateurs éparpillés sur toute la surface du globe, officier de la Légion d'honneur, cinq fois président de la Société des Gens de lettres, trois fois vice-président de la Société des auteurs dramatiques, ne devant sa renommée et sa fortune ni à la réclame, ni à l'intrigue, mais à son seul talent,— c'était là assurément des titres au bonheur; et cependant une peine secrète l'empêchait d'en jouir pleinement.

Il se disait qu'en dépit des éloges de tous ceux qui l'entouraient, beaucoup de gens ne le plaçaient guère au-dessus de Gaboriau, Capendu, ou Ponson du Terrail, et cette injustice le navrait. Le silence intentionnel de la haute Critique à son égard l'exaspérait surtout. Il ne pouvait supporter qu'on affectât de ne voir que de simples romans-feuilletons dans des ouvrages où il avait mis toute son âme, et qu'il avait travaillés avec un soin jaloux.

Aussi laissa-t-il déborder un jour le trop-plein de son irritation dans un roman intitulé : *Aimée*.

Il mit en scène un écrivain qui parlait ainsi à son fils :

« Souviens-toi de cela, Charles, en France, l'homme de lettres sème son sang, son cœur, sa vie pour recueillir le sarcasme des sots et le dédain de ceux qui se croient forts.

« La France rend-elle à l'homme de lettres en fortune et en gloire ce qu'elle lui doit en illustration ?

« Le doute est au moins permis à cet égard.

« On m'a dit qu'en d'autres contrées, en Angleterre surtout, la plume conduisait à l'opulence et au pouvoir. L'Angleterre couronne ses poètes et dore le chemin où marchent ses écrivains. Chez nous, en est-il ainsi ? Notre littérature, qui est l'honneur du monde, fleurit généralement par la volonté de Dieu, au milieu de l'indifférence de la foule. L'esprit pâlit, ainsi opprimé par les jalousies de l'écrivain vulgaire.

« J'ai dit le mot : jalousies. Nous sommes les Athéniens, nous nous fâchons contre tout Aristide dont le nom est prononcé trop souvent. Chacune des têtes obscures qui se perdent dans nos cohues croit avoir droit à un piédestal. Le premier venu parmi les moutons de

ce troupeau envie le pasteur dans sa vanité burlesque et dit : « Si j'avais sa houlette, j'en ferais bien autant que lui. »

« Comme toutes les brebis ne savent pas bêler, une fonction a été inventée : l'avocat des moutons. Le critique, ordinairement fruit sec de l'invention, vaincu des luttes théâtrales ou romancières. Le critique chargé spécialement de venger sa propre défaite sur les reins du triomphateur.

« Le critique, en France, répond à cette immense rancune du vulgaire jaloux. Chacune des injures de la critique soulève un long cri de bien-être.

« Plus elle est acerbe, mieux elle réussit. On ne lui demande ni talent, ni savoir, on ne réclame que l'insolence.

« N'est-ce pas une joyeuse chose que de voir un balourd frapper de son gourdin un homme illustre? Et ne payerait-on pas pour assister au spectacle du moucheron tyrannisant le lion?

« Ce ne serait rien que de tuer le lion, mais quand le lion est mort, les moucherons cher-

chent un âne pour l'affubler de sa peau : et les moutons de rire, contents, glorieux, vengés. Et la foule de s'écrier en montrant le carnaval de l'âne : « Voyez pourtant ce que c'est qu'un lion ! »

Si amère que soit cette critique, elle est vraie, cependant. L'homme de lettres, à notre époque, est loin d'occuper dans la société la place qu'il devrait y tenir. Le journaliste encombre tout de sa personnalité tapageuse, et l'écrivain semble à cent coudées au-dessous de lui. Nous parlons ici des véritables écrivains, c'est-à-dire des honnêtes gens et des gens de talent qui rougiraient de devoir la moindre part de leur succès à la réclame et au scandale.

Aussi, il faut voir comme tous les Homais qui pullulent dans ce beau pays de France ont un haussement de dédain, un sourire de pitié en parlant des « gendelettres ». Être écrivain, ce n'est pas avoir une position. Les pharmaciens, les portiers, et les employés des ministères ont des positions; mais non les écrivains. Ces der-

niers se contentent d'user leur vie dans un labeur incessant, à la poursuite d'un idéal qu'ils ne peuvent, hélas! jamais atteindre. Ils veulent donner corps dans leurs œuvres à l'idée du beau et du vrai; mais leurs efforts,—ils le sentent, et c'est une affreuse torture,—demeurent souvent infructueux. Ils s'acharnent cependant, et dans cette lutte continuelle, toujours en proie à une obsession qu'ils ne peuvent secouer, leurs forces s'épuisent, leurs nerfs s'exaspèrent et, finalement abreuvés de dégoût, mécontents de tout et d'eux mêmes, ils ne tardent pas à être réduits à l'impuissance.

Schiller dans une de ses immortelles poésies raconte qu'à la distribution des biens de la terre tous les hommes reçurent un lot. Le banquier l'argent, l'agriculteur la terre, les navigateurs la mer; seul le poète, qui était à rêver, n'avait pas répondu à l'appel du père des dieux et il fut oublié. Jupiter, pour réparer sa méprise, lui permit de venir dans les cieux et d'en entendre les divines harmonies, toutes les fois qu'il lui plairait.

Ces petits excursions dans l'Empyrée sont assurément pleines de charmes, mais elles ne suffisent point pour faire vivre les écrivains. Les uns deviennent fous, comme Barbara et Nerval, les autres meurent de faim et de froid, comme George Seigneur. Théophile Gautier, le grand Théo, traîna toute sa vie son collier de misère. On connaît la gêne dont souffrit Balzac. En un mot, à part de très rares exceptions, tous sont morts dans la pauvreté et dans l'abandon.

Oui, comme le disait dernièrement M. de Pontmartin, à part quelques privilégiés et ceux qui *font du théâtre* ou du grand journalisme, les écrivains ont grand'peine à gagner leur vie, s'ils ne veulent pas sacrifier leurs convictions au succès et marcher dignement dans ce qu'ils croient être leur voie.

Et si encore l'homme de lettres était récompensé en illustration ou même en renommée! Mais non, il est sans cesse harcelé par d'injustes appréciations, par de plates bouffonneries! Ah! ces amertumes, ces souffrances causées par la critique, il faudrait avoir la plume péné-

trante des Goncourt pour pouvoir les rendre. Jamais je n'ai pu lire sans pâlir le suicide de Gros, ce vieillard de soixante-cinq ans, auteur de tant de chef-d'œuvres et qui, poussé à bout par toutes les moqueries qu'on lui lançait, courut se jeter dans Seine, près de Meudon.

Et cependant elle a certes un beau rôle à remplir. Elle est en quelque sorte la haute magistrature des beaux-arts. Mais le plus souvent ceux qui remplissent ces fonctions sont des pions en rupture de bancs, des ratés ou des impuissants qui font payer cher aux autres leurs basses rancunes.

« Oui, j'ai eu du succès, continuait le romancier, c'est-à-dire une série de cuisantes douleurs.

« Souvenez vous qu'une seule voix qui blâme empêche d'entendre le tonnerre des applaudissements. Or, cette voix du blâme ne se tait jamais Elle est l'envers fatal et nécessaire de tout applaudissement.

« Vous parlez de mon nom? Tenez la colère me monte au cerveau ; je n'ai pas de nom, les

libraires vous diront que *mon genre n'est plus de mode*. Comprenez-vous cela, Charles ? nous subissons la mode comme les nuances des indiennes.

« Le goût déchoit. Le niveau des œuvres intellectuelles s'abaisse parce qu'au lieu de rester dans la sphère éthérée, le poète, plus humble que Vatel qui du moins servait un prince, vient prendre tous les jours les ordres du vulgaire. »

Féval voulait faire allusion par ces paroles à la tristesse qui le saisit en voyant la vogue effrénée des œuvres naturalistes. Lui ne voulut jamais retourner des immondices et violer toute pudeur pour plaire ; jamais il ne souilla sa plume et put dire non sans orgueil à la fin de sa carrière : « Dans toutes mes œuvres je puis affirmer que je n'ai jamais écrit une seule ligne contre Dieu, et contre la sainteté du mariage. »

Combien d'écrivains, à notre époque, pourraient se rendre un pareil témoignage ?

Et pour achever sa confession, citons encore ces lignes :

« Il est parfois dans la vie d'un écrivain des heures triomphales. Mais demandez-leur à tous, à tous ! demandez aux plus heureux, aux plus glorieux, si le public adopta jamais l'enfant chéri de leur verve et de leur génie. Demandez-leur si, bien souvent, l'acclamation bruyante ne s'éleva pas autour du berceau d'un nouveau né rachitique ou d'un bâtard des jours découragés. Demandez-leur si la couronne décernée ne surprit pas parfois leur confiance et ne fit pas monter le rouge du dépit à leur front. »

C'est un peu ce qui lui arriva. Il n'y eut qu'une voix dans toute la presse pour louer cette œuvre si pleine de verve et de gaieté qui a nom *le Bossu*, mais qu'il était loin de juger son meilleur ouvrage, tandis que la critique laissa passer inaperçu son *Drame de la jeunesse*, ce chef-d'œuvre qu'il avait écrit en

pleurant et où il avait mis toute son âme, toutes les joies, et toute les douleurs de son adolescence.

C'est sans doute ce secret découragement qui lui faisait mettre sur son cachet ce simple mot : PEUT-ÊTRE. Énigmatique devise qui semblait une nargue au destin, mais pouvait bien révéler aussi un espoir inavoué.

Too late, trop tard, était celle de Barbey d'Aurevilly, parole hautaine d'un grand cœur blessé, lassé de tout, même de l'espérance, suivant la sublime expression du poète, et se refusant aux vaines promesses de l'avenir.

Peut-être, semblait au contraire dire Féval, si je suis aujourd'hui confondu avec des écrivains vulgaires, demain me rendra-t-on enfin justice.

Ou encore n'était-ce pas un doute sur la valeur de ses propres œuvres qu'il voulait exprimer ? Entendait-il simplement caractériser son ironie un peu triste, sa raillerie à l'égard de ceux qui voulaient scruter le fond même de sa pensée ?

Qui le saura jamais ?

Nous aurions voulu pouvoir dire quelques mots de sa vie privée, de ses habitudes et des différents incidents qui marquèrent dans sa carrière. Mais presque tout a été dit à ce sujet. Pour tracer un portrait tel qu'il mériterait de l'être, il faudrait une autre plume que la nôtre.

Pendant les premiers temps de son mariage, il habita avec son beau-père le docteur Penoyé, sur la place Louvois ; mais quelques années plus tard il occupa, dans la rue Saint-Maure-Popincourt, pas très loin de la Roquette, un charmant hôtel, bâti par M. de Breteuil, qui fut ambassadeur de France en Russie, vers la fin du siècle dernier. Après la guerre, il habita aux Ternes, puis plus tard une maison située rue Marcadet, derrière le cimetière Montmartre.

Comme on le voit, il s'éloignait du centre pour pouvoir travailler à son aise, sans être dérangé à chaque instant par les visiteurs.

Il écrivait ordinairement toute la matinée et sortait dans la soirée seulement, pour ses affaires.

Il n'avait pas à s'occuper du placement de ses manuscrits, son secrétaire se chargeait de ce soin, et se faisait, disait-on, d'assez beaux bénéfices avec les commissions que lui payaient les journaux. Mais la présidence de la Société des Gens de lettres est loin d'être une sinécure, et ses anciens confrères se souviennent encore de son activité et de son dévouement. Ainsi, il ne craignit pas de faire le voyage de Genève et de plaider lui-même pour un écrivain dont on avait lésé les droits.

Il sut toujours calmer les démêlés qui s'élevèrent parmi les gens de lettres.

Une seule fois il eut à supporter un violent assaut. C'était vers la fin de l'Empire, le Comité avait résolu d'offrir au Prince Impérial *le Trésor littéraire*, un recueil de nouvelles composées par différents auteurs. Rien n'était plus naturel, en somme, l'Empereur ayant fait plusieurs dons à la Société, sur sa cassette particulière. Mais quelques écrivains crurent voir un hommage politique rendu « au fils du prin-

cipal fonctionnaire de l'Élysée ». Et aussitôt de jeter feu et flamme, et de sommer Féval de publier qu'il n'avait voulu accomplir qu'un acte de pure politesse. L'incident commençait à faire un tapage assourdissant, lorsque Féval, grâce à son tact et à sa fermeté, parvint à tout arranger.

Il était un marcheur infatigable et cherchait la trame de ses romans en se promenant à grands pas aux Champs Élysées ou au bois de Boulogne. Dès son lever, il se mettait au travail sans jamais avoir eu besoin d'aucun excitant, comme tant d'écrivains. Parfois il se mettait à son piano, car bien qu'il n'eût appris la musique qu'à trente-cinq ans, il jouait fort passablement; mais c'était encore assez rare; il écrivait d'un seul jet. Son écriture fine, nette, pointue, couvrait les grandes pages blanches, la marge elle-même, sans aucune rature, et remplissait le plus petit espace encore resté en blanc.

Son cabinet de travail était merveilleusement décoré. Il avait le goût du luxe, il aimait le coloris, le brillant, l'éclat, la magnificence en

un mot, et tout s'en ressentait autour de lui, C'était une grande pièce qui ressemblait, comme il le dit lui-même dans un de ses romans, au maître-salon d'un château d'autrefois. Les murs étaient tendus de vieilles tapisseries qui eussent fait la joie d'un antiquaire. Les rideaux, les portières étaient en velours cramoisi, ainsi que l'ameublement en vieux chêne, et encadraient des tapisseries figurant les armes des grandes familles de Bretagne, les Rohan, les d'Avaugour, les Laval, les Beaumanoir, et les autres. Deux grandes bibliothèques contenaient les livres, et faisaient face aux tableaux de maître, aux statuettes, aux vieilles faïences qui alternaient avec un goût merveilleux. Au centre de la pièce était une table immense surchargée de toutes sortes d'objets, mais il n'y écrivait pas. Il se servait, en guise de bureau, d'une petite table de bois dont il ne se sépara jamais, non plus que d'une chaise de bois également. C'est là que ses premières comme ses dernières œuvres furent composées.

Il recevait souvent ses visiteurs dans son

cabinet et son accueil était charmant, plein de bienveillance et de bonhomie, surtout envers les humbles et les solliciteurs. Il aurait fallu entendre sa causerie, vive, spirituelle, pleine de verve, l'avoir vu riant à gorge déployée, s'enflammant soudainement, émaillant sa conversation de traits, de drôleries assourdissantes, pour se rendre compte de ce qu'il était. Dans le monde, sa tenue était tout autre, principalement au milieu d'étrangers, et son attitude, quoique toujours pleine de courtoisie et d'exquise politesse, devenait d'une froideur extrême et même un peu hautaine. Sa parole, si colorée et si vibrante, se faisait lente, et rien n'était plus amusant que ces brusques transitions. Ainsi, qu'un jeune débutant fût dans son cabinet et que l'on annonçât un grand personnage, immédiatement son ton changeait. Les jambes croisées, selon son habitude, il se tournait de temps à autre vers l'illustre personnage pour lui adresser quelques phrases banales, mais continuait sa conversation avec le pauvre débutant, fort embarrassé et fort confus d'un tel honneur.

On peut bien dire que jamais homme ne fut moins courtisan que lui du succès ou de la fortune.

Son seul défaut était une vivacité extrême. Il s'emballait, suivant l'expression commune, souvent à propos d'un motif bien futile, mais l'orage passé, il s'empressait aussitôt de s'excuser avec la meilleure grâce du monde et il était vraiment impossible de lui garder rancune.

Il y aurait une masse d'anecdotes à raconter sur lui, mais beaucoup ont déjà été dites et les autres pourraient paraître d'un moindre intérêt. Relevons seulement une erreur du dictionnaire Larousse, ce recueil de choses à peu près vraisemblables à l'usage de ceux qui ne savent rien.

Larousse prétend que la bête noire de Féval était de monter la garde en 1848.

Or, jamais il ne la monta.

Beaucoup d'écrivains eurent à ce sujet de nombreuses mésaventures. Alphonse Karr fut sur le point d'être assommé par ses compagnons d'armes, dont il avait osé se moquer. Musset écrivit mélancoliquement *Mi Prigioni*. Théo-

phile Gautier, dans le but louable d'allier l'uniforme avec ses sentiments d'esthétique, arriva un jour affublé d'une façon si comique qu'on fut obligé de le renvoyer, à sa plus grande joie, du reste.

Et qui ne connaît la fameuse histoire arrivée à Alexandre Dumas père ?

L'auteur des *Trois Mousquetaires* ayant assuré qu'il avait pris une ville à lui tout seul, — Auxerre, autant que nous puissions nous souvenir, — on crut qu'on ne pouvait faire moins que de le nommer commandant.

Le malheur voulut que Dumas se prît au sérieux et voulût remplir ses fonctions.

Un beau jour il arriva tout chamarré de galons sur le champ de manœuvres, et, après pas mal de peine, finit par retrouver son bataillon.

Les hommes étaient au repos ; Dumas, tout en grognant dans sa barbe d'un air farouche, passa l'inspection.

Puis, s'éloignant de dix pas :

— Garde à vôôô ! s'écria-t-il d'une voix de stentor.

Tous les hommes se mirent en position.

Et Dumas, beau comme les Immortels, et agitant son épée :

— En avant quatre par le flanc gaû-aû-aûche, arche !

Les gardes nationaux restèrent ahuris, — on le serait à moins, — et quelques-uns eurent peine à étouffer leur forte envie de rire. Mais Dumas, ne comprenant rien à ce qui arrivait, de répéter son commandement d'une voix plus sonore...

Malheureusement, un général s'était approché et, trouvant la plaisanterie mauvaise, il fit dégommer le pauvre romancier.

Féval n'eut pas de semblables mésaventures. Il avait été très recommandé au général qui organisait la garde nationale et celui-ci le fit appeler.

— Paul, Henri, Corentin Féval ? Parfaitement, je sais ce que c'est.

— Allons ! tant mieux, mon général.

— Oui, je me souviens, on vous a beaucoup recommandé à moi.

— J'en suis très reconnaissant, mon général.

— Oui, vous êtes dans les livres; je connais ça, mais je ne sais pas ce que vous pourriez faire.

— Ni moi non plus, mon général.

— C'est très bien. Vous n'avez pas bien envie de monter la garde, n'est-ce pas? Parfaitement! Alors, dites-moi, est-ce que vous sauriez soigner des livres? C'est dans votre état, ça?

— Je ferai de mon mieux, mon général.

— Alors, je vais vous nommer capitaine bibliothécaire.

Dès qu'il eut reçu sa nomination, Féval se rendit à la caserne pour s'enquérir des devoirs de sa charge, mais on lui rit au nez. Il n'y avait pas le moindre livre à cette époque dans les casernes.

Pendant la guerre de 1870, il se trouvait à Rennes, et on lui conserva son titre de capitaine, mais non celui de bibliothécaire. Il avait par bonheur un lieutenant, ancien sous-officier, qui commandait à sa place, sans cela il aurait été fort capable de « s'embrouiller dans les feux de file ».

Il ne revêtit même jamais son uniforme.

Il adorait la pêche aux grenouilles. Un jour de beau soleil, il ne put résister à la tentation et coupa un morceau de son pantalon rouge pour servir d'appât. Ce fut le seul usage auquel servit son costume militaire.

XI

On a mené grand bruit, à une certaine époque, de ce que Féval appelait sa conversion. Dieu sait les mille contes que l'on inventa et les versions absurdes qui coururent alors. Il faudrait pourtant s'expliquer nettement une fois pour toutes à ce sujet.

Et tout d'abord, Féval avait-il besoin de se convertir? Nous savons qu'il n'avait jamais perdu la foi, et ses ouvrages, quoique profanes, étaient irréprochables au point de vue de la religion et des mœurs. On y retrouvait d'ailleurs bien souvent l'idée chrétienne. Nous avons vu par exemple, dans ce passage où Éléonore de Tolède est avec son mari, la magnifique prière qu'ils récitent tous deux. Et plus de dix ans avant sa conversion il écrivait ces lignes :

« Je n'ai jamais été incrédule, quoique parfois, dans les essais échappés à ma jeunesse, j'aie parlé avec légèreté de choses profondément respectables.

« J'ai voulu finir dans le giron de l'Église qui me baptisa enfant, qui me donna, vers la douzième année, le pain de la Communion, et qui bénit ma main de jeune homme dans la main de ma douce femme aimée. »

Sa charité était inépuisable; jamais on ne fit appel en vain à sa générosité et à son dévouement, et il pratiquait, dans toute leur étendue, tous les devoirs de la famille.

Que pouvaient de plus lui demander les hommes?

Mais si Féval n'avait pas à se convertir à l'idée, il n'observait pas la pratique chrétienne. « Ce n'était presque rien, comme le disait Barbey d'Aurevilly, mais ce presque rien c'était tout. C'est la dentelle qui est le mur d'airain, transparent mais impénétrable. »

Le travail intime qui devait le jeter com-

plètement aux pieds de Dieu était commencé depuis longtemps déjà. Il était arrivé à cette époque de la vie où les souvenirs les plus lointains reviennent en foule, plus vivaces et plus pénétrants. Il se rappelait sa première enfance, son père, sa mère, tous si pleinement, si complètement chrétiens. Sa sainte femme, depuis près de vingt ans, ne cessait de le prêcher, sans une parole, il est vrai, et seulement par son silence et son exemple ; mais n'était-ce pas la plus forte des prédications? Enfin, Raymond Bruker, ce lutteur infatigable et tenace, harcelait à tout moments ses doutes et ses incertitudes, lui montrant toute l'inconséquence de sa conduite et de ses convictions.

Mais pouvait-il cependant, lui qui ne vivait, selon son dire, que pour le succès, qui était le chroniqueur attitré du *Figaro* et de tous les journaux mondains, rompre avec ses anciens amis, renoncer aux charmantes fantaisies de sa plume, faire scandale en un mot par un changement de conduite qui serait qualifié d'affaiblissement de l'intelligence!

Pouvait-il, sans qu'un grave événement survînt dans sa vie, s'exposer aux plaisanteries acerbes des boulevardiers le montrant le cierge à la main et servant la messe, lui, le moqueur et l'ironiste, qui craignait par-dessus tout le ridicule ? Non, il fallait pour cela quelque violente secousse qui le rejetât hors de la voie heureuse qu'il suivait alors; il fallait quelque vive douleur. Dieu trancha dans le vif, son âme généreuse le méritait.

Un jour, toute sa prospérité s'écroula comme sous un coup de foudre; et en sentant alors toutes les espérances humaines se dérober à son étreinte, il jeta *l'ancre en haut*, suivant l'expression d'un polémiste célèbre, il s'accrocha désespérément à Dieu, et il y trouva non seulement la résignation et l'apaisement de ses angoisses, mais encore le bonheur, car il en vint à bénir sa souffrance.

« Il est des esprits, écrivait-il, qui ne verront point peut-être la miraculeuse générosité de cette heure, sommet de ma vie... »

Mais cependant il ne faudrait pas croire que

ce fût le désespoir seul qui le ramena à Dieu. Ce n'est point cela. Nous pourrions comparer le sentiment qu'il éprouva à celui de l'enfant qui s'amuse, heureux et tranquille, ne pensant qu'à ses jeux, et qui, au moment du danger, se rejette instinctivement dans les bras de sa mère.

Voici à quelle occasion la ruine vint s'abattre sur lui.

Féval, grâce à un travail incessant, gagnait des sommes considérables, mais sa générosité était inépuisable, et il avait une nombreuse famille à élever. Aussi sa fortune n'était-elle pas grande. Voulant cependant que ses enfants fussent à l'abri du besoin après sa mort, il réalisa tout ce qu'il possédait, et, sur les conseils d'un financier assez maladroit, il mit tous ses fonds en valeurs ottomanes.

Quelques jours après, le sultan fit faillite, et l'imprudent écrivain se trouva ruiné de fond en comble.

Il resta tout d'abord littéralement assommé ! « J'avais connu la misère, écrivait-il ; j'avais

manqué de pain, mais j'étais seul alors ! Je regrettais mon agonie de la rue de la Cerisaie autour de laquelle il n'y avait point d'enfants. »

Avoir tant travaillé, en effet, avoir passé sa vie dans le plus rude labeur qui soit au monde, et se trouver soudainement au seuil de la vieillesse sans savoir si l'on aura un morceau de pain à donner à ses enfants ; on conviendra que c'était dur.

C'est alors qu'il s'agenouilla aux pieds de son crucifix et qu'il y trouva le bienfait des premières larmes.

Il a raconté lui-même comment s'opéra la transformation morale qu'il appelait sa conversion. Et ce récit est une analyse faite sur le vif où il met réellement son cœur à nu, et montre tous les sentiments qui se succèdent en lui.

« Jamais personne ne fut plus loin que moi de cette vaillance qui ne vient pas de l'homme.

« Je subissais un affaissement à plat sans profondeur ni ressaut, et pendant que je restais seul avec moi-même, en l'absence de ma

femme, je me souvins que les menus aiguillons du malheur personnel, passant à travers la cuisson de ma maîtresse torture, qui était la pensée des enfants, piquèrent mon orgueil dont, à l'entour de mon cœur, je ramassai les miettes de mon supplice, les rognures de mon martyre ; je me vis *tombé*, je vis les ennemis et les curieux au spectacle, autour de ma chute. Si peu que je fusse, j'avais de nombreux jaloux, que l'abondance de ma production avait incommodés ; on ne me rencontrait pas dans les cabinets des directeurs et l'on n'y disait même pas beaucoup de mal de moi, mais on trouvait que j'occupais trop de place et trop haut. J'entendis à cette heure, dans le silence de mon cabinet, le chœur doux amer des doléanciers chantant la complainte de ma déconfiture. C'était long et drôle comme celle de Fualdès. On appuyait à plaisir sur le poids d'enfants qui chargeait mes épaules ; j'allais m'abattre sur le *marché* des lettres avec la féroce âpreté du père de famille nécessiteux : le besoin allait doubler, tripler ma fabrication déjà encombrante ; on

riait sur moi, on pleurait à se tenir les côtes, et surtout on criait : gare dessous ! Ma ruine amassait à l'horizon du feuilleton un tel orage de « copie » qu'on invitait tous les journaux à se munir de paraverses. »

Il était toujours plongé dans ses réflexions désolées, lorsque sa femme, inquiète, vint le trouver. Alors, en quelques mots, il lui apprit tout. Elle pâlit tout d'abord en pensant à ses enfants. Mais il ne lui échappa ni un reproche, ni une plainte. Elle s'approcha seulement de son mari et, s'agenouillant près de lui :

— « Veux-tu prier avec moi ? lui demanda-t-elle doucement.

« Son accent m'émut, je ne le fis point paraître et je répondis : « Pourquoi pas ? » comme j'aurais dit : « Si ça ne sert pas, cela ne peut pas nuire. »

Pourtant la prière que récitait sa femme produisit sur lui une impression profonde. Ce fut le choc qui éveilla en lui tous les souvenirs de

son enfance et des ferveurs de sa douzième année...

Après une nuit d'insomnie, il reprit sa conversation avec sa femme, lui montrant l'impossibilité de se rendre à ses désirs, sous-entendus plutôt qu'exprimés, lui prouvant qu'il était dans l'obligation de continuer à suivre la route dans laquelle il marchait ; lorsqu'il crut l'avoir convaincue, il lui dit en manière de conclusion :

— « A ma place, que ferais-tu ?

Elle avait les yeux baissés depuis une minute ; elle les releva sur moi, et j'ai revu bien souvent dans mes souvenirs la limpide sérénité de ce regard.

— « Tu nous aimes bien, me dit-elle à voix basse, mais d'un accent si pénétrant que mon cœur en fut atteint jusque dans ses plus intimes replis ; moi, je ne t'ai jamais tant aimé ; à ta place, je ferais ce que tu vas faire : Dieu t'a appelé, il ne trompe jamais : coûrs à lui tout droit sans même regarder ce qui barre la route.

« C'est lui qui nous a donné nos chéris, il en sait le compte aussi bien que nous, et leur pain quotidien est préparé de toute éternité. Comme il leur viendra, lui seul le sait.

« Va ton chemin, et ne crains pas de nuire à ceux qui te sont chers, en faisant ton devoir. A ta place, j'irais à confesse demain, de bon matin, après avoir remercié Dieu ce soir de toute mon âme, et en attendant, je dormirais tranquille, appuyant la certitude de mes espérances sur le cœur de Celui qui est mort sur la croix par nous. Il t'a appelé parce qu'il t'aime, et puisqu'il t'a appelé, il t'attend. »

Féval cependant, quoique bien ébranlé ne se rendait pas encore. Il ne voulait pas se *confesser* en un mot, c'est-à-dire, pratiquer.

Il fallut qu'un saint religieux, qu'il connaissait depuis longtemps, lui portât le dernier coup en lui rappelant le souvenir de son frère aîné, dont il savait l'héroïque dévouement.

A ce souvenir, Féval pleura et, du milieu de ses larmes, la prière jaillit enfin.

Nous avons hésité longtemps avant de tenter l'analyse des sentiments intimes qui firent entrer Féval dans cette phase nouvelle.

Beaucoup, en effet, ne comprirent rien à sa conduite. Ses ennemis l'attribuèrent à l'intérêt, les autres à la névrose.

Et cependant cette explication était erronée.

La plupart d'entre nous ont reçu dans leur enfance une éducation religieuse. Mais à un certain âge, ils se sont éloignés de la pratique chrétienne, soit par négligence, soit par suite des entraves qu'apportent les passions de l'adolescence. Leur foi s'est voilée en quelque sorte. Elle n'est pas morte, cependant, car l'épouvante de la mort, — nous le voyons chaque jour, — la réveille avec une force invincible ; mais elle s'est endormie. Elle est semblable à ces objets plongés dans certaines eaux de l'Auvergne qui se recouvrent peu à peu d'un enduit aussi dur que la pierre. Cette transformation s'est opérée en effet par suite du milieu. Les arguments scientifiques et philosophiques très influents chez quelques-uns, de dix-huit à vingt ans, laissent

pourtant peu de traces. Cet état est dû, comme nous le disions, à la nonchalance, à l'éloignement de la pratique, causé quelquefois aussi par la crainte du ridicule.

L'indifférence est venue, voire même une sorte de scepticisme de très bonne foi ; les croyances de l'enfance sont éloignées dans un lointain brumeux. La piété étonne comme une chose anormale. On n'est plus au diapason pour comprendre ces choses-là. Au-dessus d'un certain ton, l'oreille de l'homme n'entend plus les sons ; il en est de même au moral. Ainsi que le disait Féval : « Hier encore le mot *dévotion* me faisait rire comme le sourd-muet hausse les épaules en voyant les doigts d'un pianiste courir sur les touches de l'instrument qui, pour son infirmité, n'a pas de voix. »

Dans cette occasion, les grandes intelligences s'étonnent parfois, mais demeurent respectueuses des sentiments d'autrui. Les imbéciles ne manquent jamais de ricaner.

Au contact de la douleur, cette *couche de calcaire* qui enveloppait le cœur de Féval s'é-

tait brisée et il retrouva la foi ardente de son enfance ; sans hésitation, sans la moindre défaillance il brusqua tout, il embrassa avec enthousiasme, il voulut servir et défendre ses convictions.

Il est à peine besoin de faire observer qu'au point de vue de son intérêt matériel, il se faisait un tort immense. Il renonçait en effet à tous les journaux dans lesquels il avait un libre accès, il s'éloignait de ses anciens amis, et cela sans le moindre espoir de pouvoir retrouver ailleurs ce qu'il perdait.

Le baron Taylor lui avait dit : Les catholiques passent, sauf certains moines très avisés, pour abhorrer le talent, et sauf certains grands évêques, humanisés par l'éclat de leurs propres dons pour avoir une frayeur atroce du génie. Leurs écrivains qui sèchent sur tige, faute de rosée, pourraient vous renseigner à cet égard.

Cette observation avait du vrai ; il faut avoir le courage de dire la vérité partout où elle se trouve. La charité des catholiques est inépuisable, surtout parmi les plus pauvres, et il y a

chez eux des prodiges de générosité qu'on ne saurait trop admirer. Mais au point de vue des œuvres de l'intelligence. — sauf certaines exceptions fort illustres. — ils ont une étroitesse d'esprit parfois regrettable. Leur défiance est excusable jusqu'à un certain point, lorsque l'on pense aux œuvres infectes qui ont eu une vogue insensée. Mais pour quelques canailles, il ne ne faut pas condamner tous les honnêtes gens.

Les écrivains sérieux gagnent peu, comme nous l'avons dit, et ceux qui s'adressent aux éditeurs catholiques ne gagnent rien.

Ce n'est pas sans raison que M. de Pontmartin écrivait : « Tout défenseur des bonnes causes ne ferait pas mal de s'assurer préalablement quinze à vingt mille livres de rentes. »

Par malheur, le moyen est un peu difficile pour quelques-uns.

Féval n'avait donc pas agi par intérêt, lui qui était le plus désintéressé des hommes, et dès qu'il fut un peu relevé de sa ruine, il recommença ses inépuisables charités.

Ainsi, il composa cette mince brochure : *le*

Denier du Sacré-Cœur, qui fit tant de bruit et rapporta en quelques années cent vingt mille francs. Il ne toucha pas un centime de cette somme et la donna tout entière au Vœu National ; chaque mois, il prélevait pour une œuvre mystérieuse deux mille francs. — vingt-quatre mille francs par an. — Enfin, par un scrupule excessif, il fit brûler tous ses anciens ouvrages et en racheta la propriété, sacrifiant ainsi des sommes considérables.

L'annonce de sa conversion fut différemment acceptée. Veuillot lui écrivit : « *Vous naissez*, » et les illustrations catholiques lui tendirent la main avec affection et respect, mais bien des anciens amis se détournèrent de lui, et plus d'une défection vint l'attrister.

M. Sarcey fut surtout sublime. Il y a des paroles qui incarnent un homme. Thémistocle a dit : « Frappe, mais écoute ! » Et le héros des Thermopyles : « Passant, va dire à Sparte... » M. Sarcey (Francisque) trouva son mot à propos de Féval. M. Ch. Buet était allé lui porter *la première Communion*, en le priant d'en dire

un mot dans une de ses critiques. Et le gravide pontife du *Siècle* lui répondit avec majesté : « J'aimais beaucoup Féval, mais je ne parlerai jamais plus de lui : IL A MAL TOURNÉ... »

N'est-ce pas vraiment colossal ?

Quant à la presse, elle fut suffisamment respectueuse, et les journaux prêtrophobes se contentèrent de le traiter de fou.

Voici l'article qu'écrivait à ce propos Jules Vallès. On peut le compter parmi ses meilleurs.

« Ils croient tous en Dieu, ceux qui sont nés au milieu des dolmens, dans les landes isolées bretonnes, près de l'Océan. Il n'y a place en ce pays — désert de granit planté de vieux chênes, — que pour les pensées d'infini...

« La terre et la mer sont trop tristes ; ils regardent le ciel. Parmi ceux-mêmes qui ont roulé jusqu'à Paris et ont reçu sur leurs scapulaires de village tous les coups de feu de la vie, c'est rare qu'on trouve un impie pour de bon. Les plus sceptiques remplacent le Christ par Robespierre sur leur autel, mais toujours, dans l'o-

reille de ces Armoricains, retentit le murmure de la foi prêchée aux jours d'enfance.

« Seul peut-être parmi les célèbres, un homme semblait avoir été débretonisé par les hasards de son existence tourmentée. Le rire de Paul Féval cinglait la face sévère et morne de Chateaubriand et de Lamennais.

« Il avait eu une jeunesse à la Vingtras ; venu à Paris pour vivre des lettres, il s'aperçut qu'il n'avait qu'à en mourir.

« Comme il lui manquait les cinq sous que la blanchisseuse sait trouver pour le boisseau de charbon, et comme il avait vendu la veille, pour dîner, son couteau acheté jadis à la foire de Sainte-Anne d'Auray, il s'étendit simplement sur son lit et accepta la faim pour assassin. Il resta trois jours immobile en face d'elle.

« Mais une femme entendit à travers la porte le grognement des boyaux ou le soupir de l'agonie. Elle entra, versa un bouillon — et aima l'homme.

« Elle fut la compagne héroïque de son travail et de sa gloire.

« La mort vint la prendre sans qu'elle l'eût appelée, comme il l'avait appelée, lui. Devant le lit funèbre, comme sur le grabat du suicidé, Féval eut le cauchemar d'une étrange douleur.

« Il faisait alors un roman pour *la Presse* — il l'écrivait au jour le jour.

« Quand on eut mis le corps dans le suaire, il fit savoir au journal le malheur qui le frappait, demanda un congé de vingt-quatre heures pour avoir le temps de veiller et de pleurer, mais Girardin ne fit pas grâce ; et Féval dut abattre son feuilleton, page par page, à la lueur du cierge, au bruit des coups de marteau qui enfonçaient les clous dans le cercueil.

« Ces aventures n'engagent pas d'ordinaire à croire en Dieu. Il y avait chance pour que cet éprouvé devînt un impie. Il est devenu un fanatique. On disait hier sur le boulevard que la folie l'avait empoigné devant un bénitier. Il a répondu en ricanant : l'ironiste de jadis n'est pas tout à fait mort.

« Et il craint toujours que Dieu trouve qu'il n'en fait pas assez, et il se ronge les poings de

repentir, et il tend ses moignons vers le ciel, estropié de la foi, damné de la peur.

Non, certes ! pas damné de la peur, mais bien plutôt sauvé de l'amour, car après s'être agenouillé aux pieds du prêtre, ce fut un hymne ardent, un cantique triomphal qui s'échappa de ses livres.

Ainsi, qu'elle est éloquement belle, la première page qu'il écrivit après sa *conversion*, celle où il fit part à tous des nouveaux sentiments qui l'animaient.

« Je sors de votre chapelle du Sacré-Cœur de Jésus, à Montmartre, où ma paroisse est venue en pèlerinage aujourd'hui, 19 mai. Comme vous savez, mon Père, que j'ai tenu une plume dans mon temps, vous m'avez dit : « Ecrivez-nous quelques lignes sur ce que vous avez vu chez nous. » Moi je vous ai répondu. « Je n'ai rien vu. »

« Mon père, c'est la vérité. Je suis bien vieux, mais je suis tout jeune : vieux par l'âge, enfant dans la foi. Hier encore, le mot *dévotion*

me faisait rire, comme le sourd-muet hausse les épaules, en voyant les doigts d'un pianiste courir sur les touches de l'instrument qui, pour son infirmité, n'a pas de voix ; ou comme l'aveugle de naissance dédaigne le rayon du soleil inconnu. Mais aujourd'hui que mes oreilles et mes yeux se sont ouverts, au choc d'une punition dont je bénis ardemment la miséricordieuse sévérité, j'éprouve, à m'approcher de Dieu, une angoisse et une joie qui m'empêchent de rien voir, hormis Dieu lui-même, à travers l'immense bonheur de mes larmes.

« Je n'ai rien vu. Comme j'arrivais au sommet de la butte, on m'a montré l'endroit où la Commune versa le sang républicain pour la première fois, et j'ai détourné les yeux : que la paix soit avec ces généraux, amants de la révolution et assassinés par leur idole !... J'ai passé mon chemin, et je suis entré dans la chapelle déjà pleine à déborder. Comment elle est faite, je l'ignore, un vent de ferveur soufflait en moi et je n'ai rien vu que mon propre bonheur. La sainte messe a été célébrée. Nos cœurs, à

tous, étaient pleins de Dieu et battaient pour la France, pendant que du haut des tribunes descendait un cantique, vouant aux blessures du Cœur de Jésus le cœur blessé de la France.

« Toujours ces noms : Jésus France ! et toujours ce mot : cœur, cœur, cœur. Ils mentent sciemment, et ils mentent lâchement, ceux qui nous accusent de ne pas chérir la patrie, parce que nous adorons Dieu. Nos pères, avant nous, aux grandes heures de la gloire, mariaient ensemble ces deux amours : religion du ciel et dévouement de la terre, dans le cri victorieux de leurs combats ; et quand la France régnait sur le monde, c'étaient ces mots qui éclataient partout, écrits avec le sang de nos guerriers : Dieu et Patrie !

« Jésus, France ! Fils de Dieu éternel ! Fille aimée de l'Immortelle Église ! O Cœur de Jésus ! Divin Cœur, Sacré Cœur ! Relevez jusqu'à vous le cœur écrasé de la France !

« ... Puis ils sont venus, tous ceux qui étaient là, s'attabler devant l'autel, et réclamer leur part du pain des Anges... Puis encore, tout à

coup, la chaire a retenti. Une voix, sonore comme la fanfare de la Foi, a récité, a proclamé plutôt et acclamé les litanies du Cœur de Jésus. C'est ici l'éloquence, mon Père, et l'enthousiasme et le transport. Un vaste émoi naît, grandit, se propage. Au fond de nous, quelque chose brûle, encens et remords, douleur, triomphe, sacrifice : il y a Dieu dans notre air !..

« Cette forme poétique (oh ! pardon pour ce mot, songez que j'ai vécu de poésie), cette forme des litanies plus lyrique que l'ode, plus élevée que l'hymme, plus tendre que le cantique, plus royale même que le psaume, dilate l'être entier en un miracle d'expansion. Haut les âmes ! *Sursum corda !* C'est l'inspiration divine, tissée en longs plis d'or. Agitez, agitez comme une bannière lumineuse et vibrante, la liste qui déroule les splendeurs du Cœur tout puissant.

« Et, croyez-le, il reste de la gloire encore, et des héros, et des martyrs sous cette guirlande de cris sublimes. Non, nous ne sommes pas morts, nous, les fils du Cyrénéen qui porta la croix jusqu'au Calvaire, et le champ des soldats la-

boureurs de Dieu n'a pas récolté sa moisson suprême... Cœur de Charlemagne, cœur de saint Louis, cœur de Jeanne d'Arc, cœurs de Duguesclin, de Bayard, de Condé, cœur de la France, ô grand, ô vaillant et malheureux cœur percé par l'étranger, broyé sous l'oppression, souillé, torturé par la barbarie, recueille-toi, réchauffe-toi, crois, aime, espère et monte jusqu'au Cœur de ton Dieu, où s'ouvre l'invisible asile ! »

Ne trouvez-vous pas, dans cette page vibrante, quelque chose de l'éloquence de Montalembert et de l'élan magnifique de Lacordaire ?

XII

Féval, converti, se mit aussitôt au travail : et il se passa alors un phénomène singulier. Quelques jours avant sa ruine, Villemessant l'ayant rencontré lui avait fait entendre en termes voilés *qu'il baissait*, chose si cruelle pour l'écrivain vieillissant. Et c'était vrai. A force de manier la plume et de lui faire exécuter toutes les virtuosités du style, il lui avait donné une souplesse extraordinaire. Il écrivait sans effort, sans fatigue, laissant aller sa plume selon son caprice. Mais il le disait lui-même : « Rien de viable ne peut se produire sans grande peine. » La chaleur de sa composition n'était plus qu'une chaleur factice. C'est ainsi que nous aimons peu, par exemple, cette longue épopée des Habits noirs, qui passionnèrent tant de lecteurs, malgré de très curieu-

ses recherches dans les archives criminelles, des imaginations stupéfiantes et une façon de faire sourire en terrifiant, qui n'appartenaient qu'à lui, comme le lui disait M. Jules Claretie. *Jean Diable*, qui eut tant de succès, ressemble presque à une gageure, à une moquerie à l'adresse du public. *Le Quai de la Ferraille*, *la Tache rouge* n'ont aucune résistance. Mais, converti, Féval eut soudain un renouveau de jeunesse. Les larmes qu'il versa tendirent les cordes déjà mollissantes de cette lyre qu'il faisait si bien vibrer, et il en tira des accords plus sonores que jamais.

Il voulut tout d'abord raconter la grâce qu'il avait reçue et il le fit dans un ouvrage en quatre volumes intitulé : *les Étapes d'une conversion*.

« Les rois, quand il y avait encore des rois, disait à propos de ce livre Barbey d'Aurevilly, dans son style de si fière allure, les rois faisaient mettre leur cœur dans des boîtes d'or et les envoyaient aux églises auxquelles ils avaient le plus de foi, et qu'ils avaient le plus

aimées. M. Paul Féval, qui, par le talent et par le succès, a eu sa manière d'être roi ; M. Paul Féval, dont la conversion a fait éclat ces derniers temps, a mis, son cœur *ici* et je vous jure que c'est une boîte d'or, digne d'être offerte à Dieu sur son autel... »

Il y avait mis en effet le meilleur de lui-même : mais avant de parler des *Étapes d'une conversion*, arrêtons-nous un instant sur *Pierre Blot*, qui en fait partie d'ailleurs, bien qu'il interrompe le récit personnel de l'écrivain.

On trouvera peut-être que nous avons abusé du mot chef-d'œuvre dans cette étude, et nous le trouvons aussi, faute d'un autre terme pour qualifier le récit. *Pierre Blot* et *la Mort du Père* sont les deux œuvres maîtresses de Paul Féval, deux œuvres qui ont peu d'égales dans notre littérature contemporaine.

Et ce n'est rien pourtant, une simple anecdote, sans ressort dramatique ; rien que la vérité, mais exposée avec tant de naturel, avec une intensité si grande que l'on sort de cette

lecture les yeux tout baignés de larmes.

Pierre Blot porte comme sous-titre : *Second récit de Jean.* C'est Jean, en effet, ou plutôt Raymond Bruker, qui avait conté cette histoire à Féval, Un jour, étant sorti des fortifications, il trouva dans un affreux taudis un pauvre diable abruti par l'absinthe, par la misère et la paresse, qui était allé *se faire périr* avec sa femme et son enfant.

Certes, ce n'est pas là un héros intéressant, et il n'y a rien d'éminemment tragique dans ce fait divers, bon tout au plus pour la quatrième page d'un journal ; aucune péripétie émouvante qui prête aux grands mouvements de style, aux mille farandoles de la plume. Eh bien ! ces quelques pages qui racontent ce suicide d'un ouvrier forment une étude incomparable, et mille fois plus poignante que toutes les fantaisies inventées par les poètes. Pourquoi ? C'est assez difficile à expliquer. Vous êtes-vous arrêté quelquefois devant le tableau d'un maître, réellement stupide d'admiration ? Devant vos yeux lassés par la fixité de la contemplation, vous

avez vu le personnage sortir de son cadre : oui, il était vivant, bien vivant ; la peau avait le frisson, la chaleur de la vie ; et le sang circulait vraiment dans ses veines. Et alors, pour expliquer ce miracle, avez-vous parlé de la correction du dessin, de la richesse, de la perfection de la couleur ? Non ; car vous auriez dépeint alors les accidents de la vie, mais non la vie même que possède cette figure. Pour *Pierre Blot*, il en est ainsi.

Lisez par exemple le passage où Bruker et sa femme Madeleine trouvent ce pauvre diable à demi mort dans son sac qu'un usurier lui a donné avec trois litres d'absinthe en échange de ses derniers vêtements.

« Aussitôt entré, je fus pris à la gorge par une effrayante puanteur, faite de fumée de tabac, d'absinthe, de mort et de misère.

— « A boire ! râla une voix creuse dans l'ombre, à droite de la porte.

« Bien entendu, il n'y avait point de fenêtres.

Je regardai, je ne vis que du noir, mais je pensai :

— « Celui qui a parlé doit être bien bas ! Je m'y connaissais encore. Sa voix creuse reprit :

— « Êtes-vous des saint Vincent de Paul, vous ? Est-ce que ces oiseaux-là viennent travailler jusqu'ici ? On n'en mange pas chez nous... C'est pas l'embarras, la pauvre Adèle demandait assez un curé... C'est bête... Et des jambes pour aller en chercher ? Et puis ça ne vient que pour de l'argent, les curés !

— « Il y a un autre sac ! s'écria en ce moment Madeleine qui entrait à son tour et regardait à gauche de la porte : c'est une femme qui est dans celui-là !

« Le petit s'accrocha à ses jupes en criant : « Maman, maman ! » Et mon sac, à moi, celui de droite, se mit à rire si lugubrement que j'en eus la chair de poule par tout le corps.

— « Regarde voir, dis-je à Madeleine, je crois bien que la femme doit être morte.

« En même temps, je me penchai au-dessus du sac que j'avais découvert le premier. Ma

vue s'habituait à la demi-obscurité. Je distinguai une figure hâve et terriblement décomposée, où grimaçait un sourire douloureux. La lèvre inférieure pendait et laissait voir de bonnes dents entre lesquelles tenait le tuyau d'une pipe éteinte.

— « Oui, elle est morte, dit encore Madeleine, qui était auprès de l'autre sac.

— « C'est donc ça, fit l'homme, qu'elle a laissé aller le marmot. Pas l'embarras ! Voilà du temps que je ne l'entendais plus bouger ni geindre.

— « Monsieur ! Monsieur ! s'écria Madeleine, ne restez pas ici, on gagnerait la peste !

— « C'est bête, dit l'homme : la peste ! Est-ce qu'elle a eu le temps de *se gâter !* C'est de cette nuit qu'elle a parti, pauvre Adèle ! Et dès qu'elle n'a plus été là pour le tenir, le petit s'est échappé, comme de juste, pour faire les cent coups, c'est de son âge. Et il a cassé sans malice le dernier litre d'absinthe qui s'est répandu. Voilà pourquoi ça embaume.

— « Maman ! Eh ! maman, appelait l'enfant.

« Il n'y avait aucune méchanceté dans l'accent

du malheureux homme, qui lui répondit avec fatigue :

— « Va, va, appelle maman, ça ne la gêne pas ! »

Mais ce n'est pas seulement le langage qui est admirablement rendu, l'étude creuse plus profondément. Sans qu'il ait besoin de recourir à l'enquête psychologique, Pierre Blot se dresse et montre lui-même toute son âme à nu. On voit les souffrances de ce pauvre diable qui n'a jamais connu ni son père ni sa mère, que l'on grise chaque jour de haine et d'envie, toujours en proie à l'impitoyable misère. On comprend alors comment, aux jours d'émeute, cet ensemble peut prendre feu si facilement et jeter de si horribles éclats : mais on voit aussi, sous cet enduit de haine, au fond même de ce cœur durci par les heurts continuels de la lutte du pauvre contre le riche, une bonté touchante, une étonnante charité : si bien que, comme le disait Bruker, il se trouve que Crésus, tant généreux qu'il soit, n'ayant jamais pu donner la moindre

part de son « nécessaire », reste terrassé par son bien-être au pied de l'échelle, tandis que Pierre Blot, qui a eu faim de sa soupe partagée, est au sommet voisin du ciel et n'a plus qu'à dire, quand vient le moment : « Me voici, mon Père, c'est moi. »

La Mort du Père est un ouvrage d'un tout autre genre : c'est une étude vraiment austère et poignante qu'un écrivain de génie pouvait seul tenter. C'est que là, en effet, pour ouvrir le sanctuaire de la famille, pour oser coucher le père, — son père ! — sur le lit de l'agonie, il fallait, outre le talent, sentir encore son âme se briser sous la cruelle douleur. La moindre défaillance de la plume eût été sacrilège. L'œuvre fut telle qu'on eût pu la rêver. Elle fut simple ; le moindre soupçon d'emphase, le moindre essai de rhétorique eût été blessant, comme l'affectation dans une véritable douleur ; mais sous cette simplicité, sous ce calme vibre une indicible émotion. Comme cette figure du père se détache, lumi-

neuse et sereine, dans le cadre où il l'a placée !

Quel art aussi, et quelle solennité dans la simplicité du début !

C'est dans la bouche de Bruker qu'il met son récit ; c'est Bruker qu'il ressuscite avec une étonnante puissance de vie. On le voit, pâle, ému, bouleversé, allant et venant dans sa chambre en tous sens, parlant de mille choses indifférentes, de peur de laisser échapper la douleur de son âme.

« Il s'interrompit et balaya son front de ses deux mains.

— « Ah ! j'ai beau faire, s'écria-t-il. Toi aussi, tu sais par cœur les ruses du malheureux qui veut et ne veut pas s'épancher. Tu devines bien que mon verbiage est une reculade. Le vrai, le fond, c'est la fille morte et le père qui la peint d'*après nature*.

« Louis-Philippe, La Fayette et le reste n'ont rien à faire là-dedans. En parlant du bon Casimir Delavigne, notoirement impuissant pour cette tâche, je voulais chercher, ou faire sem-

blant, quel était parmi nos poètes le cœur capable de pousser ce gémissement énorme, d'écrire en vers étouffés comme des sanglots, mais sonores et poignants comme l'angoisse qui rugit, cette page baignée de si terribles larmes, capable de faire parler ce silence navré, d'éveiller ce martyre engourdi, d'éclairer enfin autrement et mieux que n'a pu le faire un art muet et immobile le mystère de douleur et de bonheur, de consolation et de désespoir qui est au fond de cette torture. J'ai parlé pour ne pas te dire ma pensée, parce que, en la disant, il me semble que je vais violer le fond de mon âme !

« Il revint lentement vers le fauteuil et s'y laissa tomber de son haut. Pour la troisième fois il me dit :

— « Écoute !

« Et, au lieu de parler, il appuya contres ses lèvres les pieds de son grand crucifix qu'il baisa ardemment. »

Et il raconte l'histoire de son père, histoire douloureuse entre toutes, dans sa simplicité vou-

lue. On voit ce magistrat, chargé d'une nombreuse famille, travaillant sans cesser ni jour ni nuit, sollicitant les corvées que tous repoussent pourgagner quelques pièces de monnaies, afin de pouvoir donner aux siens un morceau de pain.

Ses cheveux blanchissent, cependant; s'il allait mourir, s'il allait laisser sans soutien la compagne de ses espoirs et de ses mauvais jours et les chers enfants de son amour? Épuisé par son modeste et incessant labeur, il sent ses forces défaillir. Tout bourdonne autour de lui.

Quel est ce mot, qui se trouve sur la page blanche placée devant lui, et qu'il n'a pas écrit? Est-ce malediction? Non; c'est le contraire d'un mot. Et il tombe tout d'une pièce. Les médecins accourent, le saignent coup sur coup, mais il se sent mourir. Le prêtre vient et, dans la solennité suprême du dernier sacrement, essaie de lui donner force et courage.

La nuit arrive, et la mère, lassée par la veille, s'est endormie; c'est le petit Jean, son dernier enfant, qui est revenu sur la pointe des pieds, pour voir ce que fait son père.

« Il reprit plus lentement, comme quelqu'un qui va s'endormir :

— « Vois-tu, mon petit Jean, quand tu penseras à moi, c'est le moi d'aujourd'hui, le moi de cette heure bénie qu'il faut te rappeler.

— « Oh ! papa ! m'écriai-je, pourquoi me parles-tu comme cela ?...

— « Chut ! fit-il, n'éveille pas ta mère... Je te parle ainsi, parce que cette heure est grande et bonne, parmi celles que j'ai vécues.

« Voici ce qu'elle m'a appris, petit Jean : il faut aimer ; il n'y a qu'aimer. Il faut aimer de toute son âme, de toute sa vie, de toute sa mort. Jésus ! amour divin, amant des âmes, je ne vous connaissais pas tout entier avant cette heure... Petit Jean, pourquoi pleures-tu ?

« Je ne voulais pas le dire, mais je me couvris le visage avec mes mains.

— « Pauvre cher petit ! murmura-t-il. Ne pleure pas, je t'en prie... J'ai deux enfants qui sont loin de la maison. Tu leur diras que je ne les ai pas oubliés. Je les confie à la Vierge mère, et Louise, et Anne, et toi, et ma sainte femme

de femme. Va, Dieu ne meurt pas, et nul ne meurt en Dieu. Je resterai avec vous...

— «Papa, mon papa! suppliai-je, laisse-moi éveiller maman!

— «Pourquoi? demanda-t-il doucement.

« Et je voyais toujours à travers mes larmes la belle sérénité de son sourire qui répandait autour de soi comme un baume de lumière et versait l'espoir dans ma terreur.

— «Pourquoi? répéta-t-il; elle sait comment je l'aimais.

« Alors il leva les yeux au ciel en murmurant :

— «O Christ! O Cœur! Soyez ici le père!...

«Et comme il vit mon geste épouvanté qui cherchait le bras de maman, il posa un doigt sur ses lèvres en se jouant et me dit: « Chut! » pendant qu'il mettait son autre main dans les miennes, de manière à les tenir toutes les deux.

— «Père, tu ne veux donc pas que je l'avertisse...?

— «Je dors, mon petit Jean, bonsoir!...

«Cette chère main qui retenait les miennes pri-

sonnières me rassurait, et aussi le souffle paisible qui passait entre ses lèvres entr'ouvertes, et encore son sourire reconnaissant et bon comme la joie des pauvres.

«Je n'osais plus bouger, de peur de troubler ce sommeil.

«Au bout d'un peu de temps, il me sembla que ses doigts se desserraient; la main perdait de sa chaleur; je n'entendais plus bien le souffle passer.

«Mais le sourire restait.

«Quand sonna la demie après deux heures, la main était si froide qu'elle me glaçait jusqu'au cœur. Je voulus la poser sur la couverture pour avertir maman; le bras était lourd, il m'échappa et tomba, inerte, contre le fer du lit. Je comprenais enfin.

«Je me laissai aller sur le plancher, à la renverse, et ma propre voix, qui m'effraya dans le silence comme un cri horrible, s'éleva disant:

— « Maman, éveille-toi, papa est mort!... »

On ne dit rien, n'est-ce pas, d'une page pareille.

Toute parole serait au-dessous de la pensée.

La première Communion n'a pas la grande émotion, l'intensité de vie que possède *la Mort du Père* ou *Pierre Blot*. Mais elle a un charme, une grâce exquise vraiment incomparable. On en aura une idée en lisant l'annonce qu'en faisait Féval dans un autre de ses livres.

« Et pendant que chacun prenait place sous la tonnelle le plus près possible du conteur, le mot « première Communion » glissait de tous les cœurs à toutes les lèvres, éveillant ici un souvenir profond, là une mystérieuse espérance, caressant toutes les âmes, mettant dans l'air ce souffle enchanté : parfum d'encens et de printemps, de ferveur et de fleur, d'harmonie, d'abandon, de sacrifice et d'allégresse, cette senteur d'exquise adoration répandue autour du festin où les enfants heureux sont servis par les anges, cette haleine de Dieu mourant d'amour qui, pour une heure qu'on la respire, embaume, pénètre et ravit tous les jours de la plus longue vie. »

Quant au *Coup de grâce*, les extraits que nous en avons donnés précédemment suffisent pour l'apprécier. Par malheur, on fait malgré soi de nombreux rapprochements entre ce volume et *le Drame de la jeunesse*. Mais il y a là une analyse étrangement pénétrante, celle où l'écrivain raconte sa douleur au moment de sa ruine, et qui suffit pour mettre cet ouvrage hors de pair.

Ce n'était pas assez pour Féval que de raconter *les Étapes d'une conversion*. Lui qui avait vécu par ses œuvres plusieurs existences d'écrivain, voulut pouvoir laisser son nom parmi les grands polémistes chrétiens de ces temps-ci. Ou plutôt non, ce serait mal le connaître que de croire qu'il avait, dans le combat qu'il livra, le moindre but de gloire ou d'intérêt personnel. A un moment où l'Église était persécutée, où les religieux étaient chassés de chez eux comme des malfaiteurs, il voulut simplement marcher au premier rang pour les défendre, et il se multiplia.

Jésuites! c'est là le superlatif de l'insulte que

lance chaque jour à la tête de ses adversaires l'imbécillité haineuse de la libre-pensée, rendant ce mot synonyme d'hypocrisie, d'ambition effrénée, de lâcheté et de couardise.

Et ne sont-ils pas en effet justement traités, ces lâches qui surent résister à la Pompadour, à Choiseul, à Pombal, et souffrir sans se plaindre les plus inconcevables persécutions ; ces ambitieux qui allèrent se faire martyriser au Japon, dans les Indes et dans les terres barbares ; ces fanatiques partout résignés, ces ignorants qui eurent nom François-Xavier, Canisius, de Laynez, Bourdaloue et Ravignan ?

Jésuites ! s'écrie à son tour Féval, en entourant comme d'une auréole ce nom tiré du nom même du Sauveur et montrant ces moines glorieux, infatigables champions de la Vérité et de la Foi, et ne marchandant ni leurs sueurs ni leur sang, pour la plus grande gloire de Dieu. Il nous les fait voir, vrais disciples du Christ, toujours en butte aux persécutions et à la haine, objet de contradictions pour un grand nombre, mais immuables comme la Vérité.

Ce n'est point une histoire de l'illustre Compagnie que Féval a voulu faire cependant, c'est une large esquisse, un rapide tableau. Il montre Ignace de Loyola entouré de ses compagnons, prononçant son premier vœu et leur indiquant la tâche qu'ils ont à remplir.

L'hérésie n'a cessé de s'étendre, protégée par les rois eux-mêmes ; la licence a pénétré dans les cloîtres, la foi et la pureté des mœurs sont également altérées. A eux de combattre, de mourir s'il le faut, pour les défendre.

Et à partir de ce jour il suit à travers les siècles l'héroïque simplicité de leur dévouement et ne s'arrête que devant la tombe fraîche encore de Pierre Olivaint, ce martyr souriant...

Quelqu'un a appelé cet ouvrage un plaidoyer Cicéronien, et certes le mot était bien trouvé, car par l'entraînement de l'éloquence, par le dramatique des incidents, il rappelle la manière de l'Orateur romain.

Féval écrivit encore *les Merveilles du mont Saint-Michel*, un ouvrage de haute érudition qui manque peut-être un peu d'intérêt, car le

romancier, peu habitué à ce genre de travail, se perd parfois dans des détails trop techniques. Il composa en quelques jours une réponse à la brochure d'Alexandre Dumas fils, *Pas de Divorce*, un volume très remarquable par l'élévation des sentiments, un peu faible au point de vue sociologique. Nous pouvons admirer par exemple, sans restriction, une *Corbeille d'histoires* où il fit preuve d'une souplesse de style à laquelle l'auteur de *Châteaupauvre* pouvait seul atteindre.

Et en outre il fit paraître une foule de brochures : *le Denier du Sacré-Cœur*, *le Pèlerinage de Tours*, *Vieux mensonges*, *le Glaive des désarmés*, *la France s'éveille*, *le Père Olivaint*, *la Bonne mort d'un homme de lettres*, *l'Outrage au Sacré-Cœur*, etc.

Enfin, comme pour mettre le comble à cet impossible travail, il voulut, par un scrupule excessif, expurger ses anciens ouvrages, et tous les trois mois quelque nouveau roman ainsi corrigé paraissait en librairie.

XIII

Féval écrivait à un de ses amis qu'il se livrait à une « orgie de travail ». Et en effet c'est un labeur insensé qu'il accomplit pendant ces quelques années. Il écrivit dix volumes et en corrigea plus de trente! On ne peut comprendre que des forces humaines soient parvenues à résister à une semblable tâche!

Sans une minute de répit, sans un seul instant de repos, il resta constamment rivé à sa table de travail, ne s'en relevant que pour aller s'agenouiller aux pieds de son Crucifix, placé non loin de là.

Et cependant qui saura jamais la fatigue, l'immense lassitude qui l'accablaient?

Dans sa jeunesse il avait souffert d'une maladie nerveuse qui le conduisit à deux pas de

la tombe ; il en guérit, mais le mal terrible était revenu une seconde fois. Tout son être vibrait, tressaillait à la moindre impression, au moindre sentiment, et cet état décuplait ses souffrances.

Ici je pourrais écrire une page bien amère, car, ainsi que le disait Jean Lorrain à propos de Barbey d'Aurevilly, il n'échappa point au vol des corbeaux qui viennent tournoyer autour des moribonds et des blessés de la vie. Des misérables exploitèrent sa pitié et l'abandon de ses forces, pour lui extorquer des lambeaux de sa fortune. Il me serait facile de citer des lettres vraiment stupéfiantes. Mais je craindrais d'en trop dire et je ne veux susciter aucune polémique autour de cette mémoire sereine, toute de douceur et de pardon.

A dix ans, lorsque son père avait été frappé d'un coup de sang, il avait eu un rêve singulier. Il l'avait vu se débattant entre les mains de son médecin et lui disant :

— « Je t'en prie, je suis le chien couché aux

pieds de son maître, aie pitié de moi, ne me guéris pas !

« Et comme un chien, en effet, je le voyais couché sous le grand Christ de notre paroisse. Il avait la tête au ras de terre, il haletait, il soufflait, et sa langue pendait comme celle des chiens rendus de fatigue. Une compassion poignante m'étreignait le cœur : c'était l'agonie d'un chien que je voyais et c'était le martyre de mon père. »

C'était aussi son image ; il haletait de même, épuisé, aux pieds de la croix. Déjà sa main tremblante pouvait à peine tenir la plume, mais il continuait quand même son terrible labeur.

Il fallut cependant y renoncer et s'avouer vaincu. Cette intelligence superbe, qui avait crée tout un monde, qui avait donné la vie à toute une multitude de figures héroïques, se tarit, en quelque sorte. Le vide s'était fait dans son cerveau. Il ne pouvait plus penser.

Mais il pouvait souffrir, et sa souffrance fut terrible, car il avait conscience de son état. Je ne

connais rien de plus navrant que les pages qu'il écrivait pour essayer de ressaisir l'idée qui le fuyait. On y sent un effort surhumain. Son écriture, si nette autrefois, était devenue tremblante, comme hésitante.

« Je vais me remettre à travailler pour « essayer de voir ce que je pense encore. Je de- « viens impuissant à penser. Faites que cela « cesse, Seigneur, et que votre souverain se- « cours me rende ma vigueur première !

« Mon médecin est venu. Il regarde son or- « donnance comme nécessaire et j'ai promis très « sérieusement de l'exécuter. Il s'agit de conter, « sous la dictée de ma pauvre cervelle, quelque « chose, n'importe quoi, qui donne l'idée de « ce qui se passe en ce bas lieu.

« Marchons ! Je vais me mettre en campagne « et reporter tout ce qui me restera de vert « dans le carnet de mon choix pour tâcher d'en « tresser quelque chose de présentable qui « puisse être montré à mon docteur. Il ne pourra « deviner sans doute tout le mal que m'aura « donné cette tâche en apparence si facile, mais

« je lui dirai la vérité et cela suffira, en pré-
« sence surtout du pauvre résultat obtenu.

« Je suis dans la situation la plus malheureuse
« du monde : tout est perdu pour moi, et les
« révoltants résultats de mon effort sont visi-
« bles. »

N'est-ce pas vraiment poignant? Ne dirait-on pas un malheureux marchant à tâtons dans les ténèbres et voyant parfois bien loin une faible lueur qui disparaît aussitôt?

« Je vais essayer, écrit-il quelques jours
« plus tard. J'ai deux heures à donner à cet ef-
« fort.

« Voilà longtemps que je reste immobile.

« Il faut combattre, combattons. J'ai besoin
« de savoir si j'ai perdu ou gagné, ou si j'ai
« gardé sans gain ni perte le peu que j'avais
« reconquis par mon effort.

« C'est un compte que je fais ; en cherchant
« bien je trouverai sans doute ce que j'ai gagné
« ou perdu.

« Puis-je trouver ainsi sans mettre les choses « en bloc et faire ce, faire ce (*sic*) long calcul « à vue de nez, tenir compte des mille misères « qui jettent le trouble dans ma vie !

« Je ne crois pas, ou plutôt je crois qu'il y a « là une véritable déconfiture. Tout le calcul « a été fait avec soin et remis à neuf plus d'une « fois.

« Voilà un long temps passé. Je veux reprendre « mes exercices et faire un nouveau cours « d'efforts inutiles pour exprimer mes pensées. « Quand ce sera fini on pourra recommencer.

« Je suis fortement tenté de croire qu'il est « plus facile de penser que d'écrire, et plus « facile de rêver que de parler. Je suis à bout « dès que j'ai commencé une page. »

Toujours les mêmes mots, effort, impuissance à penser. On sent qu'il s'arrête à chaque instant pour trouver une suite à sa pensée. Sa phrase est lente, se traine avec une peine infinie.

« Remettons-nous au travail, au même tra-
« vail, et tâchons de mieux faire. La dernière
« fois je tâchais de récapituler mes pertes ou
« du moins ce qui me manquait et dire mon
« état sans broncher. C'était difficile, je peinais
« beaucoup à la tâche, et je croyais, en somme,
« que j'avais petitement réussi. Cela venait du
« trouble de mon intelligence, cela venait aussi
« du peu d'élasticité de mes membres qui arrê-
« taient à chaque instant la pensée et ne don-
« naient point de suite logique à l'idée, quand,
« par hasard, j'en avais une. »

L'écriture est devenue de plus en plus illisible, on a peine à la déchiffrer. Il s'acharne cependant et, quelques jours après, le voilà qui recommence.

« Ceci est à vrai dire une manière de consul-
« tation, et Dieu sait si elle est dure et pénible.
« Je sens ce que je perds, je ne puis le dire clai-
« rement, mais ma façon d'écrire l'exprime et
« mon style le crie. Je n'ai pas besoin de cher-

« cher, la chose se traduit d'elle-même et mal-
« heureusement d'une clarté terrible. Il est
« aisé de voir que le malheureux travaille
« comme un nègre, et que la pensée attaquée
« ne s'achève jamais.

« Suis-je décidément condamné à l'éternel
« silence? Ma main elle-même ne veut plus
« écrire, ce que je vaincs est d'autant plus ter-
« rible que je passe pour vaincu en définitive.

« En somme le fond de tout cela est l'impuis-
« sance. Elle est presque absolue. Je tâche, je
« cherche, je me donne un tracas insensé, et,
« après avoir beaucoup trimé, je tombe vaincu.
« C'est toujours la même histoire, et je vois
« bien que je n'en sortirai pas vivant.

« Est-il nécessaire que je continue cet effort
« lamentable? Je vois tous les jours mes pertes.

Voici enfin le dernier feuillet de ces pages désespérées :

« C'est là le commencement de tout pour
« l'heure présente, le second pas est de l'hésita-

« tion, le troisième est un renoncement général,
« car tout finit par la fin et je ne peux plus rien.
« Où est maintenant ma pensée ?
« Y en a-t-il quelque débris quelque part ?
« Où faut-il aller pour déterrer ce misérable
« surplus ?

« Le plus grand malheur d'un homme est de se survivre ! » s'écriait Charles Gros dans cette crise de désespoir qui se termina par le suicide.

Paul Féval aussi se survivait ; sa douleur était aussi vive assurément que celle de l'auteur des *Pestiférés de Jaffa*, mais il était chrétien et il se résignait.

Une consolation d'ailleurs devait lui rester dans son agonie. Il avait bien peiné, bien souffert, bien trimé — c'était là son mot, — mais il pouvait sans doute se dire que, grâce au travail surhumain qui avait usé toutes les forces vives de son être, l'avenir de ses enfants était assuré. Sa pauvre sainte femme, dont les cheveux avaient blanchi sous tant de douleurs, aurait une vieillesse paisible et douce, et toute

sa petite famille, — sa fille aînée était dans un cloître, mais les autres! Auguste, Paul, Marie et Jeanne, Jean, Pierre et Madeleine la dernière, — serait à l'abri du besoin, et aucun de ses enfants ne songerait, comme lui à ses débuts, à se réfugier dans la mort pour fuir la trop grande misère. Lui-même enfin pourrait abdiquer tout souci et mourir sans regret au milieu d'eux.

Il se le disait sans doute et ce devait être un apaisement à ses maux ?...

Eh bien! non! Lorsqu'il eut acquis la complète certitude de sa défaite, lorsqu'il eut bien vu qu'il n'était qu'une sorte de cadavre où restait une intelligence défaillante, lorsqu'il se fut rendu compte que rien au monde ne pourrait galvaniser ce qu'il appelait « ses misérables restes », alors le vent de la ruine souffla de nouveau sur lui, emportant tout ce qu'il possédait, et le plongea dans la plus noire misère.

« Un soir, soir fatal, soir maudit, a dit M. Albéric Second, un voisin pénétra dans son cabinet, et lui offrit de faire fructifier ses capitaux en l'associant à une affaire donnant des bénéfices

considérables. D'honorables ecclésiastiques, il les nomma, — avaient eu confiance et s'en félicitaient. Féval donna tout l'argent qu'il possédait, toucha le mois suivant un bon dividende, et le lendemain le voleur mit la frontière entre ses victimes et lui. »

Le cœur se serre à la seule pensée de ce que Féval dut souffrir à ce moment.

. . . . . .

. . . . . .

Il avait connu autrefois toutes les joies de la vie, toutes les ivresses de la gloire et du triomphe.

Dieu maintenant le repoussait lentement dans l'ombre, l'humiliant dans la puissance de son esprit, dans l'orgueil de son intelligence, voulant épurer cette âme éprise de sacrifices dans le creuset des suprêmes douleurs, pour lui enlever les dernières traces des attaches humaines.

Il lui fit boire son calice jusqu'à la lie, — pour le rapprocher davantage encore de son divin modèle.

Et nous, sans prendre souci de sa souffrance et ne considérant que sa gloire, nous pouvons

dire aussi que ce fut bien. Ce maître de la littérature française devait recevoir un hommage que le malheur pouvait seul lui faire rendre.

Féval, depuis sa conversion, avait eu le tort de s'éloigner de ses anciens amis, de se laisser trop absorber par son travail. Mais ses confrères ne l'avaient point oublié, et ne demandaient qu'une occasion pour reconnaître la place qu'il occupait parmi eux.

M. F. Oswwald, le premier, annonça dans *le Clairon* le désastre qui frappait l'écrivain breton. Le lendemain, M. Albert Delpit, avec une éloquence vibrante, fit appel à tous ses lecteurs pour leur demander de secourir cette grande infortune.

« Voici, écrivait-il dans *le Gaulois*, Paul Féval est paralysé, Paul Féval est frappé dans les sources mêmes de la vie. Et après cinquante ans d'un labeur surhumain, après un demi-siècle de succès et de célébrité, le romancier qui a passionné plusieurs générations, l'auteur dramatique qui a créé ce chef-d'œuvre appelé *le Bossu*, l'homme qui a honoré les lettres et les a

noblement servies, l'écrivain dont la plume chaste n'a pas cherché la popularité malsaine, Paul Féval enfin, est ruiné pour la seconde fois.

Et s'adressant à tous ceux que Féval avait charmés, dont il avait mouillé les yeux ou dissipé les tristesses, il leur demandait d'envoyer leur obole pour abriter contre la misère les derniers jours du grand romancier.

Et il s'adressait aussi à ses confrères que Féval avait si longtemps présidés avec une intégrité, un désintéressement et un dévouement que nul ne pouvait avoir oublié.

Les hommes de lettres, qui ont beaucoup de talent, disait-il dans le cours de son article, ont aussi beaucoup de cœur. Lui-même en était la preuve vivante, lui et de Pène, ce généreux qui mania la plume comme les ancêtres l'épée, et la conserva intacte et sans reproche, la mettant toujours en œuvre dès qu'il y avait un droit à défendre ou une charité à accomplir.

Leur appel ne resta pas sans réponse et on peut dire que cette nouvelle émut la France entière. De toutes parts les lettres affluèrent,

pleines d'une sympathie vraiment touchante, et sans distinction de parti et d'opinion. *Le Petit Journal, la Patrie, le Clairon, l'Événement, le Paris, l'Univers, l'Union, la France, le Gil Blas, le Nouvelliste de Paris, la Défense, le Temps, le Télégraphe, le National, le Pays, l'Indépendance Française, le Moniteur Universel*, etc., etc., se mirent à la complète disposition des deux écrivains pour faciliter leur œuvre autant qu'ils le pourraient.

Les maîtres de notre littérature ne voulurent pas rester en arrière et s'offrirent spontanément.

Voici quelques-unes de leurs lettres.

« Mon cher Delpit,

« J'aime et j'admire Paul Féval qui m'aimait bien aussi. Je suis avec vous, pour lui, de tout mon cœur.

« Alphonse Daudet. »

« Mon cher ami,

« J'accepte de grand cœur, et vous remercie d'avoir pensé à moi.

« A vous bien affectueusement.

André Theuriet. »

« Mon cher Monsieur de Pène,

« J'arrive à l'instant : je lis votre article, et j'apprends la maladie de Féval. Je suis tout à votre service, cela va sans dire.

« Alexandre Dumas fils. »

« Mon cher Delpit,

« Je m'associe de tout cœur à votre très juste manifestation en faveur de mon ancien collaborateur, Paul Féval, que j'aime autant que j'estime.

Veuillez donc me compter au nombre de vos chauds adhérents.

Tous vos journaux et moi sommes à la disposition de votre comité.

« Bien à vous,

« Paul Dalloz. »

Enfin un comité se forma qui prit le nom de Comité Paul Féval, pour chercher les moyens les plus efficaces de relever la fortune de l'illustre écrivain.

Le comité était composé de

MM. Edmond About, président; Émile Augier, Charles Buloz, Victor Cherbuliez, Jules Claretie, Alphonse Daudet, Albert Delpit, Camille Doucet, Alexandre Dumas fils, Adolphe d'Ennery, Octave Feuillet, Edmond Gonzalez, Charles Gounod, Halanzier, Ludovic Halévy, Henri de Lapommeray, Legouvé, Hector Malot, Maquet, Édouard Pailleron, Francisque Sarcey, Victor Sardou, André Theuriet.

M. Arthur Meyer, imitant l'exemple de Villemessant qui fit une rente viagère à Mlle Dejazet tombée dans la misère, donna à son ancien

rédacteur une pension de douze cents francs.

Enfin, de nombreuses adhésions vinrent de l'étranger, témoin cette lettre de Sacher Masoch.

« Monsieur et cher Confrère,

« Voulez-vous remettre, en mon nom, ces cent marks au comité de l'œuvre de Paul Féval. Si je puis en quoi que ce soit vous être utile disposez de moi. En littérature, il n'y a, Dieu merci, pas de frontière.

Votre œuvre est si belle qu'elle trouvera de l'écho partout, car elle prouve que la confraternité littéraire n'est pas une simple formule de politesse.

« Croyez à tous mes sentiments.

« Sacher Masoch. »

Féval put voir encore à quel point ses amis l'aimaient. Quelques-uns furent vraiment sublimes. Ainsi Nadar, au premier bruit de sa ruine, courut chez lui.

— Tu sais, mon vieux Paul, lui dit-il, il ne

faut pas te désespérer. Je n'ai absolument rien, mais la Société des Gens de lettres vient de me faire une pension de trois cents francs ; eh bien ! tant que je vivrai, c'est toi qui l'auras.

Le plus curieux de l'affaire, — et cependant curieux si l'on veut ! — fut que Féval, touché jusqu'aux larmes de l'immense générosité de son ami, raconta ce fait à un reporter qui le publia aussitôt. La pension ne pouvait être transmise et, la chose connue, elle fut supprimée. Nadar écrivit à Féval une lettre furibonde, où il le traitait d'incorrigible bavard.

Cette unanime et universelle sympathie a quelque chose qui vous console des apothéoses à tant la ligne dont notre époque est prodigue.

Elle montre que la confraternité littéraire existe en dépit des mesquines polémiques beaucoup trop fréquentes, hélas ! Elle montre aussi la différence qu'il y entre un artiste qui donne ce contact d'âme, cette communauté de sentiments qui existent entre lui et les foules, et le tribut de pièces d'or que l'on rend aux ban-

quiers. L'homme de lettres est éclipsé à notre époque par l'homme d'argent, mais je voudrais bien savoir si la ruine de n'importe quel manieur d'écus aurait suscité la centième partie du magnifique hommage que l'on rendit à Féval.

Lamartine aussi dut à la France de ne pas manger le pain amer de l'aumône; et elle devait bien cela à une de ses gloires les plus pures.

Il avait envoyé quelques mots de remerciements au rapporteur de la loi du 15 avril 1867. « Laissez battre mon cœur et faire taire ma voix : voilà mon seul remerciement. Recevez-le et croyez à tout ce que je ne vous dis pas. »

Féval écrivit de sa pauvre main tremblante ce laconique billet qui disait cependant toute son émotion et son immense reconnaissance :

« De Pène, Delpit, c'est avec vous toute ma vie. Adieu, soyez heureux et merci. »

Féval pouvait accepter sans honte ce qui lui était offert, lui qui avait gagné une immense fortune, mais qui l'avait prodiguée au fur et

à mesure, non pour lui, mais pour tous ceux qui souffraient.

Le malheur ne cessa pas encore de le frapper. Sa sainte femme, l'admirable compagne de ses bons et de ses mauvais jours, mourut avant lui ; et il n'eut même pas la consolation de pouvoir accompagner son cercueil jusqu'au tombeau.

Il se retira alors dans la maison des Frères de Saint-Jean-de-Dieu, et il mit près de cinq ans à mourir, déjà oublié de ceux même qui l'avaient secouru.

Certes, mieux que Guillaume de Nangis, il aurait pu s'écrier, dans le douloureux abandon où on laissa sa vieillesse :

> Le Seigneur a brisé mes membres tour à tour
> De sa barre de fer. — Voici la fin du jour,
> Et j'ai le dernier coup.

Mais, nous l'avons dit, la foi le consolait et il se montra résigné jusqu'à la fin.

Il est pourtant un trait qui nous a tiré les larmes des yeux. Un de ses anciens amis le

rencontra un jour, chez les Frères de Saint-Jean-de-Dieu, se promenant lourdement et en silence, appuyé sur le bras de sa fille. Il alla vers lui la main ouverte : « Paul Féval, dit M. d'A..., eut un regard soupçonneux, presque terrifié, et continua sa marche. »

Pauvre vieux Maître ! Il faut avoir connu l'affabilité de son caractère, la bienveillance de son accueil, pour comprendre ce qu'il avait dû être torturé avant d'en arriver là !

Il cessa enfin de souffrir le 8 mars 1887, dans la soixante et dixième année de son âge ; et ils furent rares ses anciens amis qui assistèrent à ses obsèques : cent cinquante tout au plus. On prononça cependant deux discours sur sa tombe. L'un fut dit par M. de Bornier, au nom de la Société des auteurs dramatiques, l'autre par M. Jules Claretie, au nom de la Société des gens de lettres : et Paris, qui le croyait mort depuis longtemps déjà, parla encore une fois de lui, — ou tout au moins de ses funérailles.

Quelquefois, dans nos grands cimetières,

le passsant s'arrête instinctivement devant une pauvre tombe abandonnée; et sous les caractères à demi effacés par le temps, il reconnait le nom de quelqu'un qu'il a beaucoup aimé. Il se baisse alors, enlève les herbes parasites qui croissent sur la pierre funéraire et y jette quelques fleurs...

Nous avons voulu faire de même, et c'est là l'excuse de cette trop longue étude.

FIN.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

23 AVR. 1994

~~AUG 06 1988~~

21 AVR. 1992

~~AUG 05 1988~~

NOV 22 1994

23 NOV. 1994

a39003 003914982b

CE PQ 2611
.E8Z65 1890
C00 DELAIGUE, A. HOMME DE L
ACC# 1358838

A LA MÊME LIBRAIRIE

Portraits et Souvenirs littéraires, par Hippolyte Lucas, avec des lettres inédites d'écrivains contemporains. 1 vol. in-18. Prix. . . . . 3 fr. 50

Souvenirs et Visions, par le vicomte de Vogüé, de l'Académie française. Mariette-Bey en Égypte; Cortez au Mexique; le jubilé de la Réformation à Genève; Prague et les Bohémiens; l'Exposition de Moscou et l'art russe; dans la steppe du Donetz. 1 vol. in-18. Prix. . . . . 3 fr. 50

Boccace. Études italiennes, par Henry Cochin. In-18. 3 fr. 50

Souvenirs (1829-1830), par Amaury-Duval. Intérieur de ma famille; salon de Charles Nodier; soirées du quai Conti; voyage en Morée; lettres du maréchal Pélissier; retour en France; révolution de Juillet. 1 vol. in-18. Prix. . . 3 fr. 50

Études littéraires. par Saint-René Taillandier, de l'Académie française. 1 vol. in-18. Prix. . . . . 3 fr. 50

Autour de Molière, par Auguste Baluffe. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

Madame Mohl et ses intimes. par O'Meara. In-18. 3 fr. 50

Berryer. Souvenirs intimes, par Mme la vicomtesse A. de Janzé, née Choiseul. 3e édition. 1 vol. in-18. Prix. . . . . 3 fr. 50

Pensées morales et littéraires. Œuvre posthume de M. F. Sauvage, ancien doyen de la Faculté des lettres de Toulouse, publiée par Mlle C. Sauvage, sa fille. In-8o. . 5 fr.

Chefs-d'œuvre dramatiques d'Ostrovsky, traduits du russe avec l'approbation de l'auteur, et précédés d'une étude sur la vie et les œuvres d'Ostrovsky, par E. Durand-Gréville. 1 vol. in-18. Prix. . . . . 3 fr. 50

Causeries florentines. Dante et Michel-Ange; Béatrice et la poésie amoureuse; Dante et le catholicisme; la Tragédie de Dante, par Julian Klaczko. 1 vol. in-18. Prix. . . . . 3 fr. 5

Histoire élémentaire de la littérature française depuis ses origines jusqu'à nos jours, par Jean Fleury, lecteur en langue française à l'Université impériale de Saint-Pétersbourg. 7e édition, corrigée et augmentée. 1 fort in-18. . 4 fr.

Histoire des littératures étrangères, par Bougeau 3 vol. in-8o. Prix de chaque vol. . . . . 6 fr.

PARIS. TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.